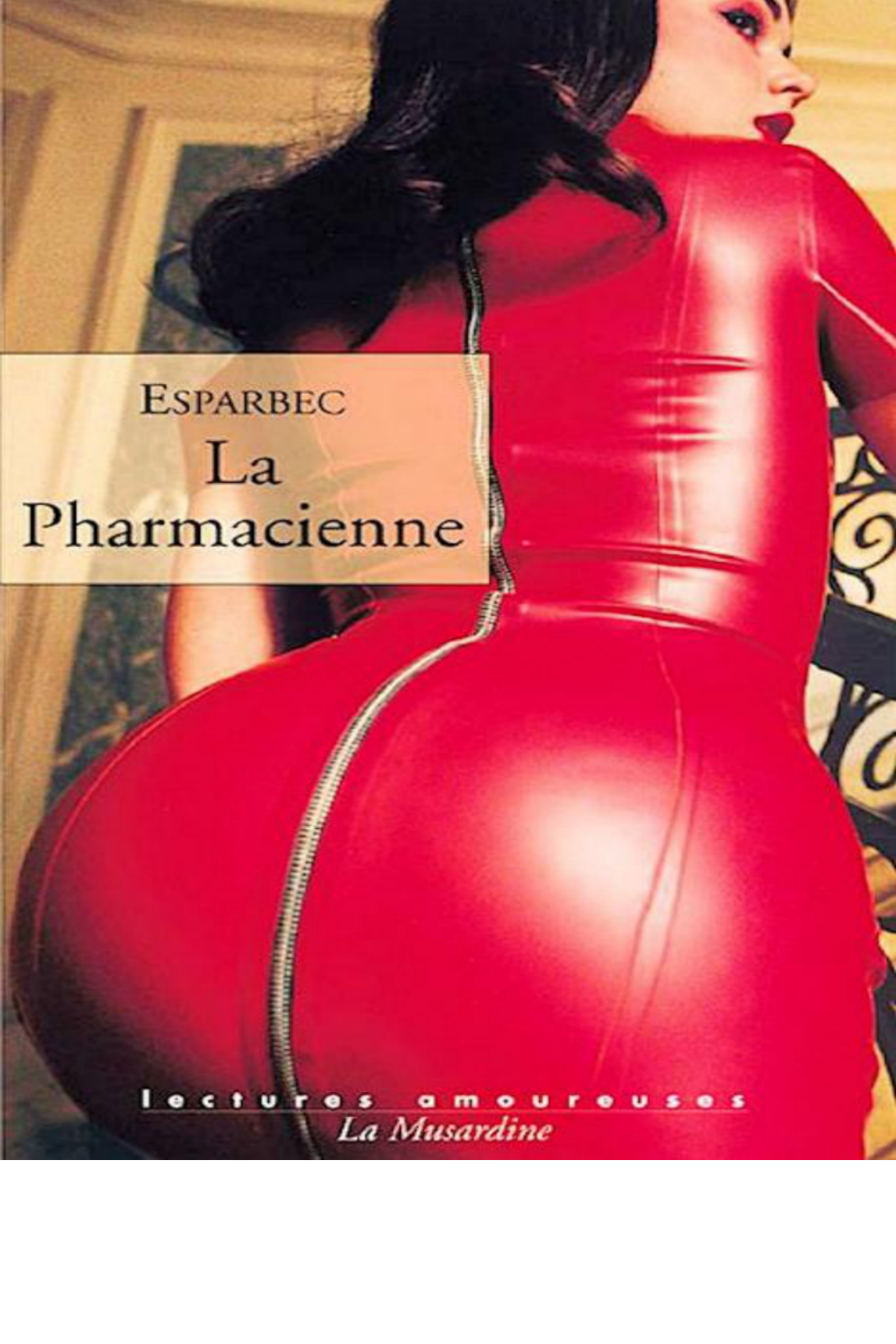


La Pharmacienne

Esparbec

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ESPARBEC

La
Pharmacienne

lectures amoureuses
La Musardine

La Pharmacienne

Esparbec

Copyright © La Musardine, 2003
ISBN 2842712196

Présentation

Esparbec est un cas littéraire. Pour m'expliquer davantage, je me vois obligé de reprendre certaines des notions de la longue notice que je lui ai consacrée dans *De l'infini au zéro* (tome 5e et dernier de l'Anthologie des lectures érotiques), car je l'avais nourrie de plusieurs entretiens que j'avais pu avoir avec lui.

Georges Pailler, dit le plus souvent Esparbec (je l'ai anobli par inadvertance dans l'Anthologie en l'appelant D'Esparbec – signe de respect), a utilisé plusieurs autres pseudonymes dans sa déjà longue carrière : John Jensen, Victoria Queen, Georges Péridol... Ce qui est remarquable, c'est le nombre des volumes dont il est responsable, ainsi que son procédé d'écriture. En considération de ces deux motifs, j'ai intitulé ma notice Esparbec dans l'Anthologie... : « Le Dernier des pornographes ».

En effet, Esparbec revendique bien haut, non pas la qualité d'« auteur érotique », qui lui fait horreur, mais celle, purement et simplement de pornographe. C'est à ce titre qu'il a produit, entre 1987 et 2003, pas loin de 500 volumes, directement ou indirectement. Car il a écrit lui-même une centaine de volumes, mais il a dirigé la rédaction, dans les différentes collections dont il est responsable, d'environ 400 titres, pour la filiale Hachette (dans les commencements) Média 1000.

Au début, Esparbec travaillait uniquement avec des professionnels. Ensuite, il élargit considérablement ses équipes. Les principes de travail étaient toujours rigoureusement observés :

« Au bout d'un an », dit-il, « j'ai pu commencer à publier des manuscrits reçus par la poste après avoir fait subir aux auteurs qui y consentaient un travail de formation. Progressivement, avec les meilleurs de ces « amateurs » (aux deux sens du terme), j'ai formé une petite écurie d'une douzaine d'auteurs qui, à l'origine, n'étaient que des lecteurs. Par la suite, la méthode a encore évolué : on récrivait les textes qui ne sont pas publiables, et il y avait partage. Souvent trois personnes travaillent sur un livre, parfois quatre. En général je travaille en amont avec l'auteur, puis en aval avec le ou les rewriter quand l'auteur atteint ses limites.

« Autres sources : les confessions à la demande. Des lecteurs dans de longues lettres (anonymes ou pas), se confessent ou exposent leurs préférences sexuelles. Certains nous passent carrément la commande de ce qu'ils ont envie de lire. Quand le matériel est assez riche, j'en tire un scénario que je propose aux auteurs dont l'imaginaire s'est appauvri et dont les fantasmes me paraissent proches

de celui du "client" ».

Mais ce sont là des principes généraux. Plus importante est la façon dont Esparbec conçoit l'écriture de ces différents volumes :

« Quant au style, proche du degré zéro prôné par Barthes, il s'interdit de former écran entre les choses racontées (ou montrées) et le lecteur. Il vise la transparence : le regard du lecteur doit le traverser sans s'y arrêter comme celui d'un voyeur un miroir sans tain. Cette écriture neutre, behaviouriste ¹ bannit le vocabulaire « spécialisé » des années 70 et 80 (cyprine, pieu, mandrin, chibre, fentine, turgescence, flaccide – pour flasque, etc.) ou celui des pornos de sex-shop (actuellement repris par certains auteurs féminins dans des récits soi-disant scandaleux), mais aussi, l'ennemi n°1 : la métaphore, et tout ce qui l'accompagne : les "trouvailles", les mots d'auteur, les "effets de style", les joliesse narcissiques. Si le lecteur remarque que le livre est "bien écrit", c'est raté : il ne regarde plus, il lit. Je me bats donc avec tous les débutants contre la tentation de "faire joli", ou de se regarder écrire. L'auteur de porno doit s'effacer devant ce qu'il raconte ».

Mais qu'on ne s'y trompe pas : cette écriture, apparemment simple et directe, et qui pourrait à certains paraître primitive, est en fait d'une redoutable efficacité érotique. Elle est l'aboutissement d'une maîtrise suprême dans l'art de l'expression « licencieuse ». Bien loin des contorsions pseudo-« artistiques », trop souvent le lot sempiternel des romans contemporains, Esparbec pratique, pour son bonheur et pour le nôtre, ce qu'on pourrait appeler la pornographie pure.

Et pourquoi la pornographie nettoyée de la « littérature » (au sens vulgaire du terme) ne serait-elle pas de la vraie littérature ?

Comme il le dit très bien ici dans sa Postface (entre quelques autres remarques pleines de sens : il faut la lire) :

« Il y a de bons polars, de bons bouquins de SF, pourquoi pas de bons pornos ? Pourquoi la pornographie devrait-elle être laissée à des écrivains de second ordre ? Dénués de talent ? Pourquoi la vouer aux poubelles de la littérature, aux sex-shops ? »

Mais c'est bien la raison, cher Esparbec, de la présence dans notre collection de La Pharmacienne.

En attendant d'autres rendez-vous.

Jean-Jacques Pauvert

CHAPITRE PREMIER

Bébé suce son cousin

Par la suite, Bébé allait souvent se repasser toute la scène, comme un film. Elle, Bébé, à genoux dans la cuisine, avec la grosse pine toute raide de son cousin Jérôme enfoncée dans la bouche, en train de sentir ce tremblement profond du garçon qui annonçait l'imminence de l'éjaculation. Lui, Jérôme, qu'elle regardait d'en bas, avec cet air stupide que prennent les garçons quand ils sont sur le point de jouir : les yeux hors de la tête, la bouche ouverte. Et voilà que juste à l'instant où le sperme giclait, lui fouettant le palais, elle entend grincer la porte. Cela ne pouvait pas être son frère, car elle savait qu'il faisait le guet dans le jardin. Ses poils se hérissèrent sur ses avant-bras. Mais il était trop tard pour qu'elle se recule.

Son idiot de cousin n'avait rien vu, rien entendu. Tel un pantin ridicule, il était agité par les spasmes du plaisir, à chaque giclée de son sperme. Mais elle, Bertrand, elle pouvait voir... et elle voyait ! Derrière Jérôme, Beau-P', son beau-père, le second mari de sa conne de mère, planté sur le seuil de la cuisine, immobile, ahuri, qui la regardait fixement ! « Bon Dieu, eut-elle le temps de penser en avalant une dernière giclée, j'ai eu une riche idée de sucer cet imbécile ! Ah, j peux dire que j'ai décroché le pompon ! »

C'était comme si le temps s'était arrêté ! Et voilà qu'au lieu de pousser les hauts cris, comme elle s'y serait attendue, et d'ameuter sa mère qui ne devait pas être loin, Beau-P' se mit à sourire. Froidement. Méchamment. Et qu'elle sentit son sang se glacer dans ses veines.

Une heure plus tôt, elle était dans sa chambre, devant son bouquin de maths. Dès qu'elle avait entendu arriver Jérôme, elle s'était doutée de ce qui l'amenait. Est-ce que ce n'était pas toujours la même chose quand ses cousins, ou les copains de son frère, la savaient seule à la maison, et que ni sa mère ni son beau-père ne pourraient les déranger ?

Cela n'avait pas raté. Il n'y avait pas dix minutes que Jérôme était dans la chambre de Bertrand que les garçons venaient frapper à sa porte. Ils étaient entrés sans attendre qu'elle le leur permette. Et comme chaque fois, avant que « ça » commence, ils s'étaient mis à ricaner bêtement en se poussant du coude.

— Qu'est-ce que vous voulez, encore ? Bertrand, fichez le camp. Il faut que je révise ma compo de maths ! Allez-vous en. Emmène cet imbécile de Jérôme dans ta chambre, et laissez-moi travailler !

— Oh, quoi, avait répliqué son frère, t'as bien deux minutes. C'est Jérôme qui...

— Non, c'est pas vrai ! avait protesté Jérôme. C'est ton frère qui m'a proposé...

— L'écoute pas !

Toujours les mêmes conneries ! Ils avaient pouffé comme des bossus, les joues rouges, les yeux luisants. Comme si c'était difficile de deviner ce qu'ils voulaient !

— Il voudrait que tu le sucés un peu, quoi, avait réussi à articuler son frère, sois chic, Bébé. Et moi j'vous regarderai. J'aime bien te regarder quand tu sucés mes copains !

— Ah non, fichez-moi la paix ! s'était écriée Bébé. Vous ne pensez qu'à ça ! Et d'ailleurs, on n'a pas l'temps. Maman va revenir d'un instant à l'autre avec Beau-P'. Allez-vous en tous les deux !

— Allez, quoi, rien qu'un peu, avait insisté Bertrand.

— Juste que le bout ! avait pouffé leur cousin.

Et les voilà repartis à se tordre stupidement ; ils en avaient les larmes aux yeux. Qu'est-ce qu'ils peuvent être cons, les garçons, à cet âge ! Ensemble, ils avaient déboutonné leurs pantalons et s'étaient cambrés pour bien lui montrer leurs pines raides. Bébé avait frappé du pied, sous son bureau, en faisant la moue.

— Non, je ne veux pas, rentrez ça ! Vous m'ennuyez, à la fin, j'suis pas à vot'disposition !

— Regarde ces grosses couilles poilues qu'il a, Jérôme, t'as pas envie de les faire sauter dans ta main en le suçant ?

Jérôme les avait sorties pour bien les montrer à sa cousine. Ils sentaient bien qu'elle commençait à fléchir. Quand elle prenait sa voix plaintive, un peu pleurarde, c'est qu'elle allait finir par accepter. Ils la connaissaient bien, ces salauds, depuis le temps qu'ils se faisaient sucer par elle !

— Fais sortir ton gland, Jérôme, tu sais bien que c'est c'qu'elle préfère !

Le premier, Bertrand avait tiré sur la peau de son prépuce pour découvrir la muqueuse rose de son petit gland en forme d'olive ; Jérôme avait fait comme lui, dénudant un gros pruneau aplati, de couleur mauve.

— Vous êtes dégoûtants ! avait geint Bébé. Je vous déteste ! Vous n'êtes que deux sales types ! Et d'ailleurs, j'ai pas envie ! Je veux le faire que quand j'en ai envie ! Alors, fichez-moi la paix et allez-vous en !

— Ecoute, avait transigé Bertrand, si t'as peur de maman, je veux bien faire le guet dans le jardin. Comme ça tu pourras le sucer tranquillement, et quand tu auras fini avec lui, c'est lui qui ira faire le guet, et tu me suceras à mon tour.

— Et si maman arrive pendant que... comment qu'on saura si...

Toute rouge, elle n'avait pas poursuivi. La sentant mûre, Jérôme était venu contre la table et lui avait mis sous le nez, au-dessus du livre de maths, sa grosse pine raide au prépuce retroussé. Elle avait senti l'odeur fade du gland. Il était tellement excité qu'il avait déjà une goutte brillante au bord du petit trou rouge, à la pointe.

— Eh bien. Y'a qu'à descendre dans la cuisine, avait suggéré Bertrand, jamais à court d'idées quand il s'agissait de cul. Si j'entends arriver la voiture, je viens vous prévenir, et Jérôme pourra rentrer chez lui en passant par la haie.

Elle savait que c'était faisable. La 2 CV de sa mère faisait assez de boucan, on l'entendait de loin. Du temps qu'elle se gare, Jérôme, qui habitait dans la maison voisine, pourrait filer chez lui sans être vu en passant par la fenêtre de la cuisine qui donnait sur l'arrière de la maison.

Comprenant qu'ils ne la laisseraient pas en paix, et bien qu'elle eût comme un mauvais pressentiment, Bébé avait fini par se laisser convaincre.

Les garçons étaient descendus les premiers ; quand elle était arrivée à la cuisine, Bertrand était déjà dans le jardin, en train de guetter l'arrivée de la 2 CV. Jérôme, installé devant la table, faisait semblant de lire un vieux Paris Match que Beau-P' avait oublié là. Il était toujours beaucoup plus timide, Jérôme, quand il était seul avec elle que quand il y avait un autre garçon pour fanfaronner avec lui.

Elle lui avait mis la main sur l'épaule, et elle avait fait mine de regarder le journal. Son cœur battait très fort et elle se sentait toute molle, comme toujours avant de commencer. Lui, elle pouvait voir à sa rougeur qu'il n'était pas plus à l'aise qu'elle.

— C'est intéressant, ce que tu lis ?

— Bof... un article sur Madonna, t'as vu.. y'a sa photo...

— Ah ouais... c'est marrant... Beau-P'l'aime beaucoup Madonna, moi, j'la trouve vulgaire avec ses cheveux décolorés... j'trouve qu'elle fait pute. Et toi, Jérôme ? Tu trouves pas qu'elle fait pute, Madonna ?

Elle avait senti la main de Jérôme se poser sur son mollet. Alors elle s'était penchée par-dessus l'épaule du garçon, comme pour lire l'article en question. La main remontait doucement. Elle faisait semblant de ne pas le remarquer. Voici qu'elle arrivait sur sa cuisse. Encouragé par sa passivité, Jérôme, malgré sa timidité, l'avait caressée plus haut, se rapprochant insidieusement de la chaleur moite de l'entre-cuisse. Il avait la gorge serrée. Et tout à coup les poils lui avaient chatouillé le dos de la main. Ses doigts étaient tout en haut maintenant, à l'endroit où la peau est si douce, si chaude, si moite, là où la chair se fend, dans la toison, sur cette bouche humide et chaude que les filles cachent au plus secret de leurs corps. Sa cousine

tremblait. Il avait laissé remonter sa main et son cœur s'était emballé quand il avait constaté qu'elle n'avait pas de culotte.

— Oh bon Dieu, tu l'as retirée ! avait-il chuchoté.

Il avait pris une fesse dans sa main, l'avait caressée, palpée. Bébé se laissait toucher sans réagir. Elle se sentait toute frémissante, comme chaque fois qu'on lui touchait le cul. Elle respirait à peine.

— Oh bon Dieu, avait répété Jérôme.

— Quoi ? avait répondu Bébé. Tu disais ?

Il avait glissé ses doigts repliés entre les fesses moites pour toucher la petite rondelle ridée de l'anus, les avait insinués en dessous, et s'était voluptueusement enfoncé dans le chaud et le gluant de la fente. Bon dieu, comme elle s'écartait bien, les autres filles faisaient toujours des histoires, quand on leur fourrait le doigt là, pas Bébé ; elle s'ouvrait, au contraire, et toute sa chair sortait, humide et brûlante.

— Tu sens ? hoquetait Jérôme, les yeux fixés sur la photo de Madonna. Je te touche le... le bouton... et le... le...

— Ta gueule.

Elle lui avait mis la main sur la bouche. Ses doigts allaient et venaient dans le sillon gluant et elle s'était mise à trembler de tout son corps ; ce n'était pas qu'il la branlait bien, mais dès qu'on lui mettait le doigt dans la fente ou qu'on la tripotait entre les fesses, ça venait ! Elle ne pouvait pas se retenir. Elle respira un grand coup. Et brusquement, elle s'était reprise, elle avait réussi à se reculer.

— Ah non, c'est pas ce qu'on avait dit !

Elle savait que s'il l'excitait trop, elle ne pourrait pas l'empêcher de faire tout ce qu'il voudrait, et elle ne voulait pas qu'il l'encule comme la veille. Elle se dégoûtait trop après, parce que les garçons se moquaient toujours d'elle ; ça la faisait tellement jouir, quand ils lui enfonçaient leur pine dans le derrière, qu'elle criait comme une idiote. Et ça les faisait rire, ces sales cons. Il n'y avait qu'avec son frère que ça ne la dégoûtait pas. Ils étaient jumeaux, Bertrand et elle ; quand il l'enculait, c'était comme si elle se le faisait elle-même, ce n'était pas pareil.

Soulagée d'avoir pu se soustraire aux doigts de son cousin, elle avait eu envie de rire en voyant son air déconfit.

— Bon. Fini de déconner, faut que je remonte réviser mes maths.

— Oh, non, j't'en prie. Regarde...

Pour la tenter, il lui avait montré son gros sexe tout raide, avec le gland sorti qui luisait.

— D'accord, mais juste que sucer, hein ? Rien d'autre !

En soupirant, agenouillée devant lui, elle avait donné un coup de langue au pruneau rouge. Aussitôt, la sale gourmandise s'éveilla

dans ses entrailles. Bon Dieu, ce qu'elle aimait ça. Elle devait être anormale pour aimer autant sucer les garçons. Les autres filles n'étaient pas comme elle. Elle était déjà toute mouillée entre les cuisses, elle avait chaud partout. Un deuxième coup de langue. Ils entendaient Bertrand qui sifflotait dans le jardin.

— Tu pourrais te laver, dégoûtant, elle pue le fromage, ta pine ! Viens ici...

Elle l'avait pris par la queue pour le conduire devant l'évier. Elle aimait bien faire durer les choses, avoir des prétextes pour la leur toucher plus longtemps. Elle avait laissé couler de l'eau froide sur le gland, puis avait pris un morceau de savon de Marseille et fait de la mousse entre ses doigts. Avec cette mousse, elle avait savonné le gland de son cousin. Elle le sentait frémir sous ses attouchements.

Il ne perdait pas le nord pour autant. Alors qu'elle était en train de le bichonner, il lui soulevait sa robe et se penchait en arrière pour lui lorgner le cul. Elle fit semblant de ne rien remarquer. Du coup, il lui mit un doigt entre les fesses.

— Mais qu'est-ce que tu fais, reste tranquille, comment veux-tu que j'te lave, si tu bouges sans arrêt. Jérôme, enlève ton doigt de là, dégoûtant...

— Rien que le doigt, laisse-moi te mettre le doigt...

— Qu'est-ce que tu peux être chiant !

Il sait bien ce que ça veut dire, quand elle prend ce ton geignard. Vite, avant qu'elle ne change à nouveau d'idée, comme tout à l'heure, il s'accroupit derrière elle. Elle pose les mains sur le bord de l'évier. Il lui écarte les fesses. Elle sent ses doigts qui la touchent. Ils écartent les poils, puis l'un d'eux commence à entrer dans son derrière. Elle retient son souffle. Oh, comme elle aime ça, cette impression de salissure, quand le doigt entre tout entier. Elle entendit le garçon soupirer.

— Jérôme, chuchota-t-elle, ça te plaît de faire ce qu'on fait, hein ? ça te plaît de mettre ton doigt dans mon derrière, pas vrai ?

— Oui... j'aime beaucoup ça... et toi ?

— Moi aussi. On est dégoûtants, hein ? Si maman savait qu'on fait des cochonneries pareilles, elle qui me prend pour une sainte !

Il faisait tourner son doigt pour le lui enfoncer, et, de l'autre main, lui taquinait le clito. Elle était gluante, brûlante. Et subitement, elle eut une secousse profonde qui la fit crier à voix basse. Elle avait joui ! Mais pas complètement. Elle avait joui, mais elle était encore excitée. Elle se sentait toute fébrile, comme si elle couvait une grippe.

— J'avais te sucer, maintenant, avait-elle proposé d'une voix encore tout enrouée par le plaisir, et après j'irai réviser mes maths.

— Laisse-moi plutôt te la mettre derrière, l'avait suppliée Jérôme. J'te ferai pas mal, j'promets. J't'en prie, Bébé ! Je te rentrerai

rien que le bout...

— Non, tu m'as déjà dit ça hier, et tu me l'as toute mise, et après j'ai eu mal au cul toute la journée. Ton truc est plus gros que celui de mon frère.

Elle avait beau être excitée, elle n'avait pas cédé. Vite, elle s'était accroupie devant lui. Le gland sentait le savon. Elle le prit en bouche et le suçait goulûment.

— Oh, Bébé, Bébé ! gémit Jérôme. Laisse-moi t'la mettre derrière. J'ferai doucement, j'te promets. Rien que le bout...

Mais elle avait tenu bon et l'avait sucé jusqu'à ce qu'il ne puisse plus résister.

— Bébé ! Oh, Bébé, sanglotait Jérôme.

Et voilà que juste quand le sperme commence à gicler, apparaît son beau-père ! Jérôme n'a rien vu. La porte est derrière lui. Long silence. Puis sourire mielleux de Beau-P'.

— Bravo, fait-il. J'vois qu'on s'ennuie pas. C'est ta mère qui va être contente, Bébé, quand elle saura comment tu révises tes maths !

— Oh, lui dis pas, j't'en supplie, Beau-P' ! C'est lui qui m'a forcée ! Beau-P', le dis pas à maman !

Elle court cracher le sperme dans l'évier. Elle ouvre ensuite le robinet, sous les yeux narquois et méchants du mari de sa mère. Comme il a l'air content, le salaud ! Pourvu qu'il dise rien à maman ! Et pourquoi Bertrand ne les a-t-il pas prévenus ? Comment se fait-il qu'ils n'ont pas entendu la 2 CV ?

— Grouille-toi de sortir par-derrière, petit connard, dit Beau-P' à Jérôme, livide de trouille.

Ni une ni deux, le cousin se jette dans le couloir.

Beau-P' et Bébé sont face à face. Bébé, toute rouge, baisse la tête. Beau-P' fait son drôle de sourire ; ça dure comme ça une éternité. Enfin, voilà qu'on entend le teuf-teuf de la 2 CV. Puis les voix de la pharmacienne et celle de Bertrand, dans le jardin. Pourquoi Beau-P' se tait-il toujours ?

Et tout à coup Bébé voit un homme sur le seuil. Il est arrivé sans faire de bruit. On dirait qu'il vient de sortir du plancher. Il est mince, efflanqué même, et très pâle, d'une pâleur malsaine, comme quelqu'un qui n'a pas vu la lumière du jour depuis longtemps. Lui aussi, comme Beau-P', observe silencieusement la jeune fille. Il y a une sorte de convoitise ardente dans ses yeux jaunes.

Qui est-ce ? Est-il là depuis longtemps ? L'a-t-il vue sucer Jérôme ? Bébé voudrait rentrer sous terre.

— Ernest, dit Beau-P', j'te présente Bébé, la fille de ma femme. Bébé, c'est Ernest, mon cousin. Il vient de sortir de prison. Il va dormir chez nous pour cette nuit ; demain, ta mère l'accompagnera chez ta cousine d'Agen, celle dont le mari est avocat. Il s'occupe de réinsertion

sociale. Il a promis de trouver un boulot à Ernest dans la région.

— Enchanté, Mademoiselle, dit poliment Ernest. Excusez pour le dérangement.

Il effleure son front du bout des doigts pour la saluer. Un pâle sourire déforme ses lèvres.

— C'est pas facile de trouver du travail, quand on a un casier ! explique-t-il. C'est sympa de la part de Madame vot'maman de s'en occuper.

— C'est normal, dit Beau-P'. T'es mon cousin. Entre parents, faut s'entraider !

Rassurée, Bébé comprend que le nouveau venu n'a rien vu. Beau-P' et lui ont dû arriver les premiers, dans un taxi, ou une autre voiture. C'est pour ça que Bertrand n'a pu la prévenir. Sa mère devait les suivre à distance, dans la 2 CV. Elle se traîne comme une limace, cette vieille guimbarde.

— Beau-P', supplie Bébé, à voix basse, pour ne pas être entendue du nouveau venu, et elle tire le mari de sa mère par la manche. Tu diras rien, hein ? C'est promis ?

— J'veis y réfléchir, dit Beau-P'. Nous reparlerons de tout ça plus tard... Pour le moment, faut qu'on s'occupe d'Ernest.

Il lui caresse la joue et elle frémit de tout son corps. Cette réaction de refus n'a pas échappé à son beau-père.

— Tu ne perds rien pour attendre, lui susurre-t-il, juste avant que son épouse n'entre dans la cuisine, poussant devant elle un caddie chargé à ras bord de surgelés.

CHAPITRE II

Bébé montre sa culotte à beau-papa

Dés l'arrivée de Laura Desjardins, accompagnée de son fils qui poussait le second caddie, toute la maison, du fait de la visite de leur hôte imprévu, fut en révolution. Pendant que les enfants s'occupaient à décharger les caddies pour remplir le frigo et le congélateur, ils parvinrent à échanger quelques paroles chuchotées.

Bébé reprocha amèrement à son frère ce qui s'était passé, et lui apprit que Beau-P' l'avait surprise en train d'en tailler une à Jérôme ! Pourquoi cet abruti de Bertrand ne l'avait-il pas prévenue ? Il lui expliqua qu'il ne s'était pas méfié de cette voiture qui s'arrêtait devant la maison quand Beau-P', accompagné de son cousin, en sortit, il était trop tard pour qu'il vienne les avertir. D'autant plus qu'il avait fallu qu'il aide Ernest à porter ses valises. Il essaya de rassurer sa sœur ; Beau-P' ne dirait peut-être rien. Bébé n'en était pas aussi sûre.

Elle savait que son beau-père la détestait. Et pourquoi. Elle se souvenait de la façon dont elle l'avait nargué, cet été, en se foutant presque nue devant lui sous prétexte qu'il faisait chaud, le traitant comme s'il n'était pas un homme. C'est quelque chose qu'il n'avait certainement pas oublié.

Sa mère interrompit leur aparté et l'emmena au second étage où, sous les combles, une partie du grenier était aménagée en chambre d'ami. Cette chambre était un des lieux favoris des amusements de Bébé, des amis de son frère et de ses cousins. Que de fois s'y était-elle fait enculer, à genoux sur le lit étroit qui grinçait épouvantablement ! C'est là que l'ex-taulard passerait sa première nuit de liberté. Elle aida sa mère à mettre des draps propres et à ranger le futoir qui régnait dans cette chambre, laquelle, en l'absence d'invité, servait de débarras. Pendant qu'elles s'affairaient, sa mère lui vantait les mérites du pauvre Ernest. Tout y passa : enfance malheureuse, parents alcooliques, mauvaises fréquentations, vols de voiture ; Bébé avait l'impression d'entendre un mauvais feuilleton. Avant de redescendre préparer le repas du soir, elles ouvrirent la fenêtre pour chasser l'odeur de renfermé. (Ce détail n'est pas sans importance pour la suite des événements.)

A Bébé, cet Ernest n'inspirait pas la moindre confiance. Ce n'était qu'un pâle voyou qui commençait à vieillir, et sa peau d'une

pâleur morbide due à la prison, lui donnait un aspect maladif. Ce qu'elle détestait le plus, c'était son air hypocrite, faussement humble, l'air de « ceux qui ont eu des malheurs ». Et ce ton doucereux qu'il adoptait quand, jouant au méchant garçon repent, il parlait avec des trémolos dans la voix de l'aumônier de la prison qui avait été si gentil pour lui, qui l'avait aidé à « rentrer dans le bon chemin ! ». Pendant qu'il dégoisait ces sornettes à table, le frère et la sœur échangeaient des regards obliques, aussi effarés l'un que l'autre de voir leur mère, pourtant pas idiote, se laisser prendre à ces simagrées. Quant à Beau-P', on avait l'impression qu'il se retenait à grand' peine pour ne pas pouffer en entendant les jérémiades de son cousin. Mais il y avait aussi une petite lueur satisfaite dans ses yeux chaque fois que son regarda goguenard croisait celui de sa belle-fille ; celle-ci rougissait alors jusqu'aux oreilles et plongeait piteusement le nez dans son assiette

Quand la conversation vint sur le travail qu'Ernest pourrait faire, ce fut Beau-P' qui prit le crachoir pour faire l'éloge de son cousin. Ernest, d'après lui, savait tout faire de ses mains, il avait des doigts de fée ; tout jeune, déjà, il n'y en avait pas un comme-lui pour démonter une serrure ou pour ouvrir un coffre-fort dont on avait oublié la combinaison. En outre, il était parfaitement capable de faire démarrer une voiture dont on avait perdu la clef de contact. Il savait aussi monter sur les toits, soulever les tuiles sans faire de bruit. Il n'y avait rien dont il ne fût capable. Ces éloges ambigus, les jumeaux s'en rendirent compte, mettaient nettement Ernest mal à l'aise. Il préférait de toute évidence qu'on parle de ses vertus chrétiennes que de ses talents de cambrioleur. Mais Laura n'y entendit pas malice, et tout naïvement, elle proposa à leur invité de réparer le lavabo de la chambre d'ami dont le siphon avait une fuite. Ernest parut ravi de pouvoir se rendre utile et, sitôt le repas fini, il monta au second avec sa trousse à outils. Il avait en effet une trousse à outils personnelle, fermée par un cadenas à combinaison, qu'il trimballait partout avec lui. Curieux de le voir à l'œuvre, Bertrand monta lui donner un coup de main.

Si bien que, fort inopinément, Bertrande se retrouva seule en compagnie de Beau-P' et de sa mère. Aussitôt, une angoisse atroce lui étreignit le ventre. Pourvu que Beau-P' ne profite pas de l'absence de son cousin pour tout raconter ! Elle lui lança un regard suppliant et comme sa mère sortait mettre au frigo les restes de viande froide, elle l'implora à nouveau à voix basse, en lui saisissant l'avant bras.

— J't'en prie, Beau-P', j't'en prie. Lui dis pas !

— Donne-moi une bonne raison de pas lui dire ? ricana-t-il.
Après tout, c'est ta mère, elle doit veiller sur ta vertu.

— Oh j'ferai n'importe quoi pour que tu lui dises pas !

— N'importe quoi ? Vraiment ? susurra Beau-P' en lui caressant

la main.

Elle retira cette main malgré elle, elle avait l'impression qu'un serpent l'avait touchée. En voyant Beau-P' pincer les lèvres, elle regretta son mouvement de recul, mais il était trop tard. Voilà qu'il se lève de table, avec sa tête des mauvais jours, et va s'étendre sur le canapé pour lire son journal. Là-dessus sa mère revint de la cuisine, et Bébé l'aida à desservir. D'habitude, elle le savait, sa mère et Beau-P' restaient en bas à regarder la télé. C'est certainement quand ils seraient seuls qu'il lui raconterait tout. Il y avait pourtant une faible chance pour qu'il ne le fasse pas ce soir, du fait de la présence de son cousin. Ayant réparé le lavabo, celui-ci redescendrait certainement pour tenir compagnie à ses hôtes.

Bébé, que l'inquiétude rendait malade, tournait en rond et ne se décidait pas à monter dans sa chambre.

— Tu devrais mettre un peu de musique, lui suggéra sa mère. Nous prendrons une liqueur avec Ernest, quand il redescendra. Tu veux bien, Beau-P' ? Ce serait gentil pour ce pauvre garçon, tu trouves pas ? Il doit se sentir tellement dépaysé...

D'un grognement, Beau-P', son journal déployé devant lui, laissa entendre qu'il n'y voyait aucun inconvénient. Bébé se dirigea vers la chaîne stéréo et s'accroupit pour chercher un compact dans le râtelier. Elle s'était accroupie sans penser à mal, et ce ne fut que lorsqu'elle vit se déplacer le journal que tenait Beau-P', et qu'elle constata que les yeux de ce dernier étaient braqués sur ses genoux, qu'elle réalisa qu'elle lui montrait ses cuisses. Elle ne l'avait pas fait exprès, l'idée qu'il pouvait penser le contraire la fit rougir de fureur. Instinctivement, elle rapprocha ses cuisses et tira sa robe sur ses genoux. Mais tout de suite après, comme tout à l'heure quand elle avait retiré sa main, elle regretta ce réflexe de pudeur en voyant durcir le sourire de son beau-père.

— A propos Laura, fit-il, en fixant moqueusement sa belle-fille, il y a quelque chose dont il faut que j'te parle absolument. Tu vas bien rire...

Bébé eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre ; le sang lui monta au visage, sans hésiter elle écarta à nouveau les cuisses, le plus qu'elle put, ce qui fit remonter sa robe bien plus haut que les genoux. D'où il était couché, Beau-P' ne pouvait pas manquer de voir sa culotte. Elle ne regardait pas dans sa direction, feignant de fouiller dans le râtelier. Mais il s'était tu.

Etonnée, sa femme lui demanda ce qu'il voulait lui dire. Toute tremblante, Bébé leva les yeux sur lui. A l'abri de son journal il lorgnait sans vergogne l'entrecuisse de sa belle-fille. Sa femme ne pouvait s'en apercevoir. Elle réitéra sa question.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire, Beau-P' ? C'est à propos de

ton cousin ?

Les cuisses largement écartées, Bébé supplia Beau-P' du regard. Il eut un mince sourire et se gratta la gorge.

— Oh, ça m'est sorti de l'esprit, dit-il. Tu sais ce que c'est, on pense à une chose, et puis on oublie...

Bébé pensait à ce qu'il pouvait voir, sous sa robe. Elle portait une culotte minuscule, très étroite devant, qui lui pénétrait dans le sexe, lui sciant la fente. Il voyait certainement les lèvres de sa vulve, sur les côtés de la culotte, et une bonne partie des poils. Comme chaque fois qu'elle s'exhibait, elle sentit son ventre s'amollir et ses mains devinrent moites. Elle prit un compact au hasard et le glissa dans l'appareil. Elle était si bouleversée, qu'en faisant ça, sans le vouloir, elle referma légèrement les cuisses.

— Ouais, fit alors Beau-P', ça m'est sorti de l'esprit, mais ça va certainement me revenir...

Immédiatement, consciente de sa bévue, Bébé éloigna ses genoux l'un de l'autre. Elle avait réagi si rapidement que sa culotte s'imprima dans sa fente. Du coin de l'œil, elle vit Beau-P' refermer la bouche et s'appuyer sur son coude pour mieux la reluquer. La musique commença.

C'était du Mozart. Bien qu'elle n'eût plus de raison de rester accroupie devant l'appareil, Bébé resta dans la position où elle était et, pour se donner une contenance, tant vis-à-vis de sa mère, que de Beau-P' lui-même, elle feignit de choisir d'autres disques, pour plus tard. Les yeux de Beau-P' ne quittaient pas son entrecuisse. Les choses étaient nettes. Dès qu'il les avait surpris, Jérôme et elle, Bébé avait su qu'il n'y aurait qu'une façon d'acheter son silence.

Maintenant que sa décision était prise, elle s'aperçut qu'elle lui avait coûté moins qu'elle n'aurait cru. Lentement, elle se releva. Elle avait la tête qui tournait et, dans le ventre, la lourdeur qui accompagnait les prémisses de ses jeux sexuels, cette sorte d'attente enfiévrée dans la chair. Ses seins s'alourdissaient et leurs bouts la titillaient.

Par-dessus le marché, voilà qu'elle était prise d'une atroce envie de pisser. Fallait qu'elle y aille, mais qu'elle s'arrange pour que Beau-P' sache qu'elle allait redescendre. Comment lui faire comprendre qu'elle était d'accord ? Il n'y avait pas trente-six façons.

— J'vais aux toilettes, annonça-t-elle à la cantonade, et j'reviens un peu avec vous.

Cela parut étonner Laura. D'ordinaire, sitôt son dessert avalé, sa fille montait s'enfermer dans sa chambre. Puis elle se dit que Bébé dérogeait à l'habitude en l'honneur du cousin de son mari, et elle lui en fut reconnaissante.

CHAPITRE III

Jeux incestueux, jeux conjugaux

Le fait que Bébé, sitôt le repas fini, bâillait avec ostentation et montait se coucher était un sujet de plaisanterie familiale.

« Celle-là, se moquait son frère, dès qu'elle a bouffé, au dodo ! Comme le serpent python ! »

Bien sûr, c'est pour donner le change qu'il la charriait ainsi. Il savait bien, lui, pourquoi elle était si pressée. Sa sœur aimait attendre, là-haut, le moment où il irait lui souhaiter « bonne nuit ». Et ce serait inévitablement l'occasion d'un de ces jeux sexuels auxquels ils prenaient tant de plaisir depuis leur tendre enfance.

Quand Bertrand arrivait dans sa chambre, sa sœur faisait toujours semblant de dormir. Elle dormait d'une étrange façon : la tête tournée vers le mur, le visage caché par ses cheveux, et son pouce fourré dans sa bouche ; elle était couchée sur le dos et, sous la couverture, on pouvait voir ses genoux repliés, haut dressés, très éloignés l'un de l'autre.

Riant sous cape, Bertrand ouvrait son pantalon, ou même, le retirait carrément. Puis il se masturbait pour faire durcir sa verge, en regardant sa sœur « dormir ». Quand sa queue était bien raide, laissant son gland dehors, il s'approchait à pas de loup.

« Oh, elle dort, chuchotait-il, et moi qui voulait lui faire un gros baiser pour lui souhaiter bonne nuit. C'est pas de chance... la petite sœur ne m'a pas attendu, elle fait déjà son gros dodo, en suçant son pouce... »

Il soulevait le drap et les couvertures et les abaissait aux pieds de la dormeuse. Comme par un fait exprès, la chemise de nuit de sa sœur était retroussée au-dessus de son ventre, et comme elle dormait sur le dos avec les cuisses largement écartées, Bertrand, entre les poils, pouvait voir bâiller la fente de son sexe.

« Oh, la vilaine qui dort la moule à l'air ! Elle ne se doute pas que son frère la regarde. Quelle honte ! On lui voit tout... même le trou du cul... oh, la sale fille ! Elle mériterait que je lui fasse pas la bise, pour la punir ! »

Bruyamment, Bébé suçait son pouce, et ses cuisses s'ouvraient encore plus. La fente de sa chatte s'écarquillait, laissant saillir les deux petites lèvres et le bouton.

« Tiens, tiens, faisait Bertrand. C'est bien rouge tout ça, et c'est drôlement mouillé ! Est-ce qu'elle se serait chatouillée, cette vicieuse ?

C'est qu'ça m'en a tout l'air, rien qu'à sentir l'odeur ! Et elle a même mouillé son drap ! »

Du bout d'un doigt il effleurait les poils mouillés sur les bords de la fente. Il voyait frémir le ventre de sa sœur et entendait qu'elle cessait de respirer. Le bouton du clitoris se dressait, impertinent, et un filet de mouille scintillait dans le creux de la vulve.

« C'est un gros dodo, qu'elle fait, cette vilaine branleuse, chuchotait Bertrand. J'suis sûr qu'elle a pas arrêté de s'tripoter en regardant des magazines ! C'est pour ça qu'elle est fatiguée. »

Ses doigts, se faufilant entre les poils, se rapprochaient de la partie humide et rose, lentement, si lentement...

« Il ne faudrait pas la réveiller, murmurait-il, comme s'il se parlait à lui-même. J'vais profiter de c'qu'elle dort pour lui toucher un peu la craquette sans qu'elle le sache ! J'vais lui ouvrir son truc et lui chatouiller le bouton, moi aussi. J'aime bien quand c'est gluant comme ça, on dirait une grosse moule ! Tant pis pour elle, ça lui apprendra à dormir avec les cuisses écartées ! Imaginez un peu si au lieu de moi, c'était Beau-Papa qui entrait dans sa chambre... il pourrait lui faire tout ce qu'il voudrait, elle dormirait quand même ! »

Il achevait d'ouvrir les chairs, fouillait dans les replis tièdes, dégageait entièrement le clitoris, tapotait dessus pour le faire grossir. Son pouce en bouche, Bébé s'efforçait de respirer d'une façon bien régulière. Entre ses cils, elle voyait la « quique » raide de son frère, avec le bout rouge bien sorti. Bertrand approchait son visage de l'entre cuisse de la dormeuse et il flairait sa fente, tout en la titillant.

« Oh, la Vilaine qui sent le pipi... et son petit bouton qui grossit, qui grossit... il est tout rouge, on dirait une petite fraise... je me demande quel goût ça peut avoir... »

Pour se renseigner, il donnait un coup de langue à la minuscule pointe de chair. Oh, c'était délicieux, ça lui faisait comme un éclair de chaleur dans tout le corps ! Le cœur de Bébé bondissait dans sa poitrine, les bouts de ses seins devenaient tout raides ; au bas de son ventre, le jus tiède commençait à couler comme du sang d'une plaie. Ensuite, elle le savait, après avoir mouillé son doigt avec ce jus, son frère le lui enfoncerait dans l'anus ; ça deviendrait si fort à ce moment qu'elle se mettrait à trembler. Alors il la prendrait par les hanches, la retournerait comme une grosse poupée inerte, et elle suivrait le mouvement, sans se réveiller.

« Puisqu'elle dort si bien, j'vais en profiter pour l'enculer ! marmonnerait Bertrand. J'vais lui enfoncer ma queue dans le derrière, et j'vais lui juter dedans. »

Avec la même lenteur somnambulique, comme s'il prenait vraiment mille précautions pour ne pas la réveiller, son frère la ferait se mettre à plat ventre, puis lui replierait les genoux sous elle de façon

à lui soulever le derrière.

« Voilà, chuchoterait-il, son gros cul est bien ouvert, j'vais pouvoir la lui mettre ! Oh, si elle pouvait s'voir, avec tous ses trucs qui sont ouverts ! Quelle cochonne, quand même ! »

Il lui écarterait les cuisses, et, debout, la tenant ainsi, il lui introduirait doucement son gland dans l'anus.

« Voilà, c'est dedans, y'a plus qu'à pousser ! »

Et il pousserait, faisant pénétrer la dure tige de chair dans le cul de sa sœur qui en bavait sur l'oreiller. Au bout d'un moment, bien sûr, il n'était plus possible de jouer la comédie, et Bébé et son frère seraient pris d'un fou rire silencieux.

Ce qui les faisait rire à ce point, à les rendre malades, c'était de penser qu'en bas sa mère et Beau-P' ne se doutaient de rien. Qu'ils les prenaient pour deux petits anges !

Parce qu'ils ne sortaient presque jamais, comme font les jeunes de leur âge, leur mère s'imaginait qu'ils étaient restés en enfance !

— Bon Dieu, chuchotait Bébé, en creusant les reins pour aider le dard de son frère à la fouiller plus profondément, Bon Dieu, quand j'pense qu'ils sont en train de regarder la télé, et qu'ils s'imaginent qu'on roupille !

Elle sentait les couilles tièdes de son frère, si douces, duveteuses comme deux pêches, s'aplatir contre les lèvres de sa fente. Elle passait une main sous elle, pour les caresser.

— Arrête, grognait Bertrand, fais pas ça, tu vas m'faire juter !
Juter. Enculer.

A tout propos, ils employaient les mots les plus sales pour se décrire l'un à l'autre ce qu'ils faisaient.

— Oh non, ne « jute » pas tout d'suite. « Encule »-moi encore un peu. J'aime tellement sentir ta « bite » dans mon cul ! minaudait Bébé, avec des tremblements de délices dans la voix.

Mais s'il est vrai que Laura Desjardins était à mille lieues de se douter de quelle façon ses enfants s'amusaient, eux-mêmes n'auraient pas été moins surpris, ni moins outragés, s'ils avaient su ce qui se passait en bas, et comment leur mère se comportait avec son jeune mari.

Chaque soir, alors qu'elle regardait encore la télé avec Beau (elle préférait l'appeler ainsi, elle, plutôt que Beau-P', ce sobriquet barbare, contraction de « beau-papa », que les jumeaux avaient facétieusement donné à son second mari), Laura Desjardins était tout attendrie, quand après qu'il leur eut souhaité bonne nuit, elle entendait son fils monter à l'étage et frapper poliment à la porte de sa sœur pour aller lui faire la bise.

— Tu entends, Beau ? Il est monté lui souhaiter son bonsoir. Il n'oublie jamais ! Même quand ils se sont disputés ! N'est-ce pas gentil,

pour un frère et une sœur, de s'aimer à ce point ? Surtout en plein âge ingrat !

Lorsque Laura le prenait à témoin, Beau avait une moue agacée. Il n'éprouvait pas une tendresse débordante pour les enfants de sa femme. Mais il cachait son jeu. Il était comme un coq en pâte dans cette maison et, dans son épouse, comme beaucoup d'hommes très jeunes qui épousent une femme plus âgée, il avait retrouvé une seconde mère. Une seconde mère qui gagnait très bien sa vie, étant la propriétaire de la plus grosse pharmacie de la ville, ce qui lui permettait d'entretenir Beau. Barman de son métier, Beau était presque toujours au chômage, car sa femme ne voulait pas qu'il travaille la nuit ; la nuit, les barmen sont exposés à toutes sortes de tentations, de la part des « femmes faciles » ; et puis, elle ne s'était pas remariée pour dormir dans un lit vide. Elle préférait donc qu'il reste à la maison, puisqu'il ne voulait pas entendre parler d'un autre métier. D'ailleurs, il se rendait utile, ne détestait pas faire le ménage ou les commissions, et sa femme ne se plaignait pas trop de la situation. Après tout, en Suède, il y a bien des hommes au foyer, non ? Pourquoi ce serait toujours eux qui devraient turbiner ? La pharmacie marchait bien, Laura gagnait largement de quoi assurer les dépenses du ménage !

Quant à Beau, flemmard comme une couleuvre, il se faisait une douce violence. Quand il se souvenait des nuits blanches passées à écouter les conneries que débitent les poivrots, il en frissonnait d'horreur. Certes Laura n'était plus toute jeune, mais c'était une fameuse salope au plumard, et Beau avait toujours été très porté sur la chose ! Avec elle, il avait enfin trouvé chaussure à son pied.

Et « salope », elle l'était d'autant plus que ça lui était venu sur le tard, avec Beau justement, qui avait su la « révéler ». Il faut dire que Laura avait un sacré retard à combler ; son premier mari, le père des jumeaux, n'était pas un chaud lapin. Quelle différence quand, après deux années de veuvage, elle était tombée sur Beau !

Depuis trois ans qu'ils étaient mariés, elle n'en revenait toujours pas qu'un homme s'occupe aussi bien de tous ses orifices. Aussi lui pardonnait-elle volontiers l'agacement qu'il témoignait souvent en la voyant si attachée à ses enfants. « Il est jaloux ! » se disait-elle. Et cela lui faisait un peu de peine, mais en même temps, ça la flattait.

Dès que Bertrand était monté dire bonsoir à sa sœur, voilà que ça les prenait. Laura commençait à s'alanguir, blottie contre Beau, qui, profitant de ce qu'ils étaient enfin débarrassés de la « marmaille », commençait à la peloter d'une façon un peu vulgaire, ainsi qu'il aimait à le faire en dehors de la chambre conjugale.

— Voyons, Beau, arrête, minaudait la pharmacienne, quand il commençait à lui glisser ses mains sous la jupe. Si les enfants

descendaient !

— Tu sais bien qu'ils ne descendent jamais.

Rougissante, Laura Desjardins laissait son jeune époux (elle avait quarante ans et lui trente à peine, ce qui lui donnait souvent l'impression délicieusement incestueuse de coucher avec un adolescent) lui dégrafer son soutien-gorge et lui retirer sa culotte. Assise dans le fauteuil, face à la télé, elle connaissait la suite du programme. Pas celui de la télé, bien sûr, qu'elle regardait sans rien voir. Une fois qu'il lui avait retiré sa culotte et son soutien-gorge, Beau lui retroussait sa jupe et ouvrait son corsage. Il aimait bien qu'une femme ne soit pas toute nue, mais à demi déshabillée, que soient découvertes les parties du corps qu'on cache d'habitude, et rien que celles-ci, les autres restant cachées, justement, pour bien faire ressortir l'indécente nudité de celles qui étaient exhibées.

Laura, selon les désirs qu'il avait manifestés, ne portait jamais de collants, mais des bas et un porte-jarretelles. Beau, une fois qu'il l'avait ainsi dépoitraillée et troussée, retournait s'asseoir en face d'elle, à côté de la télé. Et pendant qu'elle feignait d'être absorbée par le film, toute rouge d'émotion, lui, c'est elle qu'il contemplait. Et le spectacle lui plaisait beaucoup.

Cette quadragénaire charnue, au beau visage si sérieux, à peine maquillée, aux cheveux sagement tirés en un chignon très strict, elle était là, devant lui, rien que pour lui, à lui exhiber sa chatte et ses gros nichons aux larges médailles roses. Il lui avait fait passer une jambe par-dessus l'accoudoir du fauteuil, de façon à bien faire bâiller la fente poilue au bas de son ventre, et comme elle avait les fesses au bord du siège, il pouvait même voir son anus entre les fesses rebondies. Les joues rouges, les yeux fixés sur l'écran de télé, la belle et plantureuse pharmacienne de Villeneuve-sur-Lot n'osait pas regarder son voyou de mari. Elle était si excitée de se montrer ainsi que la mouille coulait entre ses poils.

— C'est intéressant, ce film ? lui demandait-il, au bout d'un certain temps.

— C'est très bien, je t'assure, Beau, répondait sa femme d'une voix étranglée, tu devrais venir le voir... (toute honteuse, elle baissait pudiquement la voix) au lieu de regarder ce que tu regardes...

— Eh bien, tu vois, j'suis pas d'accord avec toi. Moi, je préfère nettement regarder ta chatte et tes nichons que ces conneries de feuilletons amerlos. Je trouve ça beaucoup plus marrant. En ce moment, par exemple, t'as la fente qui bâille comme si elle avait faim... et ton clito est tout raide, le salaud !

— Ne parle pas si fort, voyons, chuchotait la pharmacienne, si les enfants t'entendaient ! Et puis, Beau, tu sais qu'j'aime pas que tu dises des choses pareilles, ça me fait rougir.

C'est vrai qu'elle rougissait, c'est bien ce qui rendait la chose si excitante pour Beau. Elle rougissait, mais elle mouillait ! Il ne se gênait pas pour le lui faire remarquer.

— T'es trempée ! Tu devrais mettre une serviette sous toi, tu vas faire des taches sur le fauteuil !

— Beau !

— Fais voir, ouvre un peu plus les cuisses, que je voie bien le trou du vagin. Tu sais que j'aime bien voir tous tes trous, surtout quand ça bâille comme maintenant.

Avec une moue faussement contrite, la pharmacienne se prêtait aux exigences de son jeune mari. Quand il la traitait de cette façon, elle avait, du fait de leur différence d'âge, l'impression de s'exhiber à un vilain garçon, et ça réveillait en elle des souvenirs de sa lointaine adolescence. Heureusement, pensait-elle, que les jumeaux n'étaient pas aussi coquins que l'avait été leur mère au même âge.

Toute lascive, elle faisait passer son autre jambe par-dessus l'autre accoudoir, car elle savait que c'était ce que voulait Beau. Il adorait qu'elle prenne cette position obscène qui rappelle celle des femmes chez leur gynéco, car « ça lui ouvrait tout le bataclan », et Beau, qui était très voyeur, était friand du spectacle inconvenant qu'elle lui offrait : d'abord, en premier plan, ses souliers à talons hauts, qu'il l'obligeait à porter même à la maison ; ensuite les chevilles fines, les jambes charnues mais bien faites, moulées par des bas de soie noire ; plus haut encore, la chair blanche des cuisses entre les pattes du porte-jarretelles noir. Et enfin, tout en haut : l'objet du scandale, hideux et magnifique, la touffe de poils hirsute, la grande entaille rose et mouillée, les petits morceaux de chair qui dépassent, la gorge rouge du vagin, l'œil marron de l'anus.

— J'adore, lui disait-il, te voir prendre des poses de pute en gardant ce visage plein de dignité.

Laura Desjardins faisait mine de ne pas entendre ces compliments ambigus mais ils ne l'émoustillaient pas moins. Impatiente, elle pensait à la suite du programme. Est-ce qu'il allait vouloir qu'elle le suce ? Est-ce qu'il l'enculerait ? Est-ce qu'il lui donnerait la fessée ? (Car il la faisait souvent à cul nu, pour la punir de s'exhiber d'une façon aussi indécente !) Et ensuite, après lui avoir bien rougi le derrière, lui ferait-il ça par-devant, pour changer un peu ? Le cœur de la pharmacienne battait la chamade, elle sentait durcir les pointes drues de ses gros seins dont elle avait un peu honte. Des seins de nourrice, se disait-elle parfois. Mais Beau les aimait bien, cela l'amusait de jouer avec.

— Ecarte les poils, disait-il, j'vois pas bien le trou.

— Oh, Beau, j't'en prie ! Il est pourtant bien ouvert !

— Fais ce que je te dis. Tu regardes la télé, il faut bien que je

m'amuse, moi aussi. Ouvre ton trou. J'veux qu'il bâille plus que ça ! J'veux voir comme ça coule...

Elle s'écartait la vulve des deux mains, cramoisie de honte et d'excitation, et la serviette qu'elle avait glissée sous ses fesses s'imbibait de ce qui sortait d'elle. Mon dieu, comme il la faisait mouiller, ce diable d'homme !

— Branle-toi, disait Beau, quand il voyait qu'elle perdait les pédales.

Chaque fois, c'était la même comédie ! Quelle putain d'hypocrite !

— Non, minaudait Laura, tu sais que je n'aime pas ça.

— Menteuse. Allez, branle-toi un peu, quoi. Touche-toi le clito et en même temps, pince les bouts de tes nichons.

Le souffle court, Laura Desjardins se pliait aux injonctions de son vicieux époux. Elle était si honteuse quand il exigeait ainsi qu'elle se masturbe devant lui, mais pourquoi le nier, cela l'excitait d'une façon telle qu'il lui arrivait de se faire jouir sous ses yeux. Comme elle était vexée, après, quand elle l'entendait se moquer d'elle ! Mais c'était le prix à payer, elle le savait, pour qu'il daigne enfin s'occuper d'elle en personne.

Le moment venu, il lui ordonnait de se déshabiller. Le plus vite possible, pour qu'il n'ait pas à attendre, elle retirait sa robe et restait toute nue devant lui, à l'exception de ses bas noirs. Elle attendait ce qu'il allait lui demander en le regardant ouvrir son pantalon et sortir sa grosse queue d'étaalon. S'il lui disait « A genoux, pute » cela voulait dire qu'il voulait jouir dans sa bouche, comme avec une prostituée. S'il lui disait « Retourne-toi », c'est qu'il allait la fesser, pour commencer, et qu'ensuite il l'enculerait sur la table.

Elle se retournait donc pour lui montrer son derrière et elle l'entendait ricaner. Impitoyable, il émettait toutes sortes de réflexions désobligeantes sur son gros postérieur. Il lui pinçait méchamment les fesses, il tapotait dessus pour qu'elles ballottent ridiculement.

— Regardez-moi ça... Regardez ce gros cul. Quand tu marches dans la rue, tous les hommes se retournent pour le reluquer ! Il est obscène, ma chérie ! Un vrai cul de grosse cochonne !

— Beau, j't'en prie ! Pourquoi tu dis des choses pareilles ?

— Penche-toi, ouvre tes fesses avec tes mains...

Cramoisie, Laura obéissait. Beau se mettait à rire en voyant son anus s'écarter comme un œil de sanglier entre les poils.

— Tu devrais voir ton trou du cul comme il est bien ouvert ! T'as envie que je t'encule, pas vrai ? Avoue que t'aimerais bien ça !

— Beau !

Il faisait une moue dégoûtée.

— Tu devrais avoir honte, toi, une femme respectable, une

pharmacienne, une mère de famille, de montrer ainsi ton derrière. Que diraient tes clients, s'ils te voyaient, en ce moment ? Et tes enfants ? Les pauvres chérubins...

— Mais c'est toi qui me le demandes, Beau !

— C'est pas une raison. Une femme honnête refuserait. Toi, tu es trop contente... ça mérite une punition.

Il allait s'asseoir sur un fauteuil et c'était le moment le plus délicieux. Frémissante, elle venait, comme une petite fille qu'on punit, se coucher en travers des genoux de son mari. Il lui mettait alors une main entre les cuisses, par-dessous, et lui enfonçait son pouce dans le vagin. La tenant ainsi, lui broyant le sexe, il la soulevait en l'air pour l'obliger à bien écarter les fesses, et il se mettait à la fesser, le plus fort possible, d'une façon méthodique. Il faisait rougir toute la chair du fessier et s'acharnait particulièrement sur la région anale. Il adorait la frapper carrément sur l'anus et, en même temps, pincer entre son pouce qui était enfilé dans le vagin et ses autres doigts, toute la chair gluante de sa vulve, car à ce stade de la fessée, Laura perdait toute pudeur, elle gigotait comiquement et le suppliait d'une voix rauque de frapper encore plus fort.

— Plus fort, Beau, plus fort... Fais-moi mal ! Fais-le bien rougir ! J'veux qu'il brûle... Oh, encore, chéri, encore, punis bien ta grosse salope ! Oh que j'aime ça.. Oh oui, Beau, sur le trou... sur la fente... enfonce les doigts... aaarrrrghhhh... oh mon dieu, j'veais crier... j'veais crier, mets ta main sur ma bouche, Beau, j'veais réveiller les p'tits !

— J'en ai besoin, de mes mains. T'as qu'à te mordre le poignet !

Il la fessait à tour de bras. Et à chaque claque, la mouille tiède giclait à profusion entre ses doigts comme d'un gros fruit juteux.

Quand il avait mal au bras, et qu'elle avait le cul aussi rouge qu'un soleil couchant, Beau la remettait sur pied. Il contemplait avec satisfaction les larmes qui baignaient le visage de sa femme.

— Maintenant, lui disait-il, que tu as le cul bien chaud, je vais t'enculer, ma chérie.

— Oh oui, Beau, encule-moi. Tu peux m'faire tout c'que tu veux !

Encore secouée par les sanglots, dans un état proche de l'hystérie, elle se mettait à plat ventre sur la table. Alors, comme Marlon Brando dans « Le dernier tango à Paris », Beau prenait une noisette de beurre dans le beurrier qui était resté sur la table et s'en passait sur le gland. Puis il se versait un verre et il buvait un coup en venant se placer derrière sa femme qui, couchée sur le buste, avait empoigné ses fesses des deux mains et les séparait pour lui offrir son anus.

Elle sentait son cœur cogner sourdement. Le derrière en feu, elle écoutait Beau déguster son vin. Puis il posait le verre sur son dos

nu et elle frissonnait. Il ne fallait pas qu'elle le renverse, sans quoi il ne se contenterait pas de la fesser, il la fouetterait. Pour cela, afin que les enfants n'entendent rien, il la ferait sortir toute nue dans le jardin, et ils se rendraient au garage. C'est dans le garage qu'il la corrigeait, à coups de ceinture. Il lui en donnait en général trente coups, très fort, en travers des fesses. Ce n'était pas de la comédie. Une serviette fourrée dans la bouche, Laura râlait et ruait, mais ne cherchait pas à fuir son châtiment. Couchée sur le capot de la 2 CV, elle recevait son dû. Dès que c'était fini, Beau, excité comme un diable, l'enfilait par les deux trous, ce qui lui faisait atrocement mal, car ses fesses étaient très douloureuses. Une fois la chose finie, il la reconduisait à la maison, toute nue, même s'il pleuvait, même s'il neigeait, et elle se plaignait tout bas.

— Oh c'que t'es méchant, Beau. Comme tu m'as frappée fort. J'vais avoir des bleus pendant un mois !

— Qu'est ce que ça peut fiche ? Y'a qu'à moi que tu l'montres ton gros cul, non ?

— Oh, Beau, Beau, pourquoi es-tu si méchant avec moi ?

— Parce que t'aimes ça ! répliquait l'ancien barman.

Et il n'avait pas tort. Elle aimait ça !

Mais quand même pas au point de faire exprès de renverser le verre qu'il lui avait posé sur son dos avant de l'enculer. Elle préférait de loin qu'il la sodomise ici que sur le capot de la voiture après l'avoir fouettée. Et donc, elle s'ouvrait et retenait son souffle. Du doigt beurré, il lui graissait l'anus et galamment (il était toujours d'une exquise politesse quand il l'enculait) il lui demandait si elle était prête.

— Oui, Beau, chuchotait la pharmacienne, je suis bien ouverte. Tu peux me la rentrer.

Il la lui mettait comme une lettre à la poste, car excitée comme elle était, et beurrée, ça ne posait aucun problème, bien qu'il fût très généreusement doté par la nature.

Pendant ce temps, à l'étage, les jumeaux se souhaïtaient la bonne nuit d'une façon qui n'était pas tellement différente. Bertrande, les fesses en l'air, la chemise de nuit troussée, recevait l'hommage anal de Bertrand. Ils n'avaient pas de beurre, aussi utilisaient-ils la salive. Le frère léchait longuement la pastille de sa sœur et quand il la sentait bien dilatée, il se mettait sur pied et lui insinuait son gland dans le trou.

— Oh, ce que nous sommes dégoûtants, quand même, pouffait sottement Bertrande, en sentant la verge entrer dans son cul. Quand je pense à Maman et Beau-P', devant leur télé, s'ils se doutaient !

Ils ricanaient connement, en écoutant le bruit lointain de la télé et prenaient leur temps, car Bertrande aimait bien que ça dure longtemps, avec son frère ; sa verge menue ne lui faisait pas mal

comme celles des autres garçons, et avec lui elle n'éprouvait jamais de remords après le plaisir. Ils étaient trop proches, trop pareils. Et puis il la masturbait toujours pendant qu'il l'enculait, et il masturbait très bien. Beaucoup mieux que ses cousins ou que les copains qu'ils amenaient. Ceux-là, la seule chose qui les intéressait, c'était de tirer leur coup. De se faire sucer ou de gicler dans son derrière, très vite, en faisant une grosse plaisanterie dégueulasse. Avec son frère, c'était beaucoup plus raffiné, et beaucoup plus pervers.

Dès qu'ils entendaient la télé s'éteindre, Bertrand pressait le rythme et lui envoyait une longue giclée dans le ventre. Ensuite, ils s'embrassaient gentiment, comme frère et sœur, et Bertrand regagnait sa propre chambre, juste à côté, pendant que Bébé allait aux toilettes expulser le sperme dans la cuvette. Peu de temps après, elle entendait sa mère et Beau-P' qui parlaient tout bas pour ne pas réveiller les enfants et elle s'étirait voluptueusement dans son lit douillet en pensant à la chance qu'ils avaient, son frère et elle, d'être maintenus ainsi dans le délicieux cocon familial. Elle s'endormait comme un gros bébé, en suçant son pouce. Car Bébé adorait avoir quelque chose dans la bouche. Et quand elle ne suçait pas un garçon, faute de mieux, elle suçait son pouce.

A force de le sucer, ses dents s'étaient un peu déformées, elles avançaient légèrement, comme celles d'un lapin, et sa lèvre inférieure, déformée elle aussi, pendait un peu vers le bas, comme si Bébé faisait perpétuellement la moue. Cette petite, se disait parfois Beau, a une bouche à sucer des boutons de porte. Et certes ce n'était pas un bouton de porte qu'il lui aurait fait sucer lui, si elle n'avait pas été la fille de Laura.

Et ce n'était pas non plus un bouton de porte qu'elle suçait, quand il l'avait surprise dans la cuisine, à genoux devant cet idiot de Jérôme.

CHAPITRE IV

Bébé accepte d'être « gentille » avec son beau-père

Mais ce soir, pour Bébé, il n'était pas question de jouer à « dodo vicieux » avec son frère ! D'une part, il y avait l'invité de la dernière heure, « Ernest le taulard », et surtout, oh, surtout, il y avait ce salaud de Beau-P' à qui elle devrait fermer les lèvres autrement que par des supplications. Elle remarqua comme une question impérieuse dans ses yeux alors qu'elle se dirigeait vers la porte. Pour qu'il soit bien certain qu'elle allait revenir, elle répéta donc, d'une voix implorante, qui ne laissa pas d'étonner un peu sa mère :

— J'reviens tout d'suite, hein ? Tout de suite... J'vais juste faire pipi.

— Elle est bizarre, ce soir, dit Mme Desjardins dès que sa fille fut sortie. Qu'est-ce qu'elle a ? C'est pourtant pas la date de ses règles !

Beau-P' haussa les épaules. Comme à ce moment Ernest et Bertrand rappliquaient, la réparation du lavabo menée à bien, leur arrivée le dispensa de répondre.

Dans sa chambre, Bébé se regardait dans la glace. Elle se parlait à elle-même, à voix basse.

— Tu vas le faire ? Il faut que tu le fasses, disait-elle à la fille aux joues rouges qui lui faisait face. Sinon ce salaud lui dira tout. Oh, je le déteste, ce sale type ! J'ai jamais détesté personne autant que lui ! Mais faut qu'j'le fasse ; j'ai pas le choix !

Tout en disant ça elle retira sa culotte puis, face à la glace, elle écarta ses cuisses et ouvrit les lèvres de son sexe pour vérifier qu'il était bien propre. Elle constata que les chairs de la fente étaient toutes mouillées, et cela lui donna un sentiment de salissure. Elle était dégoûtée à l'idée que c'était parce que Beau-P' l'avait reluquée ! Elle s'essuya rageusement avec un mouchoir, puis se retourna, et, avec une coquetterie sordide, elle regarda son « gros joufflu », comme disait Bertrand. La vue de son derrière plantureux lui donnait toujours envie de rire, d'une façon malade, d'un rire idiot qui la laissait toute molle. Elle laissa retomber sa robe et alla pisser dans la salle de bains.

Une fois qu'elle eut pissé, elle décida de ne pas remettre sa culotte, et descendit rejoindre les autres. Elle s'était attendue à un bruit joyeux de conversations. Au lieu de ça, elle n'entendit que la Petite musique de nuit de Mozart. En entrant dans le living, elle eut

un pincement au cœur. Il n'y avait que Beau-P', vautré sur le canapé, toujours lisant son journal, qu'il abaissa dès qu'il la vit.

— Eh bien, et les autres, lui demanda Bébé, où sont-ils tous ?

— Au garage, laissa tomber Beau-P'. Ta mère est allée montrer la deuche à Ernest... tu sais bien qu'il y a un problème de delco.

— Bertrand est avec eux ?

Elle était terrifiée à l'idée que le moment était venu.

— Il est avec eux. Nous sommes seuls, dit Beau-P', rien que toi et moi...

Sa voix traînait, lourde de sous-entendus crapuleux. Bébé ne savait comment se comporter.

— Tu devrais changer ce disque, lui suggéra alors Beau-P', comme pour lui souffler ce qu'elle devait faire. Moi, Mozart, c'est pas mon truc... mets plutôt quelque chose de plus speed, Police, par exemple... ou Madonna.

Sans oser le regarder, Bébé se dirigea vers le meuble et s'accroupit, les genoux joints. Elle avait chaud dans tout le corps. Beau-P', son journal baissé, attendait. Alors, tournée vers lui, mais les yeux dirigés vers le râtelier de compacts, elle écarta largement les cuisses. Ce fut comme un vertige brûlant. Son sexe s'ouvrait, tiède et mouillé. Elle resta ainsi, absolument immobile, une main posée sur le petit meuble, les yeux baissés. Elle était rouge comme une pivoine. Du canapé, Beau-P', qui ne souriait plus, regardait ce qu'elle lui montrait : la fente écarquillée, cernée de poils. Elle savait ce qu'il pensait : qu'elle avait retiré sa culotte pour lui. Et n'était-ce pas la vérité ? Elle avait affreusement honte et se détestait. Elle avait l'impression de se vendre. Elle vit sous ses cils baissés qu'il se déplaçait légèrement pour mieux voir son sexe et elle écarta un peu plus les cuisses en creusant les reins pour bien le lui montrer.

Au moment même où elle s'exhibait d'une façon si éhontée, des larmes d'humiliation lui brûlèrent les yeux. Elle renifla bruyamment, comme une petite fille.

— Alors, lui dit Beau-P', d'une drôle de voix un peu rauque ; tu les trouves pas, ces disques ?

Elle secoua la tête et les larmes coulèrent sur son visage. Un sanglot souleva sa poitrine.

— Faut pas pleurer comme ça, lui dit Beau-P'. J'lui dirai rien, à ta mère... du moment qu't'es gentille avec moi, t'as rien à craindre. T'es bien d'accord, hein ? Tu vas être gentille avec moi ?

— Oui... Beau-P'... j'serai gentille avec toi.

— Alors, pas d problème. C'est une affaire réglée.

Il se leva du canapé et tapota celui-ci, d'un geste d'invite.

— Allez, viens t'asseoir ici... je vais les chercher, moi, ces disques.

Bébé se redressa et alla s'asseoir. De gros sanglots silencieux l'agitaient. Beau-P' vint s'accroupir près du meuble. En deux temps trois mouvements il remplaça Mozart par un disque de Prince. Assis par terre, il leva les yeux sur sa belle-fille et constata avec plaisir qu'elle gardait les cuisses largement écartées. Sa fente bâillait mollement dans le manchon des poils. Elle pleurnichait toujours, mais elle lui montrait sa chatte. Il se régala les yeux à loisir, puis se leva et vint la rejoindre sans se presser. Il savourait le moment en connaisseur.

— Mets-toi ici, tu seras mieux pour écouter la musique.

Il lui indiqua le fond du canapé, près de l'accoudoir. Elle s'y adossa. Il lui avait pris une cheville, elle sentit qu'il lui retirait ses chaussures.

— Voilà, tu peux mettre tes pieds dessus, maintenant. Mets-toi à ton aise... et pleure plus, j'lui dirai rien, à ta mère. On est copains, pas vrai ?

— Oui, Beau-P'... sanglota Bébé, on est copains...

Oh, comme elle se dégoûtait ! Vautrée contre l'accoudoir, elle laissa son beau-père lui replier les genoux et lui faire poser les pieds sur le canapé. Ainsi, elle avait presque la même position que celle qu'elle prenait dans son lit, quand elle faisait semblant de dormir en attendant son frère. Les paupières baissées, elle regarda Beau-P' lui retrousser sa robe. Elle souleva les fesses pour l'aider à la faire passer dessous.

— Si j'dis rien à ta mère, poursuivit Beau-P', on s'ra souvent copains comme maint'nant, hein ?

— Oui, Beau-P', hoqueta Bébé, si tu lui dis rien on s'ra copains... chaque fois qu't'en auras envie.

Une fois sa jupe relevée, son beau-père se pencha pour bien voir s'entrebâiller la fente. Bébé le regardait faire, les yeux agrandis, les joues brûlantes. Elle sentait l'excitation la gagner malgré elle.

— Puisqu'on est copains, tu peux me le dire, hein : y a pas qu'avec Jérôme, que tu l'as fait, hein ? Avec les autres aussi ?

— Oui, Beau-P', avec les autres aussi...

— Tous ?

— Oui, Beau-P'... tous...

— Y suffit qu'ils t'le demandent, c'est ça ?

Elle baissa la tête. Elle tortillait l'ourlet de sa jupe entre deux doigts et prenait bien soin de garder les cuisses écartées le plus possible. Horrifiée, elle sentait que ça coulait.

— J'en étais sûr, fit Beau-P', en lui caressant le bord des poils avec l'index. Je me doutais bien que si tous ces garçons venaient ici, c'était pour toi. Tu les attires comme la confiture attire les mouches... Et, dis-moi, Bébé, c'est tout ce que tu fais, avec eux ?

— Non, Beau-P'... on fait aussi d'autres trucs...

Le doigt de Beau-P' allait et venait. Elle retenait son souffle.

— Mais ton pucelage ? Tu l'as quand même pas...

— Oh, non, Beau-P'... tout de même pas ça !

— J'peux vérifier ? J'vois pas bien.

— Bien sûr, Beau-P'... tu peux... bien sûr !

Elle se détesta en entendant sa propre voix, si servile, si pleurarde. Comme s'il ouvrait une figue mûre, son salaud de beau-père sépara les lèvres de son sexe, puis, il introduisit doucement le bout de l'index dans son vagin. Bébé tressaillit de tout son corps.

— J't'assure, Beau-P', geignit-elle, c'est la vérité, j'les laisse jamais me le mettre ici... jamais ! Même Bertrand ! J'te promets !

En voyant la tête ahurie de son beau-père, elle comprit quelle gaffe elle venait de faire. Pas un instant il n'avait soupçonné qu'elle pouvait avoir des rapports avec son propre frère. Quelle conne elle était de s'être vendue aussi stupidement ! Elle l'entendit reprendre son souffle.

— Voyez-vous ça... même avec son frère ! chuchota-t-il.

Et il lui vissa le doigt un peu plus loin.

— J't'en prie, Beau-P', pas ici, pas devant... j't'en prie !

— Pas devant ? (Décidément, il allait de surprise en surprise !)

Est-ce que... par-derrière ce serait permis ?

Le silence éloquent de Bébé, la rougeur confuse de ses joues, lui arrachèrent un mince sourire.

— Eh bien dis donc ! Tu cachais bien ton jeu !

Cessant de vérifier son vagin étroit, Beau-P' lui effleura le clitoris. Elle sursauta et retint son souffle. Ses oreilles la brûlaient. Beau-P' se mit à rire doucement, et lui titilla le bouton du bout de l'index.

— On dirait qu'tu préfères ça, hein ? Réponds ?

— Oui, Beau-P', j'préfère...

— Regarde-moi, lui dit son beau-père. Ne baisse pas les yeux. T'es pas si pudique avec eux quand ils te branlent, non ?

Elle obéit à contrecœur et ses yeux se plantèrent dans ceux de son beau-père. Aussi rouge qu'elle, il lui fit penser à un vieux gamin vicieux. Il lui titillait le clito, et de l'autre main explorait sa fente et son entrefesse. Pleine de rage contre son propre corps, elle sentit qu'elle allait jouir et, affolée, le supplia tout bas.

— Beau-P', Beau-P'... j't'en prie... arrête... j't'en prie... Pas maint'nant... M'man.

Il cessa de la branler et ricana. Son doigt toucha la pastille ridée de l'anus.

— C'est donc par ici qu'ils te le font ? Réponds. Ne mens pas. J'peux vérifier.

Honteuse, Bébé acquiesça de la tête.

— Oui, Beau-P'... c'est par ici... seulement par-derrrière... ils disent que ça compte pas...

Elle vit son beau-père sourire d'un air satisfait.

— P'tite salope, lui dit-il, j'parie que tu le fais même avec ton frère, quand il va te dire bonsoir... et ta conne de mère qui s'attendrit...

— Oh, tu lui diras rien, Beau-P' ? Si on est copains, tu lui diras pas ? J't'en prie, le dis pas à maman. J'ferai tout ce que...

Impérieusement, il lui posa la main sur la bouche. Un bruit de voix, dans le couloir, annonçait le retour des autres. Fronçant les sourcils, Beau-P' lui fit signe de se lever. Elle obéit en toute hâte et vit une tache humide sur le divan. Rapide comme l'éclair, Beau-P' déplaça un coussin pour la masquer. Bébé baissa sa robe, enfila ses chaussures, et courut s'asseoir sur un coussin, par terre, tournant le dos à Beau-P' qui avait récupéré son journal.

— Oh, tu aurais dû voir comme il a réparé cette voiture, s'extasia Laura Desjardins. En deux temps trois mouvements. Ton cousin a vraiment des doigts de fée...

— Tu devrais lui dire de s'occuper du frigo, pendant qu'il y est. C'est pas normal qu'il givre aussi vite... blagua Beau-P'.

Il ne faisait aucun doute, au son de sa voix, qu'il était d'excellente humeur.

CHAPITRE V

La fessée

La soirée était déjà bien avancée et, après le café et les liqueurs, Beau-P', son cousin, Bertrand et sa mère se trouvaient toujours dans le living. Cela faisait maintenant une bonne heure que Bébé était montée se coucher mais son frère ne paraissait pas du tout pressé de l'imiter. Il faut dire que l'ancien taulard, mis en verve par l'eau-de-vie de prunelle, lui enseignait des tours de cartes. C'était un plaisir de le voir les manipuler, elles voltigeaient entre ses mains, se plaçaient exactement où il le voulait. Un vrai roi du bonneteau, cet Ernest ; il ne ressemblait plus du tout à un curé, quand il battait les cartes, et Bertrand le trouvait nettement plus marrant.

Tout en admirant l'habileté d'Ernest, Beau-P' pensait à sa belle-fille. Il avait rarement été aussi excité que ce soir, quand cette petite salope avait écarté les cuisses pour lui montrer sa chatte. Il se souvenait du plaisir qu'il avait éprouvé à lui toucher la fente en la voyant pleurer. Les filles qui pleurnichent quand on leur tripote le zinzin sont les meilleurs coups. Bon dieu, il en était fou de cette petite garce, Beau-P', il ne pouvait plus penser qu'à une chose, trouver un moyen pour monter la rejoindre dans sa chambre, rien qu'un instant. Le temps de lui fourrer son gros dard dans le cul ! Qu'est-ce qu'elle devait être bonne à enculer, cette petite sournoise. Il s'en pouléchait à l'avance. Ah, pour « être copains », comme elle disait, pour sûr qu'ils allaient le devenir drôlement.

N'y tenant plus, Beau-P' se leva. Sa femme, à qui Ernest enseignait les rudiments du bonneteau, et qui s'amusait comme une gamine, le regarda d'un air surpris.

— Continuez à vous amuser sans moi, grogna Beau-P', j'reviens tout d'suite. Je vais juste en griller une vite fait dans le jardin.

Cela lui arrivait, parfois, d'aller faire quelques pas dehors en fumant une cigarette, aussi Laura ne s'étonna pas trop. Beau-P' était comme tout le monde, il avait ses lubies. Au moment de sortir, Beau-P' s'avisa d'un moyen très sûr pour court-circuiter Bertrand, l'empêcher de monter dans la chambre de sa sœur.

— Attendez-moi tous, leur dit-il, j'veais juste m'éclaircir un peu la tête en faisant quelques pas, et ensuite, qu'est-ce que vous diriez de faire un p'tit poker, tous les quatre ?

— Ah non, protesta Laura. Pas ce jeu-là, Beau, c'est un jeu de voyous !

— Voyons, Laura, on jouera pas à l'argent, rien que pour rire. Des haricots.

— Oh oui, m'man, insista Bertrand. Oh, chic, un poker !

Cet idiot se voyait déjà racontant ça aux copains, comment il avait joué au poker avec un ancien taulard. Riant dans sa barbe, Beau-P' sortit du living. Il remonta le couloir, poussa la porte palière... et la referma sans sortir. Très vite, il retira ses godasses, et, les tenant à la main, il commença à gravir l'escalier. Son cœur tapait contre ses côtes, il tapait si fort que ça lui faisait mal. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il avait à être dans un état pareil. Il fallait surtout pas qu'il montre à cette morveuse l'effet qu'elle lui faisait ! Mais au moment même où il se disait ça, il se mit à ricaner. Comme si elle ne le savait pas, cette petite salope, l'effet qu'elle lui faisait ! Est-ce qu'elle lui aurait montré sa chatte, sinon ? Et l'été dernier ! Putain, l'été dernier ! Rien que d'y penser, ça lui donnait les glandes !

« Elle va m'le payer, l'été dernier ! Et au prix fort ! »

Tout en montant l'escalier sur la pointe des pieds, comme un cambrioleur qui tend l'oreille aux moindres bruits, Beau-P' se souvenait de la façon dont cette petite chipie l'avait allumée, l'année précédente, pendant la canicule du mois d'août.

Prenant prétexte de ce que la chaleur était intenable, cet été-là, dans sa chambre qui était exposée plein sud, Bébé avait pris l'habitude d'y travailler les seins nus. Et elle laissait exprès la porte ouverte, pour faire des courants d'air. La première fois qu'en passant dans le couloir, son beau-père l'avait vue ainsi, attablée à son bureau de lycéenne en train d'écrire, avec ses jolis nibards qui pointaient insolemment devant elle, il s'était figé sur place, de surprise. Quel bijou, cette poitrine, il en avait eu l'eau à la bouche. Sournoise, Bertrande avait levé les yeux sur lui, et, avec une moue de gamine capricieuse, elle avait minaudé, en battant des cils :

— Dis, Beau-P', ça t'dérange pas si je reste comme ça, pour potasser mon examen de passage ? Il fait si chaud ! J'peux rien supporter, tout d'suite j'suis en nage et ça m'colle sur la peau !

Mais à sa rougeur sournoise, il avait su que ce n'était pas seulement à cause de la chaleur qu'elle s'exhibait de la sorte. Voyant les yeux de son beau-père fixés goulûment sur sa poitrine, Bébé s'était coquettement cambrée pour bien faire ressortir ses appas juvéniles. Les boutons raidis de ses beaux nichons déjà un peu lourds (elle tenait ça de sa mère) étaient braqués sur Beau-P' comme deux petits dards roses. Tout en s'offrant effrontément à sa curiosité, elle le surveillait entre ses cils, et il s'en rendait compte. Il aurait voulu pouvoir passer outre, après lui avoir balancé une phrase bien méprisante, mais il était resté cloué sur place par le spectacle. Incapable de faire un pas pour s'éloigner de ce joli tableau, il s'était gratté la gorge.

— Bien sûr, il fait chaud... avait-il convenu. Moi aussi, j'aimerais me balader à poil, comme toi ! Mais ça serait moins joli à voir, pour sûr !

Elle avait pouffé niaisement, comme le font les filles de son âge, ce qui avait secoué ses beaux lolos et il avait eu l'impression que les bouts pointaient encore plus.

— Oh Beau-P', avait-elle susurré, en léchant le capuchon de son stylo, faut pas dire des trucs pareils. T'oublies que j'suis presque ta fille !

— Non, non, j'oublie pas. Et ta mère, à propos ? Si elle te voit comme ça, qu'est-ce qu'elle va dire ?

Bébé avait ouvert de grands yeux innocents.

— Oh, quand elle est là, je mettrai mon tee-shirt, pour sûr. J'sais qu'elle est vieux jeu. Mais toi, t'es bien certain que ça t'dérange pas ? Faut'l dire si ça te gêne, j'peux fermer la porte. Ou alors, je mettrai un soutien-gorge... Parce qu'il fait si chaud, quand y'a pas d'courant d'air.

La sale petite garce, elle se payait sa tête ! Il savait très bien que si jamais il se permettait le moindre geste déplacé, elle crierait au viol et irait pleurer chez maman. Beau-P' parvint à se dominer. Après tout, il se rinçait l'œil, c'était toujours ça de pris.

— Oh, moi, ça m'dérange pas. Mais fais gaffe à ta mère. Et ton frère, à propos ?

— Bertrand ? Tu plaisantes, Beau-P' ! Il les a déjà vus, tu penses bien ! Voyons, t'oublies qu'on est jumeaux. On s'cache pas l'un de l'autre ! J'me mets toute nue devant lui, et lui pareil. On est pareils... enfin, presque... mais c'est mon frère, ça compte pas ! C'est pas comme toi... t'es l'mari de maman, et ça me gêne, j'te jure, de t'les montrer. Mais y fait si chaud !

Avec un rire de gorge, elle avait porté son stylo à sa bouche, et elle avait léché le capuchon du bout de sa petite langue rose. Qu'est-ce que Beau-P' aurait donné pour pouvoir lui flanquer une fessée ! Qu'est-ce qu'il se serait régalié à lui faire rougir son gros joufflu. Et ces nichons, si fermes, si dodus... On avait envie de mordre dedans. Avec un sourire très « grand frère », Beau-P', rongéant son frein, était descendu au rez-de-chaussée.

Tout ce mois d'août, profitant de la canicule, Bébé lui avait constamment mis ses nichons sous le nez. Dès qu'ils étaient seuls à la maison, elle s'amenait innocemment avec les seins à l'air. Elle descendait boire un verre d'eau à la cuisine avec juste un slip minuscule qui lui cachait à peine le bonbon et qui entraînait entre ses fesses, par derrière. En voyant Beau-P', elle faisait sa surprise et feignait de vouloir cacher ses seins derrière ses petites mains aux doigts écartés. Mais elle avait beau les écarter ses doigts, ils étaient

bien trop petits pour voiler ses appas opulents Et d'ailleurs, du fait qu'elle les écartait, ses doigts, les gros bouts roses de ses nichons pointaient encore plus insolemment à travers eux ; si bien qu'au lieu de les cacher, elle avait l'air de les lui proposer comme deux beaux fruits mûrs à point !

— Oh, tu étais là, Beau-P', qu'elle faisait, en ouvrant de grands yeux de « biche effarouchée » (c'est un truc qu'elle faisait très bien ! Elle s'était assez exercée devant sa glace !) J'savais pas. Scuse- moi, j'suis en p'tite tenue. Me regarde pas, j'fais juste que prendre de l'eau glacée dans le frigo.

Avec un soupir hypocritement désolé, elle renonçait à voiler les fruits de sa jeune féminité et se penchait vers le frigo, avec les loches qui se balançaient entre ses bras. Le spectacle qu'elle lui offrait par derrière n'était pas moins affolant ; entre les fesses généreuses, d'une blancheur nacrée, que le bronzage du dos et des cuisses faisait encore plus ressortir, il pouvait voir pénétrer la partie arrière de la culotte toute chiffonnée, toute fripée par la sueur qui la réduisait à l'état de cordon. Sentant les yeux de son beau-père sur son derrière, Bébé se penchait de plus en plus sur le frigo, et, tout en feignant de réfléchir à ce qu'elle allait prendre, elle écartait impudiquement les fesses. Quel cul elle avait, cette sale morveuse ! Il en voyait rouge, Beau-P', il en avait des sueurs froides. Par moment, elle se penchait tellement, cette petite salope, qu'il pouvait entrevoir, de chaque côté du mince cordon de nylon rose, les bords de l'auréole brune de son anus cerné de poils minuscules. Il devait alors se tenir à quatre pour ne pas se jeter sur elle, et l'effort de domination sur lui-même que cela lui coûtait était tel qu'il s'en enfonçait les ongles dans les paumes de la main, jusqu'au sang. Dès qu'elle était remontée, en fredonnant, balançant ses fesses et ses seins dans l'escalier, Beau-P', qui l'avait suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu, bouche bée comme un demeuré, jurait à voix basse et courait se branler au-dessus de l'évier pour relâcher la tension.

Il s'était tellement astiqué le gland pendant tout ce mois d'août à cause de cette petite peste que le soir il n'était plus bon à rien avec Laura et qu'elle lui avait fait quelques allusions acrimonieuses. Il avait alors mis ça sur le compte de la chaleur.

D'une certaine façon, quand le temps avait fraîchi, il en avait été presque content. Il ne verrait plus Bébé se balader presque à poil sous son nez, et il pourrait penser à autre chose. Par la suite, chose qui lui mit la puce à l'oreille, sa belle-fille redevint extrêmement pudique avec lui. Il fut presque certain alors qu'elle avait voulu lui tendre un piège, en s'exhibant ainsi, afin de pouvoir, le cas échéant, se plaindre à sa mère au premier geste déplacé ! Les jumeaux ne l'aimaient pas, c'était le secret de Polichinelle qu'ils n'avaient jamais apprécié le remariage de leur mère avec un homme plus jeune qu'elle.

Il sut alors qu'il avait bien fait de se méfier.

Mais ce soir, les choses avaient changé. Il la tenait, la petite caille. Il allait lui montrer ce que c'était qu'un vrai homme. Bien sûr, il faudrait être prudent, Laura n'était pas idiote. Il était comme un coq en pâte ici, il ne fallait pas courir le moindre risque. Mais il se faisait confiance, il se savait capable de faire face à la situation. En arrivant sur le palier du premier, il se sentit idiot avec ses godasses à la main. Il les remit donc et ouvrit la porte de la chambre de Bébé. Il ne prit même pas la peine de frapper, il voulait lui montrer que désormais c'était lui qui faisait la loi et qu'elle était à sa disposition.

Il s'était attendu à la trouver au lit et fut surpris de la voir assise à son bureau.

— T'es pas encore couchée ?

C'est tout ce qu'il trouva à dire. Il la vit rougir violemment et secouer la tête.

— J'révisais mes maths. J'ai pas pu l'faire, cet après-midi...

Elle écarquilla les yeux en le voyant refermer doucement la porte derrière lui. Jamais il n'était entré dans sa chambre. Ils se dévisagèrent. Raidie d'hostilité, elle soutint son regard. Il eut l'impression qu'elle lui échappait à nouveau.

— Qu'est-ce que tu veux, Beau-P' ? Pourquoi t'es venu ?

— Faut que j'te parle. T'as oublié ce qui s'est passé à la cuisine ?

Elle baissa la tête et haussa boudeusement les épaules.

— Et M'man ? Où elle est ? demanda-t-elle prudemment.

— En bas, Ernest leur apprend des tours de cartes.

Bébé parut réfléchir. Beau-P' ne lui laissa pas le temps de trouver une parade. Il se méfiait de la petite garce, elle avait l'air d'une idiote mais savait mener sa barque.

— J'ai réfléchi à ce qui s'est passé... à la cuisine. Et surtout à ce qu'tu m'as dit, à propos de ton frangin. Comment qu'il t'enculait, et tout ça !

Avec satisfaction il vit Bébé piquer un fard et poursuivit :

— J'crois qu'il vaut mieux que j'dise tout à ta mère. C'est pas prudent, à ton âge, de te laisser faire des trucs avec ton frère ! Faut qu'on vous sépare, Bertrand et toi, c'est pas sain cette situation...

Au fur et à mesure qu'il parlait, il voyait se décomposer le visage de Bébé. Si elle avait cru pouvoir reprendre ses billes, elle venait d'y renoncer, et très vite.

— Tu comprends, j'me suis dis que c'était dans ton intérêt. Tu t'rends pas compte que ces salauds profitent de toi !

— Oh, Beau-P' , j't'assure qu'j'suis d'accord. Y m'ont jamais forcée ! protesta Bébé d'une voix affolée.

— Alors, c'est encore pire, dit Beau-P', faut dire ce qui est, ça risque de vous monter au ciboulot des trucs pareils. Un frère qui

encule sa sœur, non tu vois, même moi qui ai l'esprit large en matière de sexe, eh ben, ça me choque ! Faut que j'te protège contre toi-même !

Eperdue, Bébé se leva d'un bond de son bureau et courut vers son beau-père dont elle empoigna les avant-bras.

— Oh non, Beau-P', oh non, j't'en supplie, l'implora-telle, l'dis pas à maman ! Beau-P', j't'en prie. T'avais dis qu'on s'rait copains !

Violemment, Beau-P' se dégagea et la repoussa avec un ricanement amer.

— Copains ? T'as vu un peu de quel air tu m'reçois, quand j'viens te dire le bonsoir dans ta chambre ? Pour sûr, tu préfères que ce soit ton frère !

Sanglotante, sa belle-fille revint à la charge et se colla à lui pour l'attendrir ; voyant qu'il restait de marbre, elle se laissa tomber à genoux et elle lui enlaça les jambes.

— Beau-P', Beau-P', sanglotait-elle, l'dis pas à maman. J'ai eu tort, Beau-P', j'regrette, j'le ferai plus. Tu pourras v'nir dans ma chambre quand tu voudras. J'te promets. J'te ferai plus la gueule ! J'te l'jure, Beau-P' ! J'te l'jure sur la Sainte Vierge !

Elle avait le visage à la hauteur de son bas ventre et ployait la nuque en arrière pour le supplier ; les larmes coulaient sur ses joues. Une érection prodigieuse souleva le pénis de Beau-P'. Bon dieu, qu'est ce qu'elle lui plaisait ! Sans douceur, il se baissa, il l'empoigna par les seins, si férocelement qu'il la fit gémir, et la tenant ainsi par les nichons, il la remit sur pied.

— Arrête tes jérémiades, d'accord ? Et laisse la Sainte Vierge où elle est.

Beau-P' détestait qu'on mêle la religion aux choses du cul. Il avait sa pudeur en la matière.

— D'accord, Beau-P', d'accord, hoqueta Bébé. J'suis d'accord pour tout, mais l'dis pas à maman. Oh, tu me fais mal, tu me les serres trop fort, Beau-P', j'vais avoir des bleus dessus.

Il relâcha un peu son étreinte et eut un mince sourire. Il lui pétrissait la poitrine et elle se laissait faire, inerte.

— Tu t'souviens de l'été dernier, comme tu faisais exprès de me montrer tes nichons, pour m'allumer ?

Elle baissa les yeux et se mordit la lèvre.

— J'avais tort, Beau-P', c'est vrai, j'le faisais exprès pour t'embêter.

— Et pourquoi tu voulais m'embêter, tu peux le dire ? A me promener tes nichons et ton cul sous le nez dès qu'on était seuls.

— J'sais pas, Beau-P'. Des fois, j'ai des envies, comme ça . J'ai envie d'être...

— D'être ?

— D'être vilaine, quoi... tu vois c'que j'veux dire.

— Comme avec Jérôme, dans la cuisine ?

Bébé ne répondit pas.

— Tu sais ce que tu mérites ? lui dit alors Beau-P', d'une voix rauque.

Elle secoua la tête, sans oser le regarder.

— Tu sais ce qu'elles méritent, les filles qui font les vilaines ? poursuivit Beau-P' dont la voix s'enrouait de plus en plus.

Elle leva les yeux sur lui et resta comme fascinée par l'expression de son beau-père. Lentement, elle secoua à nouveau la tête.

— Une fessée, murmura Beau-P', voilà ce qu'elles méritent, ces vilaines filles, une fessée à cul nu...

Un frisson torride enflamma le corps de Bébé. Beau-P' la prit par le bras et l'entraîna vers le lit.

— Ici ? chuchota Bébé. Oh, Beau-P', ici ? Maint'nant ? Voyons, tu n'y penses pas !

— Tu préfères que j'descende parler à ta mère ?

— Oh non, Beau-P'... oh non ! Mais... c'est pas prudent, Beau-P', j't'assure. Si maman...

— Retire ta culotte, grouille-toi. Ils m'attendent, en bas ! On doit faire un p'tit poker !

Bébé se mordit le gras du pouce.

— J'l'ai... j'l'ai pas remise, Beau-P'... ma culotte. Depuis tout à l'heure, j'veux dire... j'en ai pas.

— C'est vrai, j'oubliais, ricana son beau-père.

Il la fit se retourner et lui montra le lit.

— Monte dessus et découvre ton derrière.

— Oh, mon Dieu, Beau-P'... Qu'est-ce que tu m'demandes ! J'ai tellement honte...

— Fais ce que j'te dis.

Bébé se mit à genoux sur le lit, se pencha vers l'avant et retroussa sa robe. Quand elle eut dévoilé son cul, une chaleur intense lui balaya tout le corps, et elle poussa un cri étouffé.

— Ecarte les cuisses, grogna Beau-P', ouvre bien les fesses... creuse les reins... Faut qu'ça soit bien ouvert, tous ces trucs ! Faut qu'ça respire.

D'une main de fer, la tenant par la nuque, il la força à se prosterner en lui enfonçant le visage dans l'oreiller. Il jubilait en la voyant se soumettre, le cul haut dressé, les cuisses écartées, tous ses poils à l'air. Ce qu'il ignorait, c'est que c'était la position que Bertrand lui faisait prendre pour l'enculer. Elle se mit à suffoquer d'excitation. Intrigué, son beau-père lui touchait l'anus et le sexe. Elle était bouillante, et il n'eut pas besoin de « l'ouvrir », elle « s'ouvrait » d'elle

même. Son anus, son sexe, se dilataient largement, comme poussés du dedans !

— Tu vas avoir ta fessée. Ne crois pas que j'avais pas te la donner. Reste comme ça, surtout, n'bouge pas.

— J'bougerai pas, Beau-P'... Oh mon Dieu, mais tu dois tout me voir !

Pour tout lui voir, pour sûr qu'elle ne lui cachait plus grand'chose ! Entre les poils du sexe, les muqueuses roses de la vulve, toutes mouillées de sécrétions, s'écarquillaient onctueusement, et au creux de l'anus il pouvait même voir fleurir, comme une pastille rouge, la chair secrète de son boyau. S'asseyant au bord du lit, la gorge nouée par l'émotion, Beau-P' retroussa ses manches sur ses coudes. Et, voluptueusement, il commença à tapoter les fesses de la jeune fille. Il lui donnait des petites claques bien sèches qui faisaient balloter la chair. Il se régala, à chaque claque qu'il assénait sur le fessier épanoui, de voir comment réagissait le sexe ouvert, tout mouillé, que parcouraient alors des spasmes rapides. Dès que sa main claquait, le vagin et l'anus de sa belle-fille se resserraient peureusement, mais, immédiatement après, ils se rouvraient encore plus avidement.

Amusé et excité par ce spectacle, il donna plus de force à ses tapes. Il lui claquait maintenant les cuisses, en faisant remonter ses coups de plus en plus haut.

— Oh mon Dieu, sanglotait Bébé (c'est d'énervement, d'excitation, qu'elle sanglotait, pas de douleur, Beau-P' avait beau la fesser très fort, maintenant, ça lui plaisait d'une façon épouvantable, elle en avait la chair toute remuée) Oh, mon Dieu... Beau-P', attention, n'fais pas tant de bruit... M'man va entendre...

— Tu aimes ça, hein ? ricana Beau-P', en lui claquant féroceement l'entrecuisse, lui arrachant un râle de surprise qu'elle étouffa en mordant l'oreiller. J'le savais que tu aimerais la fessée, petite cochonne ! J'avais t'apprendre, moi, à sucer les garçons. Petite dégoutante !

A nouveau, il la frappa en plein sur la fente et sentit la chair humide et brûlante des muqueuses s'ouvrir sous sa paume. A chaque claque Bébé émettait un râle étouffé et mordait sauvagement la taie de l'oreiller. Une ivresse sombre se répandait dans son corps et se laissant griser par elle, il frappait de plus en plus fort.

— Sale cochonne qui m'a montré sa fente, tout à l'heure, alors que sa mère était à côté...

— Oh, Beau-P', Beau-P', c'était pour qu'tu lui dises pas ! Oh, moins fort, j't'en prie... ça fait trop d'bruit, y vont nous entendre ! Ah, j'ai le derrière comme du feu... oh, ça me brûle de partout, Beau-P', j'ai jamais senti ça ! C'est comme si j'avais une crise.

Epouvantablement excitée, Bébé se souvenait d'avoir entendu sortir de la chambre de sa mère des bruits pareils à ceux qui emplissaient ses oreilles chaque fois que la main de Beau-P' s'abattait violemment sur une de ses fesses ou sur son entrecuisse, et elle s'était demandé de quoi il pouvait bien s'agir. Elle réalisait maintenant : Beau-P' donnait la fessée à sa mère ! Cette pensée la troubla affreusement. Jamais encore, en jouant avec ses cousins ou son frère, elle ne s'était sentie dans un tel état d'excitation. Elle avait le cul littéralement en feu, et entre ses cuisses, c'était encore pire.

— Beau-P', Beau-P', geignait-elle, j't'en supplie, arrête, ça me rend folle... et puis j'ai peur, m'man va nous entendre !

Il parut réaliser enfin le danger qu'ils couraient s'il se laissait emporter davantage ; il n'allait plus pouvoir se retenir, et il risquait de franchir les bornes. Il pensa aux autres qui l'attendaient en bas. Pourvu qu'Ernest les amuse bien, avec ses tours de cartes.

— Reste comme ça... montre ton derrière.

— Oui, Beau-P', oui, j'te l'montre ! Tu le vois bien ? J'suis gentille, hein ? Regarde comme je t'le montre bien !

Cambrant outrageusement les reins, Bébé força pour faire saillir les chairs internes de son sexe à un tel point que les lèvres de sa vulve se retournèrent légèrement au-dehors. Cela forma une grande déchirure luisante entre les poils.

— Tu l'vois bien, Beau-P', tu l'vois bien ? Dis ?

— Et comment ! Quelle honte ! Tout ouvert, tout mouillé ! Plein de mouille, qu'il est ! T'as pas honte, vilaine fille ?

Il lui passa le doigt dans la fente et lui comprima le clitoris.

— Aaaaaahhhhh... fit Bébé. Rrrhhhaaaaaahhh ! Ohhhhhh... soupira-t-elle. Beau-P', Beau-P' ! Oh Dieu du ciel ! !

Il regarda la mouille qui coulait tout le long de la fente tuméfiée par les claques. Sa belle-fille se trémoussait, le cul cramoisi ; dans un appel muet, son anus se dilatait comme la corolle d'une fleur.

— Et l'trou du derrière, chuchota-t-elle, tu l'vois aussi, Beau-P' ? Dis, tu l'vois aussi ! Oh, si tu savais comme y m'démange, on dirait qu'j'ai du feu dedans ! Oh, tu m'as frappée si fort... oh, c'que t'es méchant, avec moi, vilain !

— Méchant avec toi ? Tu veux rire ! Ce que tu viens d'avoir, c'est rien qu'un apéritif. Attends qu'on soit seuls, tous les deux, à la maison. Rien qu'toi et moi ! Tu vas voir comme j'vais bien m'en occuper, de ton gros cul !

— Oh, oui, Beau-P', approuva Bébé d'une voix ravie, oh oui, tu pourras bien t'en occuper. J'te laisserai me donner la fessée tant qu'tu voudras ! Mais faudra faire attention à Bertrand, hein, qu'il cafte pas à maman ? Tu m'promets, Beau-P' ? Faut pas que Bertrand soit au courant, hein ?

— On verra, grogna Beau-P'. J'aviserais. Et maintenant, descends de ce lit, petite salope. Et mets-toi à genoux. J'vais te donner ton dessert.

CHAPITRE VI

La pipe

Bébé se remit sur pied et leva sur son beau-père des yeux qu'emplissait une veule adoration. Elle était rouge comme une tomate et sa bouche était toute gonflée.

— Oh, tu as frappé mon derrière très fort, Beau-P' ! minauda-t-elle en se touchant prudemment la croupe. Tu m'as fait très mal, j'ai l'arrière tout brûlant !

Elle baissa les paupières.

— Et t'as vu tous mes trous... tu m'as touchée de partout, Beau-P'... absolument de partout, vilain Beau-P' !

Un rire confus chevrota dans sa gorge.

— T'en as profité, hein, c'était pas seulement pour m'donner la fessée ? J'ai bien senti que tu m'mettais le doigt dedans... Pas seulement derrière, même devant ! J'l'ai bien senti, va !

— De quoi ? Tu oses ! Petite effrontée ! J'vais t'apprendre, moi ! Mets-toi à genoux, t'entends. Tout de suite ! Et demande-moi pardon.

Comme si elle n'avait attendu que ça, Bébé tomba immédiatement à genoux devant son beau-père.

— Pardon, Beau-P'. Pardon ! Oh, j'disais pas ça pour me plaindre, j't'assure ! Oh, j'le frai plus, t'je jure que je l'ferai plus !

— Et qu'est-ce que c'est qu'tu f'ras plus ? Tu peux m'le dire ? Et baisse ton bras ! Mets tes mains derrière ton dos.

Bébé obéit. Une fois qu'elle eut les mains derrière elle, elle se cambra sournoisement pour faire saillir sa poitrine, tout en gardant les cils baissés. Elle resta muette un court laps de temps, comme si elle réfléchissait à la question de son beau-père.

— J'sucrai plus mes cousins dans la cuisine, Beau-P' ! chuchota-t-elle enfin. J'te l'promets. Ni dans la cuisine, ni dans ma chambre, ni dans le jardin. Ni même dans la douche, Beau-P'. Nulle part.

— Et quoi encore ?

Pouffant nerveusement, Bébé porta son pouce à sa bouche et le mordilla. Ses yeux devinrent fixes comme ceux d'une poupée. Juste sous son nez, Beau-P' avait commencé à déboutonner sa braguette. Il ne se pressait pas. Toute tremblante d'impatience, Bébé le regardait faire.

— Et... murmura-t-elle, j'laisserai plus mon frère ni aucun garçon me rentrer leur truc dans le derrière. J'te promets, Beau-P', plus

jamais ! Même s'ils insistent, j'leur dirai non. Et même si, comme y font souvent quand j'veux pas, y s'mettent à plusieurs pour me tenir, et y'en a un qui me tient les mains pendant que l'autre, y m'baisse ma culotte et qu'un troisième y m'écarte les fesses pour me le mettre de force, eh bien, j'me laisserai plus faire ! J'les laisserai plus m'violer, Beau-P', c'est juré. Et, Beau-P', j'les laisserai plus m'le faire même si j'en ai très envie ! J'te l'promets !

Elle se tut et retira son pouce de sa bouche ; sous son nez son beau-père venait de glisser deux doigts à l'intérieur de son pantalon.

— Et quoi encore ? demanda-t-il.

— J'ferai plus d'réflexions si tu me touches mes trous en m'donnant la fessée, chuchota Bébé dont les yeux s'étaient écarquillés. Et... Beau-P', j't'ferai plus la gueule quand tu viendras dans ma chambre. Tu pourras v'nir tant qu'tu voudras, Beau-P', et me faire tout ce qu'tu voudras !

— Tout, vraiment ?

— Oh tout, Beau-P', absolument tout ! J'te l'jure ! T'auras qu'à demander. Même pas, t'auras juste qu'à me dire ce que tu veux. Comment que j'dois m'mettre, si je dois retirer ma culotte pour que tu m'punisses mieux, et tout ça. J'ferai tout ce que tu voudras, Beau-P' !

Elle s'interrompt subitement et tout son visage refléta une stupeur sans bornes. Un gémissement de bonheur trembla entre ses lèvres.

— Oh mon Dieu, Beau-P' ! Oh, mon Dieu, mais... Oh Beau-P' ! Beau-P' ! Qu'est-ce qu'elle est grosse, dis-donc ! Oh, oui, fais-la voir tout entière, Beau-P', sors-la bien... Oh, mon dieu, j'te mens pas, j'en ai jamais vu une aussi grosse !

L'outil que son beau-père venait d'extraire du pantalon avait en effet des dimensions si impressionnantes que Bébé avait peine à en croire ses yeux. Avec une morsure d'envie au cœur, elle comprit pourquoi sa mère en était folle, de son second mari, voilà pourquoi il la faisait marcher à ce point.

— T'as vu cette matraque ? se glorifia Beau-P'. Regarde bien...

Entre deux doigts, il pinça le bout de sa verge et fit glisser la peau vers l'arrière pour épilucher le gland.

— Oh oui, Beau-P', oh oui, fais sortir ton truc, ça m'plaît bien quand les garçons ils l'ont sortir, c'est tout rouge... c'est dégueulasse, mais j'aime ça ! Oh là là, qu'est-ce qu'il est gros le tien. Ton gland, j'veux dire, qu'est-ce qu'il est rouge, dis-donc !

— Il te plaît, mon engin ? Un Colt 36, que c'est ! Un Python 357 ! Un gros calibre ; ah, pour sûr, ça doit t'changer des 6,35 avec lesquels t'as fait joujou... regarde un peu ça, hein ?

Le gland brillait à la lumière de la lampe de chevet comme un morceau de braise vivante.

— Oh, Beau-P', j'peux ? Dis, tu permets ? J'peux la toucher un peu, Beau-P' ? S'il te plaît ! Rien qu'un peu !

Elle éleva une main tremblante et attendit la permission de son beau-père. Il s'avança vers elle et elle attrapa avidement la grosse tige de chair. Elle poussa un cri ravi.

— Oh, qu'est-ce que c'est dur, en plus, dis-donc ! J'peux, dis, j'peux, Beau-P' ?

— Bien sûr, tu peux jouer avec, je t'la prête !

— Oh, j'aime tellement ça, Beau-P'... tellement que ça me fait chaud d'partout quand les garçons y me laissent leur toucher ! Oh, qu'est-ce que j'suis contente qu'on soit copains, maint'nant, toi et moi ! On va bien pouvoir s'amuser, en cachette de maman !

En extase, elle tâta des deux mains les couilles et la grosse bite au bout découvert. Elle ne se rassasiait pas de la toucher. Curieusement, elle pinça entre le pouce et l'index la chair élastique et moite du gland dénudé.

— C'est l'morceau qu'j préfère, Beau-P', ce gros bout rouge, là... ça fait sauter les garçons quand on leur touche... (elle gloussa). Toi aussi, t'aimes ça, hein, qu'on te l'touche, ton machin... J'sens bien comme tu bouges, va ! Oh, dis, Beau-P', est-ce que j'peux... avec le bout de la langue... rien qu'une fois ?

— Bien sûr, qu'tu peux, fit Beau-P', qui commençait à perdre sérieusement les pédales. Tu peux lécher tant qu'tu veux... c'est pour toi, la grosse sucette, rien que pour toi !

Bon Dieu, cette fille le rendait dingue, absolument dingue. C'était une vraie cinglée de la bite, il avait jamais vu une gourmande pareille. Les yeux hors de la tête, il la regarda tirer sa petite langue rose, aussi fine que celle d'une chatte, et lui effleurer doucement le dessous du gland. Une exquise sensation lui chatouilla la muqueuse et remonta le long de sa moelle épinière avant de venir exploser dans sa nuque. Il sentit ses doigts de pieds se mettre en éventail dans ses chaussures et suffoqua.

— Oh, Beau-P', je peux plus m'retenir, faut que je me la mette dans la bouche, que je m'la mette toute... tu permets, dis ? J'en ai trop envie ! Et n'aie pas peur, j'te la mordrai pas, j'ai l'habitude !

Sans attendre, elle ouvrit voracement la bouche. Quand il vit briller l'émail de ses petites dents nacrées, Beau-P' eut un mouvement de recul. Un frisson d'appréhension lui glaça l'échine. Cette idiote avait l'air si dingue qu'il prit peur tout à coup qu'elle ne lui plante les dents dans le gland, et il eut comme une impulsion pour la repousser. Mais elle fut plus rapide que lui et l'engloutit jusqu'à la racine.

Beau-P' suffoqua. C'était pas possible, un truc pareil, il devait rêver. Quel velours, cette bouche, comme c'était fondant ! Et chaud ! Et comme elle faisait bien tourner sa petite langue ! Il en avait des

frissons dans tout le corps, par rafales, comme une crise de palu. Elle lui aspirait l'âme, cette cannibale, elle le vidait de sa substance. Il en sanglota d'extase et lui caressa dévotement le crâne.

Ce n'était pas du cinéma, on sentait qu'elle aimait ça. Elle se goinfrait, elle s'empiffrait. Des deux mains, elle lui agrippait les couilles et s'enfonçait toute la tige au fond de la gorge, il pouvait alors sentir sa luette sur son gland, et il se demandait comment elle faisait pour ne pas étouffer, puis elle se laissait aller en arrière en la lui pinçant entre les lèvres, et ça glissait vertigineusement, c'était proprement divin. Quand c'était presque sorti, qu'il n'y avait plus, réunies en une bague élastique et chaude, que les lèvres autour du gland gonflé à éclater, elle lui interrogeait le trou de la bite avec le bout de la langue, et il avait alors l'impression que son cœur chavirait. C'était trop.

— Doucement, Bébé, doucement, implora-t-il, prends ton temps, ma jolie... y'a pas l'feu, on doit pas prendre le train !

Tudieu, il comprenait maintenant, pourquoi tous les garçons du voisinage rappliquaient ici en permanence comme une meute de chiens en rut. Elle devait les rendre dingues, les morveux ! Ils devaient en rêver jour et nuit de sa bouche de velours. Si elle continuait comme ça, pour sûr qu'il risquait l'infarctus ! Soudain, alors qu'elle fignolait autour du gland, Beau-P' se souvint de ce qu'elle avait dit sur les garçons qui lui retiraient sa culotte pour l'enculer de force. Il réalisa que lui aussi il pourrait se la farcir, cette merveille. Suffirait d'y aller mollo, vu les dimensions de son engin, mais elle dirait pas non ! Il y avait de fortes présomptions qu'elle soit autant gourmande du cul que de la bouche. Il revit l'anus gonflé qui se retournait comme une fleur quand il le lui avait claqué.

— Bon Dieu, se dit-il, même si j'dois crever tout de suite d'un arrêt du cœur, même si c'est la dernière chose que j'fais sur cette putain de terre, faut que j'encule cette petite truie. Faut que j'lui défonce la pastille ! J'aurais pas vécu pour rien... Ahrrrggghhh !

Elle le mordillait ! La petite futée le mordillait, et c'était insupportablement exquis ; il n'éprouvait plus la moindre angoisse maintenant. Elle savait s'en servir de ses quenottes, c'était une artiste, elle perdrait pas les pédales. Ses dents minuscules le picoraient à une vitesse incroyable, c'était tout bonnement miraculeux comme sensation. Il avait jamais rien connu de pareil, même chez les putes les plus réputées, les championnes de la ventouse, celles qui prenaient trois fois le tarif d'une passe pour une pipe.

— Oh oui, oui... avec les dents... avec tes petites quenottes... gémissait ridiculement Beau-P' en ondulant sur place comme un danseur de salsa.

Il l'enculerait plus tard, c'était trop bon. Et soudain, voilà que

ça le prit, par derrière, par en-dessous ; ça venait de loin, du fond de ses reins, ça s'enflait comme une vague de feu, ça le soulevait sur la pointe des pieds comme une ballerine. Il battit l'air de ses bras.

— Oh, non, non, supplia-t-il, oh putain, ça vient, je sens que ça vient. Oh, j'avais tout larguer !

Aussitôt Bébé la retira de sa bouche.

— Oh non, Beau-P', le supplia-t-elle, j't'en prie, retiens-toi encore, ne l'fais pas, pas tout de suite, j'ai encore envie de la garder dans ma bouche !

— Trop tard, haleta son beau-père, dont les yeux jaillissaient des orbites, c'est en train de monter, dépêche-toi nom de dieu, c'est presque au bout, ça va partir, vite, remets-la dans ta bouche ! Vite !

— Mais j'ai encore envie de la sucer moi !

— Tu pourras la sucer après tant que tu voudras, mais maintenant il faut que j'largue, ça urge !

Bébé observait d'un œil méfiant le gros gland qui bondissait, de-ci de-là, au gré des spasmes qui secouaient la verge.

— Tu dis ça, mais quand elle sera molle, tu voudras plus que j'la suce. Tous les garçons, c'est pareil !

— Moi, j'suis pas eux, je te la laisserai, j'te jure.

— Oh, chic, alors, fit Bébé, en frappant dans ses mains.

Elle se mit à rire, ravie.

— C'est juré ? Tu m'la laisseras ? Oh, j'adore ça, j'avais te dire, quand elle est molle et qu'elle devient dure dans ma bouche, c'est c'que j'préfère... Oh, c'que c'est chouette, avec toi, c'est beaucoup mieux qu'avec les autres. Allez, enfile-la, et envoie-moi tout dans la bouche.

L'agrippant des deux mains, elle se la fourra jusqu'au gosier et aspira. Il était temps. Dans une prodigieuse décharge il sentit sa substance s'arracher de lui-même. Un éclair blanc passa dans sa tête. Aussitôt, un second jet de sperme, aussi généreux que le premier, fusa hors de lui. Pour sûr qu'il allait crever. Du fond de son extase, effaré, il sentit que sa belle-fille ingurgitait, au fur et à mesure, ce qu'il lui expédiait dans la bouche. Elle le tétait comme un nourrisson, elle avalait tout. Quand enfin une ultime secousse le fit panteler, et qu'il n'eut vraiment plus rien dans les couilles, elle consentit à le libérer.

Le tenant en main, comme une grosse banane trop mûre qui commençait à fléchir, elle fit aller et venir le prépuce sur le gland qui luisait de bave.

— T'as vu ? J'ai tout avalé. Regarde, c'est pas des blagues.

Elle ouvrit grand la bouche pour lui montrer et tira la langue comme chez le docteur. Il vit une goutte de sperme qui brillait sur sa lquette.

— Oh, qu'est-ce qu'il y en avait beaucoup, dis-donc. J'me suis

régalée, tu sais. J'adore ça, quand ça gicle fort. T'as vu, elle est toute molle, maintenant, la vilaine !

Avec un rire puéril, Bébé agitait la grosse verge flasque de droite à gauche. Une ultime perle de sperme se forma à l'orée du méat.

— Oh, y en a encore une goutte, donne vite, c'est pour moi.

Incrédule, il la vit recueillir la goutte du bout de la langue. Elle aimait vraiment ça ; c'est rare, même chez les meilleures suceuses, les filles qui aiment le goût du sperme. Elles sont toujours là à cracher dans leur mouchoir, à faire leurs mijaurées, à dire que c'est gluant, que ça colle, que c'est dégoûtant ; pas elle, elle se pourléchait !

— Et ici aussi, tu sais, j'aime bien lécher... Là en dessous, quand ça sent fort...

Lui tenant la queue d'une main, elle lui souleva les couilles de l'autre et se mit à fouiller de la langue dans les replis de peau velus pour laper la sueur. Elle eut un gloussement hystérique.

— J'te lécherai même le trou du derrière, Beau-P', si tu veux ! Y'a des garçons qui aiment ça. Oh, donne-la moi encore, même toute molle, j'en ai encore envie. Fourre-moi la bien dedans. Je voudrais tout avaler, même les grosses choses, là...

Elle se goinfra de sa chair et se mit à lui mâchonner la bite avec des grognements étouffés.

CHAPITRE VII

Scène de ménage à trois

Agenouillée devant son beau-père dont elle étreignait les couilles à deux mains, Bébé le suçait voracement. Sous sa langue, elle sentait s'éveiller la bite flasque dont elle se repaissait. Beau-P' se laissait faire. Tout à leur plaisir, ils avaient fermé les yeux pour mieux se concentrer. Ils ne virent donc pas s'ouvrir la porte ; par ailleurs, ils étaient si absorbés par leurs sensations, qu'ils n'entendirent pas non plus s'approcher Laura.

— Tu es là, Beau-P' ? T'es pas dans l'jardin ! gloussa-t-elle. Oh dis-donc, qu'est ce qu'il est marrant, ton cousin. C'est un sacré drôle... Mais... mais... qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi t'es à genoux, Bébé ?

La pharmacienne resta soudain pétrifiée par l'horreur. Sa propre fille... Son mari...

— Mais... mais... qu'est-ce que je vois... Beau-P' ! Bébé ! Arrêtez immédiatement !

Engourdi par l'extase, Beau-P' entrouvrit paresseusement les paupières et se tourna vers sa femme, aussi lentement que si la scène avait été filmée au ralenti. C'était comme dans ces romans de science fiction qu'il aimait bien lire, quand les gens ne sont pas dans la même « stase temporelle ». Laura et lui, ils n'étaient plus dans le même temps.

— Bon Dieu, pensa-t-il paresseusement, mais oui, c'est bien Laura. Qu'est-ce qu'elle fiche-là ? Et pourquoi est-elle si furax ? On fait rien de mal, je fais juste que me faire sucer un peu le berlingot !

Il eut envie de rire, stupidement, du fond de son étrange hébétude. Avec la même lenteur cataleptique, Bébé, qui avait perçu elle aussi, au fond du brouillard tiède dans lequel elle baignait, le cri strident de sa mère, laissa glisser hors de sa bouche le gros pénis de son beau-père avec un sentiment de gâchis. Pourquoi cette emmerdeuse venait-elle les déranger juste au moment qu'elle préférait, quand ça recommençait à durcir sous la langue ? Vindicative, elle dévisagea sa mère.

Celle-ci, qui contemplait, ahurie, les fesses nues de Bébé, s'étonnait de leur rougeur ; on était en hiver, elle n'avait quand même pas pu prendre un coup de soleil ; puis elle avisa les couilles de son mari luisantes de salive. Un second cri, outré, jaillit de sa poitrine, les faisant bondir tous les deux. Cette fois, ils étaient bien réveillés. Bébé

se dressa d'un bond et recula craintivement vers son lit.

Furieuse, Laura frappa du poing la poitrine de son mari qui recula en titubant, stupéfié par la violence du choc.

— Salaud ! Salaud ! Ah, t'allais juste en griller une dans le jardin, hein ? C'est comme ça que tu les grilles ? Avec ma propre fille ! Sous mon toit ! Une mineure ! Oh mais ça va pas se passer comme ça, j'veis t'envoyer en taule, moi !

— Mais m'man, fit Bébé, j'suis pas vraiment mineure, j'ai quinze ans !

— Petite salope ! Et tu prends sa défense !

D'une gifle violente, elle fit tourner Bébé sur elle-même. Celle-ci tomba assise sur son lit et grimaça, à cause de son derrière encore endolori par la récente fessée. Portant une main à sa croupe, elle s'écria :

— Me frappe pas, M'man ! Me frappe pas ! Tu m'as jamais frappée !

Elle se mit à sangloter comme une fillette.

— C'est le tort que j'ai eu ! fulmina sa mère. Tu n'es qu'une sale dévergondée !

— Mais y m'a forcée, M'man ! J'te jure, c'est lui qui m'a forcée ! Regarde si je mens... Il m'a donné la fessée !

Elle se retourna pour montrer son fessier embrasé.

— T'as vu, si j'mens ? Regarde comment je suis, maint'nant ! J'ai le derrière tout enflé, et ça m'brûle, tu peux pas savoir.

« La petite salope, pensa Beau-P', comment qu'elle tourne vite casaque. Comment qu'elle a flairé le vent ! » Les yeux agrandis par l'horreur, la pharmacienne contemplait le postérieur écarlate. Elle se retourna vers son mari.

— T'as fait ça ? T'as frappé ma fille pour l'obliger à faire... à faire ces saletés ?

— Quoi ? s'indigna Beau-P'. (Pour le coup, fallait pas exagérer !) Mais n'écoute pas ce qu'elle dit. C'est vrai que j'lui en ai mis une, mais elle la méritait. Tu sais ce que j'ai vu, en arrivant avec Ernest ? Heureusement qu'il a rien vu, lui ! Y s'aurait fait une fameuse idée de ma famille ! Elle était en train de sucer Jérôme dans la cuisine ! C'est comme j'te l'dis ! C'est pour ça, que j'l'ai corrigée, pour lui apprendre à s'tenir ! Et si y avait qu'Jérôme, tu connais pas l'pire...

Il se retint à temps, au moment de parler de Bertrand, et de l'aveu que lui avait fait Bébé de leur relation incestueuse. Pourquoi se tut-il ? Il n'aurait su le dire, ça avait bien failli sortir pourtant, mais il s'était arrêté à temps. Pourquoi ? Solidarité masculine ? Après tout, le frangin avait bien raison d'en profiter de cette salope. Il aurait fait pareil, lui, s'il avait eu une sœur aussi allumée de l'anus. Sœur ou pas, on réfléchit pas dans des cas pareils. Faut que ça gicle.

Il pensait très vite maintenant, à une vitesse pharamineuse. Jamais il n'avait eu l'esprit aussi clair. C'était son sort qui était en train de se jouer. En ne parlant pas de Bertrand, il eut conscience qu'il gardait un atout dans sa manche, pour le cas où ça tournerait vraiment au vinaigre.

— T'as fait ça ? Ton propre cousin ? s'horrifia Laura.

A la façon dont sa fille haussait boudeusement les épaules, elle sut que son mari n'avait pas menti. La sentant fléchir, Beau-P' enfonça le clou.

— Et dans le living tout à l'heure, poursuivit-il, tu t'souviens quand elle est montée pour faire pipi, soi-disant ?

Bébé décocha un regard haineux à son beau-père. Laura Desjardins hocha lentement la tête. Elle se souvenait parfaitement, même que ça l'avait étonnée. Et alors ?

— C'est pour retirer sa culotte qu'elle est montée. Pas pour pisser ! Ensuite, elle arrêta pas de montrer son saint-frusquin, même quand tu étais là. T'aurais dû la voir écarter les cuisses ! Quand t'es partie pour réparer le delco de la deuche avec Ernest, elle s'est remontée sa robe jusqu'au menton pour mieux me le montrer !

— Il ment, maman, c'est lui qui me l'a retroussée.

— Et la culotte ? demanda sa mère.

Bébé baissa le front.

— La culotte, c'est vrai, j'l'avais retirée. C'était pour qu'il te dise pas qu'il m'avait vue avec Jérôme. J'me suis dit que si je lui montrais mon zinzin, il dirait rien... Mais ça lui a pas suffi de l'voir, il a voulu aussi l'toucher !

Catastrophée, Laura Desjardins les contemplait à tour de rôle. Sa tête allait et venait comme celle de quelqu'un qui assiste à une partie de ping-pong.

— Si j'te l'ai pas dit, plaida son mari, c'est parce qu'il y avait Ernest, j'voulais pas gâcher la fête. Mais j'te l'aurais dit. C'est pour ça que je suis monté, pour lui dire que c'était pas la peine de me montrer son cul, que j'te dirais quand même la vérité. Que j'mangeais pas de ce pain-là !

« Quel pleutre ! pensa Bébé. Comment qu'il se dégonfle, qu'il s'aplatit ! » Le dégoût lui emplissait l'âme à ras bord.

— Et cet été ? se souvint Beau-P'. Quand y faisait si chaud. Tu sais pas ce qu'elle faisait ? Dès qu't'étais sortie, la minute même où t'avais passé la porte, elle se foutait à poil, et elle venait se balader devant moi, avec le cul et les nichons à l'air ! Je l'aurais tuée cette petite salope. Elle faisait exprès de tout me montrer. Mets-toi à ma place, j'suis qu'un homme, après tout. Eh bien, elle a eu beau me proposer sa marchandise, j'ai pas cédé à la tentation. Tu sais pourquoi ? Parce qu'elle était mineure, justement. Je me suis dit, elle est

irresponsable, c'est une débile mentale.

— Oh ! s'indigna Bébé.

— C'est pas vrai que tu t'foutais à poil ?

— J'enlevais juste que mon soutien-gorge pour commencer !

Cet aveu indirect accabla sa mère qui se laissa choir sur le lit. Beau-P' triompha sans modestie.

— T'aurais dû voir la culotte qu'elle avait, transparente et tout, elle faisait exprès de la faire entrer entre ses fesses ; c'était encore pire que si elle était à poil.

— Tais-toi, dit Laura, à voix basse. Tais-toi, j't'en prie. J'en ai déjà trop entendu !

A l'air piteux de Bébé elle voyait bien que Beau-P' n'inventait pas tout, même s'il en rajoutait. Sa propre fille... Une dévergondée. Cela n'excusait pas son mari, certes.

— J'te jure sur ce que j'ai de plus sacré, dit Beau-P', que j'suis monté dans une bonne intention. J'voulais juste lui en mettre une bonne pour m'avoir aguiché en me montrant sa chatte. Eh bien, crois-tu pas qu'au lieu de pleurer, elle a commencé à se tortiller et à ouvrir le trouignon ! Elle en redemandait, cette tordue !

Laura baissa les yeux ; elle ne connaissait que trop les effets érotiques des fessées de son mari. Bébé avait dû hériter ça d'elle. Elle se sentit coupable de lui avoir transmis cet atavisme.

Par ailleurs, retentissait dans la voix de Beau-P' un accent de vérité qu'elle ne pouvait pas ignorer. Elle voyait bien que Bébé ne reniflait plus que par comédie. Elle n'avait pas du tout l'air d'être forcée, tout à l'heure, quand elle était à genoux devant lui. Laura revit le geste de sa fille, la façon experte dont elle tenait le gros sexe à deux mains, et ses joues qui se creusaient pour mieux aspirer ! Non, elle avait pas du tout l'air d'être forcée !

— J'ai craqué, merde, gémit Beau-P' d'un ton de voix lamentable, j'ai craqué. Que celui qu'a jamais craqué me lance la première pierre ! Quand elle s'est jetée sur ma biroute, j'aurais pu l'empêcher, c'est vrai ! Mais elle m'avait trop excité, merde, j'suis qu'un homme après tout. J'l'ai laissée me sucer puisqu'elle aime tant ça...

— Tais-toi, Beau ! ça suffit, maintenant ! cria la pharmacienne en se levant. J'en ai trop entendu !

Elle fut surprise par le sentiment de mépris qu'elle éprouvait pour son mari. A l'indignation muette de sa fille, elle voyait bien qu'il ne disait pas toute la vérité. Mais sa décision était prise, il fallait parer au plus pressé.

— Elle va se faire mettre en cloque, pour sûr, lança perfidement Beau-P', goulue comme elle est. ET TU VAS TE RETROUVER GRAND-MÈRE !

Le coup porta. Grand-mère ! Laura qui voulait tant passer pour

une jeunette ! Horrifiée par le machiavélisme de son beau-père, Bébé comprit que son sort était scellé. Elle fit un pitoyable effort pour attendrir sa mère.

— J'suis vierge, m'man, bredouilla-t-elle, j'te jure, tu peux vérifier. Ils m'le font juste que par derrière, y a pas de danger !

— Par derrière !

C'en était trop ! Ce « par derrière » était le pavé de l'ours ! Laura leva les bras au ciel. Elle était dépassée. C'était pire que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Sa propre fille se faisait sodomiser ! Reprenant son sang-froid à grand-peine, la pharmacienne montra la porte de la chambre à son mari.

— Hors d'ici, Beau, j'veux plus t'voir, t'es qu'un sale type. J'demande le divorce.

Il devint blanc comme un linge. Merde, il allait devoir refaire le barman, lui qui détestait ça. La vie nocturne, les poivrots, l'horreur. A demi assommé, il tourna les talons.

— Quant à toi, c'est la pension. Je vais téléphoner à ma nièce Mimi. Elle m'a parlé d'une institution spéciale où on met les filles dans ton genre pour les protéger contre elles-mêmes. Une école où on leur apprend à devenir de bonnes épouses et où on les guérit de leurs mauvais penchants. J'connais la directrice de vue. C'est une dame très bien, elle a l'air de maîtriser son affaire. On va te boucler là-dedans jusqu'à ce que tu sois en âge d'être mariée. Tu peux préparer tes valises dès cette nuit. Demain, à la première heure, je t'emmène là-bas. J'ai pas envie que tu m'fasses un bâtard !

Comprenant que plus rien désormais ne pourrait faire fléchir sa mère, Bébé se jeta sur son lit et, le visage enfoui dans l'oreiller, se mit à pleurer amèrement. Elle entendit la porte se refermer... et la clef tourner dans la serrure ! Sa mère l'avait bouclée pour la nuit.

CHAPITRE VIII

Le coup du poivre

Dans le couloir, l'oreille collée à la porte, Beau n'avait rien perdu des paroles de sa femme. Il se dit que si elle mettait la petite en pension, il lui restait peut-être une chance de la faire revenir sur sa décision de divorcer. Il la connaissait bien, Laura, elle avait parlé sous le coup de la colère, mais la chair est faible et il la tenait par le cul. Suffirait de bien manœuvrer. Une fois la poulette à l'écart, Laura, ne craignant plus la concurrence, se laisserait plus facilement amadouer. Gambergeant dur, il descendit dare-dare au rez-de-chaussée.

Il n'y avait plus personne dans le living. Les cartes étaient encore étalées sur la table et la bouteille d'eau de vie de prune avait salement morflé ! Sans doute Ernest avait-il abusé, et plus guère habitué à l'alcool du fait de son long séjour en taule, était-il monté s'effondrer sur son plumard. Le mouflet devait dormir, lui aussi. Curieux qu'il ne soit pas venu souhaiter le bonsoir à sa frangine. Est-ce qu'il aurait entendu ce qui s'était passé ?

Ruminant ces pensées, Beau-P' se rendit à la cuisine. S'agissait de faire fissa. Il prit le poivrier dans le placard aux épices, dévissa le couvercle, en versa un peu dans le creux de sa main, puis traversant le couloir à toute berzingue, gagna la chambre conjugale. Là, il renifla le poivre comme s'il s'était envoyé une prise de coke, aussitôt il eut l'impression que son cerveau s'embrasait. Les sinus en feu, s'injuriant à voix basse, il se moucha jusqu'aux tripes. Trop tard, le poivre s'infiltrait dans ses muqueuses et les larmes giclaient de ses yeux. C'était le résultat visé, mais il avait quand même forcé la dose. Trop, c'est trop ; il chialait comme une vraie fontaine ! Pourvu que Laura ne flaire pas la combine. Sanglotant à fendre l'âme, il plongea dans la penderie, récupéra sa vieille valise en carton, du temps où il était barman, et la balança furieusement sur le lit. Puis il commença à décrocher ses affaires...

Pendant ce temps, au premier, Laura, qui venait de boucler sa fille dans sa chambre, hésitait sur le palier. N'était-ce pas risqué d'enfermer Bébé ? En cas d'incendie, elle serait coincée. Elle haussa les épaules ; et pourquoi y aurait-t-il un incendie juste ce soir ? Pas question qu'elle laisse cette fille dénaturée se balader en liberté après ce qu'elle avait fait. S'il y avait le feu, elle n'aurait qu'à sauter par la fenêtre. Après tout, sa chambre n'était qu'au premier. Satisfaite de cette résolution qui la vengeait un peu de l'affront qu'elle venait de

subir, elle se dirigea vers l'escalier. Mais la pensée qu'un homme qui sortait de prison dormait sous leur toit l'arrêta chemin faisant. Sait-on jamais ce qui leur passe dans l'esprit ? Elle avait bien remarqué de quelle façon Ernest lorgnait sa fille en douce ! Aveugle qu'elle avait été de ne pas se rendre compte jusqu'à ce soir de l'effet que cette petite hypocrite produisait sur les hommes ! Laisser la clef sur la serrure, n'était-ce pas tenter le diable ? N'importe qui pourrait ouvrir... et faire ce que bon lui semblerait avec cette nymphomane en herbe ! Ernest... ou même Beau ! Elle savait qu'elle avait le sommeil dur quand elle avait pris des somnifères et elle allait certainement en prendre, sans quoi, énervée comme elle était, elle était partie pour une nuit blanche. Elle revint donc sur ses pas et empocha la clef ; puis elle descendit mettre un peu d'ordre, et quand ce fut fait, se rendit, le cœur gros, dans la chambre conjugale.

La première chose qu'elle y vit, ce fut la misérable valise aux coins de cuivre dédorés, gisant sur le lit. Beau, les yeux rouges, pleurant comme une madeleine, fourrait ses vêtements d'été qu'il avait récupérés sur l'étagère du haut. Des boules de naphtaline avaient roulé sur le plancher et il s'en félicitait, car leur puanteur sucrée masquait l'odeur de poivre dont il était imprégné. Effarée, Laura considéra son mari. Ce n'était pas du cinéma ; il chialait pour de bon ! C'était la première fois qu'elle le voyait pleurer. Cela lui retourna le sang. Prise de remords, elle bégaya.

— Tu pleures, Beau ? Pourquoi tu pleures ?

— Fiche-moi la paix ! J'pleure de joie, figure-toi, à l'idée que j'vais m'casser ! J'en ai marre de cette taule, t'auras pas besoin de me chasser, j'me tire !

Fallait jouer serré. Pliant soigneusement une vieille veste d'alpaga beige, il la fourra dans la valise. Une boule de naphtaline tomba d'une poche et roula devant lui. Furieux, il l'écrasa sous son talon.

— J'vais appeler un taxi ! fulmina-t-il. J'resterai pas une minute de plus.

A l'idée de se retrouver seule, Laura fut prise de panique.

— Voyons, y a pas l'feu, Beau. Et puis tu peux pas faire ça, y a ton cousin !

Bon prince, Beau pinça les lèvres.

— D'accord, concéda-t-il, pour cette nuit j'vais attendre. Mais dès demain je file.

— Voyons, Beau, faut pas t'mettre dans ces états ! C'est pas parce qu'on va divorcer qu'il faut se quitter en mauvais termes ! J'te chasse pas ! Tu peux rester encore quelques jours... Le temps de te retourner.

— T'as pourtant bien dit « demain », tout à l'heure ! J'suis pas

sourd !

— J'ai dit ça sous l'coup de la colère ! C'était une façon de parler.

Les yeux rouges, Beau renifla. Il s'affala sur le plumard, l'air découragé, et referma sa valise. Elle était trop pleine, il n'arrivait pas à rabattre le couvercle complètement. Laura le regarda s'escrimer ; elle était sidérée de voir les larmes ruisseler en permanence sur ses joues. Elle avait beau le voir de ses propres yeux, elle n'arrivait pas à y croire ! Peut-être l'aimait-il pour de bon, au fond ; peut-être n'avait-il fait que céder à un misérable emportement des sens ? Mais alors qu'elle commençait à s'attendrir dangereusement, elle revit la scène ; sa fille à genoux et lui, les mains sur les hanches, l'air béat. Que de fois lui avait-elle vu cette expression quand elle le suçait !

La rage la reprit, mêlée à un sentiment de gâchis (dire qu'ils avaient été si heureux jusqu'à ce soir !) et d'impuissance devant l'injustice de la vie. Et voilà qu'elle fondit en larmes à son tour.

— Oh, Beau, comment t'as pu faire une chose pareille ! hoqueta-t-elle. J'te faisais tellement confiance ! Tu peux pleurer, j'y crois pas à tes larmes de crocodile ! Te faire sucer par une gamine ! T'as donc aucune moralité ?

Il tendit les mains vers elle, dans un geste suppliant qu'il avait vu faire à un acteur dans un de ces feuilletons débiles de la télé dont Laura raffolait.

— J'te jure, Laura, j'te jure que j'pensais pas à mal ! Y faut m'croire !

— Tu pensais pas à mal ! Mon œil ! Oh, tu peux pleurer, dès demain, t'entends, dès demain j'demande le divorce ! J'mets ma fille en pension et j'demande le divorce. Comme ça, j'serai débarrassée de vous deux.

A cette pensée, elle se mit à pleurer de plus belle et répétant « Beau, Beau, comment t'as pu faire une chose pareille ? » se laissa tomber à plat ventre sur le lit et enfouit son visage dans l'oreiller. Pendant qu'elle versait toutes les larmes de son corps, Beau se rapprochait sournoisement d'elle en rampant sur les fesses.

— J'suis faible, Laura, voilà pourquoi, chuchotait-il. J'suis pas méchant, j'suis faible. J'suis qu'un homme, merde. Pas un saint. C'est ta fille après tout, elle te ressemble. On avait bu de l'eau de vie de prunelle, j'étais plus moi-même.

— Tais-toi j't'en prie, tais-toi, cria Laura en étreignant son oreiller.

Tout en jouant les bons apôtres, Beau laissait ses yeux se promener pensivement sur la croupe plantureuse de sa femme. Quand elle s'était jetée sur le lit, sa robe s'était retroussée à mi-cuisses. Les sanglots faisaient trembloter ses fesses charnues. Instantanément il

sentit monter sa trique. ça l'excitait toujours d'entendre une femme chialer. Il posa sa main sur la hanche de Laura.

— Arrête, lui murmura-t-il en lui flattant la fesse, pleure pas comme ça Laurette, tu m'fends le cœur.

Tout à son chagrin, Laura ne réagit pas à cette prudente caresse. Beau, insidieux, laissa sa main s'égarer plus bas et ses doigts s'insinuèrent dans la raie des fesses. Là, il le savait, se trouvait le défaut de la cuirasse. S'il arrivait à lui tâter la rondelle, l'affaire était dans la poche ; dès qu'on lui chatouillait l'anus, Laura ne savait plus ce qu'elle faisait.

— Laura, faut m'croire, murmura-t-il, tout en se rapprochant du point sensible, j'étais saoul, j'ai perdu la tête. J'voulais pas, mais j'ai pas pu résister. Quand elle a commencé à m'provoquer...

— C'est ça, dis qu'elle t'a violé, aussi !

— Elle m'a pas violé, faut rien exagérer, mais elle m'a provoqué. J'te l'ai dit, tout cet été, dès qu't'étais partie, elle se foutait à poil. Que j'aille en enfer si c'est pas la vérité. Elle était là, à m'fiche sans arrêt ses nichons sous le nez. Et tout à l'heure, quand j'suis monté pour lui dire qu'elle pouvait arrêter son cinéma, qu'c'était pas la peine qu'elle se fatigue plus longtemps, que ça servait à rien, que j'te dirais tout à propos de Jérôme, elle a recommencé en pire. Jouant le tout pour le tout, elle a soulevé sa robe et m'a montré son cul, aussi vrai que j'suis là en ce moment, et elle m'a dit : « Y t'plaît pas mon joufflu, Beau-P' ? Allez, quoi, laisse-toi tenter, fais pas le difficile. T'es sûr qu't'en veux pas un morceau, toi aussi ? Y'a pas d'raison qu't'en profites pas comme tous les autres ! Tu verras, c'est aut'chose que celui de ma mère ! »

— Elle a dit ça ? Oh, la sale petite garce, oh, la petite salope ! Dès demain, t'entends, dès demain, elle file en pension. Une vipère que j'ai réchauffée dans mon sein.

— Moi, ni une ni deux, je la prends à bras le corps, j'la balance sur le lit, et je lui en mets une qu'était pas piquée des vers, tu m'connais. Eh bien, croiras-tu pas qu'ça lui a plu ! Au lieu de chialer, elle en réclame encore. « Plus fort, qu'elle me gueulait, plus fort ! Oh oui, Beau-P', frappe-moi sur la moule, c'est là qu'c'est le meilleur ! »

— Oh !...Oh !... Mais... mais... mais elle est complètement dénaturée ! Dès demain, t'entends, dès demain...

Jugeant le moment venu de passer à l'action, Beau-P', tactiquement, s'éloigna de la zone sensible, laissant sa main glisser le long de la cuisse de Laura jusqu'au creux du genou ; puis il la fit remonter, flattant perfidement la chair nue...

— Mais qu'est-ce que tu fais, Beau ? gémit Laura. Arrête de m'caresser, salaud, c'est pas l'moment. Lève ta main de là, t'entends !

Beau ne se laissa pas décourager par ces protestations

symboliques. Avec une exquise délicatesse, il souleva la robe de Laura au-dessus de ses reins, découvrant entièrement son beau derrière jouflu dont la culotte ne cachait pratiquement rien. Ce soir, elle avait mis en effet un de ces petits machins de nylon noir vapoureux qu'il lui avait acheté au sex-shop et qu'il aimait tellement parce qu'on voit tout à travers.

— Beau, arrête. Fais pas ça... T'as plus l'droit !

— Pardon, j'te ferai remarquer qu'on est toujours mariés. Tant que l'divorce est pas prononcé, j'ai l'droit ! Et soit dit au passage, si on divorce, qui c'est qui va s'en occuper de ce beau gros cul, hein ? Tu peux m'le dire ? Jamais tu trouveras personne qui s'en occupe aussi bien que moi !

Il tira la culotte vers le haut pour la faire pénétrer entre les fesses. Rien ne l'excitait autant que de voir, quand il faisait ça, la chair jaillir sur les côtés, et de savoir qu'en même temps, la culotte, devant, fendait la grosse moule de Laura et, adhérant aux muqueuses suintantes comme un pansement de gaze à une plaie, lui sciait le clito. Il la vit soulever le cul sous la sensation pour bien laisser la culotte entrer dans sa chatte. Elle soupira.

— Beau, t'es pas raisonnable. Arrête...

Mais comme de l'autre main, tout en lui sciant la moule, il lui écartait une cuisse, elle accompagna le mouvement.

— C'est ça, ma jolie, l'encouragea Beau-P', ouvre-le bien ton gros jouflu... putain qu'est-ce qu'il me plaît, y en a jamais eu un qui m'a excité autant !

Il y avait dans la voix de Beau un tel accent de sincérité que Laura en frissonna de la tête au pied. Même s'il ne l'aimait pas, il aimait la tringler, ça elle en était sûre. Il y a des signes qui trompent pas. Délicatement, Beau extirpa la culotte de la fente baveuse du sexe ; il la souleva, puis la déplaça pour bien découvrir toute la moule béante. Qu'est-ce qu'elle était mouillée ! La culotte était trempée et il y avait déjà une tache sur le couvre-lit. Tenant la culotte des deux mains, une sous le ventre de sa femme et l'autre entre ses fesses, il la remit dans la fente et amorça un lent mouvement de va-et-vient pour lui scier la moule.

— Beau, supplia Laura, arrête, Beau, fais pas ça... Oh, c'est pas bien, tu profites de ma faiblesse !

— Ouvre bien la fente, ma chérie, oui, comme ça...

Cessant de jouer du violoncelle, il glissa un doigt sous l'archet humide de l'empîecement et le passa entre les lèvres de chair, dans le gluant, pour l'enfiler au fond du vagin. Oh mon Dieu ! Affolée, Laura creusa les reins comme une chatte en chaleur qui s'offre au matou. Le doigt ressortit, poursuivit son chemin dans la fente, lui comprima le clitoris. Elle piailla malgré elle. Le doigt redescendit, dépassa le vagin,

vint taquiner l'anus.

— Beau, Beau, arrête ! Oh, pas ici, Beau, tu sais bien que... Oh, non, fais pas ça !

Bien mouillé, le doigt s'enfonçait inexorablement dans son cul. Râlant de délice, Laura mordit l'oreiller, honteuse de s'abandonner au plaisir. Il s'amusait d'elle, le salaud, il en faisait ce qu'il voulait ! Retirant son doigt, Beau lui flaira la rondelle, il adorait ça.

— Tu sens la putain excitée, qu'il murmura. Oui, donne bien tes p'tits trous à ton mari...

Il lui remit le doigt dans le cul.

— Un p'tit suppositoire ? C'est bon pour ce qu'tu as ! Et après on passe aux choses sérieuses !

— Non, Beau, j'veux pas !

— Rien qu'une fois, un dernier coup, avant qu'on s'sépare ! Pour finir en beauté !

Il fit tourner son doigt dans l'anus moelleux comme pour racler un fond de crème dans un pot. A l'idée de leur séparation prochaine, Laura, dont les pleurs s'étaient espacés, se remit à verser des larmes amères. Mais tout en s'abandonnant à son chagrin, elle laissait lâchement Beau lui ouvrir les cuisses. Quand les ressorts du sommier fléchirent, elle comprit qu'il venait de se mettre entre ses jambes et qu'il allait l'enfiler. La mort dans l'âme, incapable de boudier plus longtemps son plaisir, elle souleva le derrière pour bien s'offrir.

— Oui, donne-le bien, approuva Beau-P', c'est ça, fais bien bâiller ta moule, mais tâche de pas gueuler trop fort quand tu jouiras ; des fois, sans t'critiquer, tu t'contrôles plus très bien ! Oublie pas qu'y a l'cousin dans la chambre du haut, on entend tout, de chez lui, à cause du conduit d'la cheminée ! Il faudrait pas qu'on l'éveille ! C'est un chaste, tu sais.

Il venait de fourrer son gland entre les poils. Les muqueuses s'écartaient sous sa poussée comme la chair d'une prune trop mûre. Il s'enfonça dans le visqueux, lentement. Putain que c'était bon ! Elle s'ouvrait, cette sale pute, comment qu'elle s'ouvrait, il avait jamais senti une femme s'ouvrir autant et l'aspirer aussi profond. J'avais t'en fiche du divorce, moi ! Il la prit à pleines mains par les fesses et l'ayant soulevée, l'emmancha jusqu'à l'os d'un grand coup rageur. Elle râla, mordant l'oreiller. Voilà, il était au fond maintenant, jusqu'à l'utérus qu'il la possédait ; l'affaire était dans la poche. Il se mit à lui bourrer la moule comme un forcené. Ah, tu veux divorcer, j'avais t'faire voir, moi, si on divorce si facilement de moi, tiens, attrape ce coup de bite, et celui-là, et celui-ci... Il allait lui apprendre ! Affolée, Laura gémissait, s'ouvrait, s'offrait ; elle griffait l'oreiller, elle le mordait, elle bavait, elle trépassait.

— Oh Beau, hoquetait-elle, Beau, moins fort, Beau, arrête, j't'en

prie, tu m'rends folle, j'avais plus me contrôler ! J't'en prie, Beau ! Si tu continues comme ça, j'sens que j'avais crier ! Pense au cousin !

Elle prêchait dans le désert. N'écoutant que la rage qui lui enflammait les couilles (à croire que le poivre qu'il avait reniflé y était descendu), Beau la poignardait de plus en plus vite. Retirant sa bite toute gluante de mouille, il la renfonçait d'un coup, d'une grande estocade. L'effet de ce traitement ne se fit pas attendre. Laura se mit à glapir à tue-tête, comme s'il l'assassinait. Ah, elle se souciait bien des chastes oreilles d'Ernest ! Fallait l'entendre piailler !

« Quel dommage, déplorait Beau, que j'puisse pas mener les deux affaires de front, enculer la fille le jour et baiser la mère la nuit. Trop tard, j'me suis laissé surprendre connement. Pour la fille, c'est râpé, demain elle file en pension. Mais reste encore la mère. Merde, faudrait pas que j'perde les deux. J'avais bien la soigner, moi. Elle va voir si j'avais pas lui faire passer l'envie de divorcer. »

Et il la bourrait à fond la caisse, comme si sa vie en avait dépendu, ce qui n'était pas faux en un sens, il ne se voyait pas de gaieté de cœur reprendre la morne existence nocturne de barman. Il en avait soupé des poivrots, des putes, des retours au petit matin avec le menton en papier de verre et les yeux bordés de jambon ! D'ailleurs, à sa façon il l'aimait vraiment, sa pharmacienne ; elle n'était pas chiante, pas radin non plus ; et au plumard, c'était une affaire. Il aurait vraiment fallu être con pour se laisser déposséder d'une telle occasion.

— Tu la sens bien, dis, tu sens comme elle te ramone bien ?

— Oui, Beau... Oh, j'la sens bien. Y'a qu'toi, salaud. Enfonce-la bien... Ahhhha... Ohhhhh... tu m'fais mourir, fumier, j'avais avoir une crise cardiaque.

N'écoutant plus que son plaisir, Beau ferma les yeux et laissa gicler la sauce. Il lui envoya tout bien au fond, ça dut certainement lui fouetter le col de l'utérus car elle râla comme une agonisante, d'une voix qui venait du tréfonds du ventre. Aussitôt après, elle se mit à sangloter de soulagement.

— Oh Beau, qu'est-ce que tu m'as bien fait jouir, mon chéri ! Pourvu qu'ton cousin n'ait rien entendu. Je serais si confuse !

S'il n'avait rien entendu, c'est qu'il était sourd comme un pot. Cette fois, se félicitait Beau en retirant sa pine du fourreau, j'crois bien qu'j'ai fait un sans faute. C'était de justesse, mais j'ai sauvé ma mise. Me voilà tiré d'affaire. Assez satisfait de sa personne, il donna une tape de propriétaire sur le cul de sa femme et laissa échapper un petit gloussement. Erreur fatale !

— Ah, ça t'fait rire, qu'elle s'écria, bondissant hors de sa torpeur avec une furie qui le laissa pantois. Tu t'dis que tu m'as bien baisée, hein ? Et que j'avais être à ta botte ! Espèce de salaud... Ordure !

Fumier !

Dans son élan, elle l'avait renversé sur sa valise, et lui martelait la poitrine des deux poings. Elle frappait dessus comme sur un tambour, et ça rendait le son d'un tambour.

— Salaud, fumier... Tu t'fais sucer par la fille... après tu baisses la mère ! Espèce de maquereau ! Tu te dis qu'y suffit de me la mettre pour que j'change d'avis, hein ? J'vais te montrer, moi !

Vociférant comme une harpie, elle dégrafa le pantalon de Beau, qui en resta comme deux ronds de flan (il ne l'avait jamais vue comme ça !) Voilà qu'elle le dépiaute comme un lapin et qu'il se retrouve le cul nu. Trop éberlué pour réagir, il la regarde faire, bouche bée. Ce n'est qu'en la voyant retirer la ceinture d'imitation croco des passants du falzar, et l'enrouler autour de son poignet qu'il réalisa enfin ce qu'elle s'appêtait à faire. Minute, papillon ! Eh, il y a maldonne, chérie ! Mais trop tard, la ceinture lui mord méchamment les cuisses, au ras des roustons. Il bondit sous l'outrage, comme une carpe qu'on vient de jeter sur l'herbe, mais elle lui décoche un coup de pied en pleine poitrine, une vraie ruade de mule, et il bascule cul par-dessus tête par-dessus la conne de valise. A nouveau, la ceinture le cingle en plein sur les fesses, l'emplissant d'un cuisant étonnement. Jamais il n'a éprouvé une telle stupeur. Schlac, Schlac, Schlac ! Au moins dix fois de suite, la lanière de cuir vient le mordre avec une incroyable mauvaseté. Bon dieu, c'est donc ça qu'elles sentent quand on les fouette ! J'comprends tout, maintenant !

— Salaud, salaud, attrape ça, sale maquereau ! haletait Laura que la fureur rendait méconnaissable.

Elle était quand même étonnée de voir qu'il ne réagissait pas plus. Il gisait à plat ventre, les bras en croix, et crispait ses fesses musclées à chaque coup en creusant légèrement les reins. Prise d'une soudaine inspiration, elle mit un genou sur le lit et glissa une main par derrière entre les cuisses de son mari. Elle souleva les couilles, chercha plus haut. Ses doigts se refermèrent sur un véritable gourdin.

— Tu bandes, salaud, c'est tout l'effet que ça t'fait !

Beau se souleva pour mieux se laisser toucher. Elle hésita, puis lui reprit la tige et tira pour faire sortir le gland. Avides, ses doigts s'emparèrent du gros pruneau moite.

— Espèce de cochon, sale pervers... On dirait que ç'a t'fait de l'effet, les coups de ceinture, hein ?

Elle lui titillait le gland entre le pouce et l'index et elle voyait l'anus de Beau se crisper. Il était encore plus surpris qu'elle de réagir ainsi ; décidément, c'était la journée des découvertes. Elle commença à le branler, tout doucement.

— Cochon, sale cochon, répétait-elle à voix basse. Ah tu peux parler de ma fille. Regardez-moi ça, t'as pas honte ?

Elle le retourna, il l'écarta aussitôt les cuisses pour bien lui offrir tout le paquet. Sa bite se tenait aussi raide qu'un pilon de mortier et le gland, gonflé de sang, était si rouge qu'il en noircissait.

— Qu'est-ce qu'elle est raide, Beau ! T'as vu ça ?

Elle recouvrit avec peine, tant il était congestionné, le gland avec le prépuce, puis se hâta de le faire ressortir. Il brillait comme un lumignon.

— Oh, le vilain garçon, chuchota Laura, se souvenant d'un de leurs jeux incestueux quand ils étaient jeunes mariés, t'as vu dans quel état tu es ? Tu devrais avoir honte ! Fais voir à maman...

Eperdu, Beau frissonna et la regarda se rapprocher, en rampant sur ses cuisses. Les yeux fous, elle ouvrit la bouche.

— Donne à maman, vilain garçon. Donne à maman, maman va bien s'en occuper. Oh, comme c'est rouge...

Goulûment, elle se l'enfonça dans la bouche, le happant aussi loin qu'elle put, mais il bandait trop pour qu'elle parvienne à l'avalier. Beau râla de plaisir. Une extase sans nom le soulevait. Il eut l'impression que son corps se décollait du lit et planait comme celui d'un fakir en lévitation.

Tout en le suçant voracement, Laura gémissait, affolée par l'orgasme qui l'envahissait, elle en trépidait intérieurement, au bord de la crise de larmes, tellement c'était intense. Oh, jamais, non jamais, elle ne pourrait se priver d'un tel homme. Qu'est-ce qu'il était gros, qu'est-ce qu'il était dur ! Qu'est-ce que c'était agréable de l'avoir dans la bouche. Et pas seulement dans la bouche... Impatiente, tout à coup, elle cessa de le sucer et l'enfourcha. Obscène, comme si elle allait lui pisser dessus, elle s'accroupit au-dessus du manche pour se l'introduire dans le vagin. On aurait dit un os de gigot ! C'est un salaud, se répétait-elle, une belle ordure, un pervers, un sale détraqué, et il l'avait rendue encore plus détraquée que lui, mais le mal était fait maintenant, autant en profiter, jamais plus, pourrie jusqu'à la moelle comme elle l'était devenue, elle ne pourrait se passer de lui, ce serait un suicide, pis que ça, la petite mort ! Avec un cri rauque, elle se l'enfonça jusqu'à la matrice et se retrouva assise sur les couilles de son mari, comme sur deux petits coussins élastiques.

— Dans l'cul, la supplia alors Beau-P', d'une voix altérée. Dans l'cul, chérie, j't'en supplie.

Il la suppliait ! C'était le monde à l'envers. Elle coulissa à deux reprises, râlant d'extase.

— Tu crois ? haleta-t-elle. Tu crois... qu'ça serait mieux ?

— Oui, oui... vite... dans le cul...

Il avait les yeux hors de la tête. Ce qu'elle ignorait, c'est qu'il était en train de fantasmer sur Bébé, et qu'il pourrait mieux en l'enculant imaginer que c'était la fille, qu'il savait vierge, qu'il

s'envoyait, pas la mère. Laura, à mille lieues de ces calculs tortueux, se souleva pour laisser sortir l'os du gigot de son vagin. Puis elle avança l'anus au-dessus du gland, tenant la bite sous elle, debout comme un cierge. Elle se sentait toujours délicieusement sale quand elle se faisait enculer dans cette position, avec le sexe ouvert face à Beau qui ne se gênait pas, alors, pour lui tripoter la moule. Elle avait l'impression, en la sentant entrer, qu'elle était en train de faire ses gros besoins en sens contraire ; ça lui entraît dans les tripes, ça lui remontait au fond du cul.

En montant et descendant, comme un cheval de manège le long du pilon qui la pénétrait, elle pensait à ses clients. S'ils avaient pu la voir, la respectable pharmacienne, si collet-monté ! Le vieux monsieur aux rhumatismes, par exemple, et le représentant des petites pilules Carter pour le foie !

Avec un insolite vagissement de nourrisson, Beau se renversa, arquant les reins. Elle comprit qu'il allait juter, et se hâta de l'engloutir, lui écrasant les couilles sous ses fesses. Ce fut comme un geyser dans son cul et elle glapit. Oh, qu'est-ce qu'elle aimait ça, quand ça giclait par rafales. Après un ultime spasme, épuisé par les excès de son plaisir, Beau se laissa retomber en arrière, heurtant de sa nuque la valise ouverte, et sombra d'un coup dans le sommeil. Cela lui arrivait souvent de s'endormir comme ça quand il avait tiré sa crampe. Laura n'arrivait pas à s'y faire. Elle, elle aurait eu envie de câlins après s'être donnée à fond, et lui, il ronflait ! Elle se dit que ce soir, il aurait quand même pu faire un effort, et se souleva pour retirer la pine de son cul. Elle fut soulagée en constatant qu'elle ne l'avait pas salie et, attendrie quand même, elle prit Beau-P' par les aisselles et le souleva pour retirer la valise qui devait certainement lui faire mal. Bon dieu qu'il était lourd. Elle se rapprocha encore, pour le déplacer. C'était son homme, il était à elle ; une fois qu'elle fut parvenue à lui glisser un oreiller sous la tête, elle l'embrassa doucement sur la bouche. Cela n'interrompit pas ses ronflements. Intriguée, elle fronça les narines. Mais qu'est-ce qu'il sentait donc ? C'était quand même pas son after-shave qui sentait aussi fort. Qu'est-ce que c'était épicé ! Elle en avait les larmes aux yeux. Les larmes aux yeux ? Perplexe, elle lui flaira la bouche, puis les narines. Bon dieu ! Il puait le poivre à plein nez !

Ce fut une illumination ! Voilà d'où elles venaient, ces belles larmes de tragédie qui l'avaient tellement intriguée ! Oh, quel salaud, quand même ! Quel sale individu ! Comme il l'avait bien jouée !

— Fumier... ordure... ah tu crois que ça va se passer comme ça... Eh bien nous allons voir ! Tu m'entends, Beau ? J'plaisante pas, tu sais !

Elle le secouait comme un prunier, mais c'était peine perdue. Quand il dormait, il dormait.

— Il ronfle, le fumier ! Voilà tout ce qu'il sait faire ! Monsieur a tiré sa crampe, et maintenant, il pionce. Et moi, alors ? Comment j'veis faire pour dormir, avec ce vacarme.

Les ronflements de Beau manquaient en effet de discrétion. Même les boules Quiès ne permettaient pas de leur échapper.

— J'veis encore être obligée de prendre des petites pilules... Sinon, y aura rien à faire !

Elle ouvrit le tiroir de sa table de nuit. Elle était dans un tel état d'exaspération qu'elle en parlait toute seule, à voix haute, comme au théâtre.

— J'veis prendre un Tranxène... et un Temesta... Un jaune, ils sont plus forts. J'suis trop angoissée ! Oh, je serais capable de l'tuer quand il ronfle comme ça. Et puis un Valium, tiens...

Elle était pharmacienne, elle n'avait qu'à se servir, pas besoin d'ordonnance ! Une pharmacienne qui croque des tranquillisants, c'est encore pire qu'une pâtissière qui aime les gâteaux !

— Avec ça, si j'dors pas, j'veux bien qu'on me la coupe.

Elle hésita. Ce soir, il lui fallait vraiment la dose forte. Elle ajouta une petite pilule bleue de Rohypnol. Ainsi chargée, elle risquait pas l'insomnie. Faudrait tirer des coups de canon pour la réveiller.

CHAPITRE IX

Effraction sans violence

Gisant sur son lit, Ernest écoutait les voix qui sortaient de la cheminée. Par un étrange phénomène d'acoustique, il entendait tout ce qui se passait deux étages plus bas, aussi distinctement que s'il avait branché la radio. C'est Laura qui l'avait tiré des bras de Morphée, en glapissant, et tout d'abord, il n'avait pas compris d'où venait ce raffut. Il s'était dressé d'un bond, sur son séant, la nausée au bord des lèvres. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il tenait ! Il aurait dû se méfier de l'eau de vie de prunelle ! On boit ça comme de l'eau, et après...

Il ne se souvenait même pas de la façon dont il était monté dans sa chambre. Il était tombé sur son plume, tout habillé, sans même retirer ses godasses. Pendant que Laura piaillait comme une chatte en furie, il se tâta précautionneusement les tempes. Un cercle d'acier lui broyait le crâne. Des râles, des gémissements, s'échappaient de l'âtre. En dépit de son atroce gueule de bois, il laissa échapper un gloussement. Bon Dieu, c'est l'cousin qui fait sa fête à sa bourgeoise. Eh bien mes aïeux, ils ont pas l'air de s'emmerder. Hilare, en dépit des secousses qui lui ébranlaient le crâne, il alla remonter le tablier de la cheminée, afin de mieux écouter. Ce fut comme s'il avait doublé le volume de la radio. Il pouvait même entendre les grincements du sommier. Putain, qu'est-ce qu'il lui mettait à sa pouffiasse, pas étonnant qu'elle gueule comme un putois, il devait lui défoncer la matrice ! Pardon pour la discrétion, Madame ! Emoustillé, il revit en pensée le beau gros cul bien fendu de la pharmacienne ; il lui aurait bien dit deux mots en particulier, Ernest, à ce cul-là.

Bon, voilà que j'ai la trique, maintenant. Il se tâta la queue, hésita. Ah, non, il n'allait pas se branler. Il avait mieux à faire. Maintenant que la pharmacienne avait pris son pied, le son avait baissé. Ernest n'entendait plus ce qu'ils se racontaient. Il haussa les épaules. Ses pensées battaient la campagne. Son ivresse se dissipait lentement. Réinsertion sociale. Réinsertion sociale ! C'est pour ça qu'il s'était poivré la gueule, en bas, en fait. A force d'écouter cette conne lui parler de son neveu qui était un spécialiste de la question. « Il va certainement vous trouver un job très intéressant, il a le bras long ! »

Le bras long. Tu parles. Il n'était pas chaud du tout pour la réinsertion sociale, Ernest. Il avait déjà donné. Il savait ce que ça voulait dire. Laveur de carreaux, veilleur de nuit, déboucheur de chiottes. Merci bien. Il n'était pas sorti de taule pour faire des métiers

d'esclave. Il avait autre chose en tête. Il se leva, alla pisser dans le lavabo, fit couler un peu d'eau, s'en passa sur la tronche. Ses pensées s'éclaircissaient ; autour de son crâne, l'étau se desserrait. Peu à peu, une décision prenait forme dans le brouillard qui lui emplissait la tête.

Primo, il allait quand même voir le neveu avocat ; il ne faut rien négliger, on verra si c'est intéressant. Sinon, je me casse au Brésil. Mais pour ça il me faut de l'oseille. Et l'oseille, il savait où il allait la prendre. Une pharmacienne aussi huppée que celle qu'avait dénichée son cousin, ça ne doit pas manquer de numéraire. Elle a certainement un coffre dans sa chambre ; vieille bourgeoisie de province, c'est tout à fait le profil à avoir un coffre planqué derrière un tableau. On va aller lui faire une petite ponction, à ce coffre, bien discrète. Le temps de se retourner. Il alla récupérer sa trousse à outils, une élégante sacoche de cuir qui faisait plutôt penser à une mallette de médecin. Elle contenait d'ailleurs un stéthoscope, c'est utile, un stéthoscope, quand on veut ausculter un coffre. Ernest se le passa autour du cou et alla tendre l'oreille devant la cheminée. Les voix s'étaient tues ; de l'âtre ne sortaient plus que des ronflements sonores, bien réguliers. Son coup tiré, le cousin roupillait ; classique. Pieds nus, son stéthoscope ballottant sur la poitrine, sa trousse à outils à la main, Ernest descendit à l'étage en dessous. Il passa devant la chambre de la poulette avec un pincement au cœur. Petite salope, avec ses beaux nichons et sa grosse bouche de suceuse, il serait bien allé lui faire un brin de conversation ; mais chaque chose en son temps. D'abord, le coffre. La bagatelle peut attendre. Il gagna le rez-de-chaussée. La chambre des époux était au fond du couloir. Il s'approcha sans bruit, tendit l'oreille.

Sa main se posa sur la poignée, il la fit tourner lentement, poussa la porte. Avant même de voir que la chambre était encore éclairée par la lueur diffuse de la veilleuse, il sentit sa trique se dresser, comme si elle avait deviné avant lui ce qu'ils allaient découvrir, elle et lui. Il s'arrêta pile. Au fond de la pièce, la pharmacienne, debout, lui tournait le dos, penchée sur sa table de nuit. Ernest retint son souffle. Putain de Dieu, ce cul ! Elle ne portait qu'une chemise de nuit vaporeuse, qui lui descendait au ras du bonbon ; un baby-doll, ça s'appelle. Et comme elle se tenait devant la lampe de chevet, qui rendait le frêle vêtement de nylon transparent, il pouvait se rincer l'œil à loisir. Il adorait, Ernest, ces gros culs moelleux, dont les fesses s'affaissaient légèrement. Le généreux fessier de la pharmacienne comblait en la matière ses désirs les plus exigeants.

La porte n'était qu'entrebâillée, à peine une fissure, et le couloir était plongé dans l'obscurité. La pharmacienne n'aurait donc pu le voir, même si elle avait regardé dans sa direction. Elle marmonnait toute seule, en se grattant la raie des fesses.

— Faudra que j'me mette de la vaseline ! Il m'a trop ouverte ! Quel salaud quand même ; ça m'fait gros, quand j'y repense ! Sale type ! Je le surprends en train de se faire sucer par ma fille, il rejette la faute sur elle, je décide de la mettre en pension pour la protéger contre elle-même, et à lui, j'lui dis que j'veux divorcer, ce qui est parfaitement normal dans une situation pareille. Et qu'est-ce qu'il fait ? Il renifle du poivre et m'encule comme la dernière des dernières. Et ensuite il ronfle ? Et moi j'accepte tout ça ? J'dois être folle, pour sûr !

Elle avait soulevé sa chemise et se tâtait la rondelle.

— Qu'est-ce qu'il m'a fait jouir, quand même, cette ordure ! Ecoutez-le ronfler !

Tout en admirant le superbe fessier qu'elle dévoilait, Ernest gembergeait salement. Ainsi son fumier de cousin se tapait la fille et la mère venait de découvrir le pot aux roses ! Elle se retourna et il vit qu'elle tenait un tube de médicaments à la main. Il reconnut tout de suite ce que c'était. En prison, on les abrutissait de somnifères. Du Rohypnol. Voilà donc pourquoi elle avait l'air aussi hébétée.

— J'en ai déjà pris un. Et du Témesta. Et aussi du Valium, je crois. Ce serait pas prudent...

Il n'en croyait pas ses oreilles. De quoi assommer un cheval et elle allait s'en taper un autre ? Vas-y, l'encouragea-t-il en pensée, comme ça j'pourrai m'occuper du coffre tranquillement. Il la regarda gober le comprimé bleu et s'envoyer une gorgée d'eau. Puis elle s'assit sur le lit et replia une jambe pour la glisser sous le drap, près de Beau qui ronflait comme un sonneur de cloche. Ernest avala sa salive. Il pouvait voir dans la touffe de poils ébouriffés bâiller lascivement la grande fente rosâtre de la chatte. Déjà plus qu'à moitié groggy, Laura, à qui ce dernier comprimé venait de donner le coup de grâce, se laissa aller en arrière et introduisit l'autre jambe dans le lit. Puis elle tira la couette sous son menton, et s'éteignit comme une bougie qu'on souffle, oubliant la veilleuse allumée.

Ernest connaissait l'effet de cette saleté qu'elle venait d'avalier ; ça vous assomme pendant trois heures comme un coup de matraque, ensuite, on se réveille complètement chtarbé, faut recommencer. Il attendit cinq minutes, montre en main, puis entra et se dirigea vers le lit. La femme dormait telle une momie, absolument inerte. Comme un médecin, sa trousse à la main, il se pencha sur elle et la considéra pensivement.

« Occupe-toi du coffre, imbécile, lui soufflait une voix au fond de lui. Laisse donc roupiller cette tordue. »

La voix avait raison, aucun doute à ce sujet, mais cela faisait sept ans qu'il n'avait pas vu une cramouille. Il souleva la couette, la rabattant sur son cousin qui dormait à plat ventre, les bras en croix, comme un soldat touché en plein cœur. Quand il eut découvert le

corps de Laura, il se pencha pour le flairer. L'odeur de la femme lui emplît les narines, et il dut ouvrir son pantalon car sa bite se trouvait à l'étroit. Il fit sortir le gland et se le flatta entre le pouce et l'index. Il scrutait, au bas du ventre, le triangle de poils et l'amorce de la fente. Quel dommage qu'elle se soit pas endormie les cuisses ouvertes. Pour se consoler de ne pas tout voir, il lui renifla la motte, de si près que les poils lui chatouillèrent le nez, s'emplissant les narines de son odeur. Effluves de femme qui a joui, âcres et doux à la fois, épices de sueur. Le foutre faillit le prendre. C'est long, sept ans ! Il allait se jeter sur elle quand, in extremis, il réussit à reprendre son sang-froid. Il se figea sur place comme un chien à l'arrêt. A travers le nylon rose, il pouvait voir les gros nichons avec leurs larges pointes étales. Il se redressa péniblement, baigné de sueur, et tournant résolument le dos à la tentation, marcha droit sur une hideuse marine qui déshonorait le mur d'en face, au-dessus d'un petit bureau en merisier.

Son instinct ne l'avait pas trompé. Le coffre était bien derrière cette horreur. Le tableau pivotait sur des charnières. Bon Dieu, ces bourgeois sont vraiment cons comme des balais. Ils choisissent toujours les cachettes les plus évidentes. Ils se croient futés en planquant leurs coffres derrière un tableau, et c'est le premier endroit où on va voir ! Et tu parles d'un coffre, toi. Une vraie casserole, oui ; ça devait dater de la guerre de quatorze. Probablement que c'était celui de son grand-père ! Je t'ouvre ça en trois minutes, chrono ouvert ; qui tient les paris ? Trois minutes. Avec un cure-dents et une lime à ongles. Avec une lippe écoeurée, Ernest posa sa trousse inutile sur le bureau et se fourra les écouteurs du stéthoscope dans les oreilles. Les ronflements du cousin s'éteignirent. Il fixa la ventouse de l'appareil sur le coffre et commença à manipuler les boutons pour repérer la combinaison. Clic, clic, clic... un dur... clic, clic, clic... un autre... Il ricanait dans sa barbe. Même un enfant y serait arrivé. La porte blindée pivota et il commença l'inventaire.

Des lettres. Ils ont toujours des lettres dans leurs coffres. Il secoua la tête, ça le dépassait, autant de connerie. Des bons du trésor. Des Sicav. Rien pour lui là-dedans, il ne touchait pas à ces trucs. Trop compliqués. Et ça c'est quoi ? Il n'en crut pas ses yeux. Des bons russes d'avant quatorze, larges comme des certificats d'études de l'école primaire ! Bon Dieu, c'est comique, je te jure. Aux puces, on vend ces saletés cent sous la feuille aux collectionneurs de vieux papiers. Ah, voilà du plus sérieux. Des talbins, tout au fond. Tudieu, ils sont tout neufs, encore craquants. Ils sentent l'encre. Effaré, il posa les liasses sur le bureau. Il y en avait bien pour dix briques. La sueur lui glaça l'échine.

Il se retourna. La pharmacienne dormait, inerte. Ses cuisses s'étaient légèrement séparées. Il voyait du rose, un trait vertical entre

les poils bouclés. Non, ce ne serait pas raisonnable. Il venait de tirer sept ans. Ce n'était pas le moment de faire une connerie. Il savait où était l'argent, c'était l'essentiel. Il valait mieux le laisser ici, il était en sûreté. Il reviendrait le chercher quand il en aurait besoin. Demain, tu vas aller voir cet avocat ; tu vas te faire oublier un peu, tu vas prendre le boulot merdique qu'il va te proposer, même si c'est un job d'éplucheur de patates dans un pensionnat. Aide-cuisinier, ça s'appelle. Et plus tard, quand on ne pensera plus à toi, tu reviendras rafler l'oseille et tchao la compagnie. En route pour le Brésil. Il remit dans le coffre les bons russes, les Sicav, les lettres d'amour et les liasses, à l'exception d'une seule qu'il se fourra dans la poche, pour la route. Puis il referma le coffre, brouilla la combinaison qu'il ne prit même pas la peine de mémoriser et rabattit le tableau.

Sa trousse à la main, il revint vers le lit. Il venait de se souvenir d'un assassin dont il avait partagé la geôle pendant deux ans. Un grand baraqué, mais un angoissé, qui marchait au Rohypnol. Ils étaient quatre dans cette taule, et dès que le type avait pris son comprimé bleu, il s'éteignait comme avait fait Laura. Alors, un après l'autre, les trois autres lascars l'enculaient. Il ne s'était jamais rendu compte de rien. Il allait sans cesse consulter à l'infirmerie, parce qu'à force de l'enculer, ils lui avaient foutu des hémorroïdes. Mais pas une seule fois il ne s'était réveillé.

Sifflotant entre ses dents, Ernest déposa sa trousse à ses pieds. Il saisit ensuite l'ourlet de la nuisette et fit remonter le léger vêtement nocturne sous les fesses plantureuses de la dormeuse, puis il la retroussa entièrement, dégageant les seins qui s'épandirent onctueusement, moites de sueur, sur la poitrine. Bon Dieu, une femme à poil, rien que pour lui ! Une vraie, en chair, avec les odeurs, les poils, un trou, tout ce qu'il faut pour rendre un homme heureux. Dire que cela faisait sept ans qu'il n'en avait vu qu'en photos, sur de vieux Penthouse maculés de taches de sperme sec que les matons leur revendaient à prix d'or. Il contempla farouchement le tableau qui s'étalait sous ses yeux. La lueur de la veilleuse baignait la chair épanouie de reflets roses très doux. Laura avait pris ses aises, elle ne serrait plus les cuisses. Il pouvait lui voir presque entièrement la moule. La fente bâillait, tout humide, et les chairs roses dépassaient comme des ourlets déchirés, entre les lèvres fourrées de poils bruns.

— Faut que j'la touche, ça suffit pas de regarder. J'vais tout lui toucher, elle s'en rendra compte de rien.

Sa verge pointait devant lui, animée de secousses irrégulières et l'entraînait irrésistiblement vers Laura comme un chien qui tire sur la laisse de son maître pour aller renifler un étron. Il se pencha sur la femme et lui appliqua son stéthoscope entre les seins. Les battements du cœur étaient lents, réguliers ; le souffle idem. Elle dormait

profondément. Il lâcha le stéthoscope et s'accroupit au pied du lit. Ses mains se posèrent sur la chair de la poitrine, juste sous les seins. Laura soupira et, instantanément, les bouts des nichons se gonflèrent. Bon Dieu, c'était une rapide. Il n'attendit pas davantage, fit remonter ses mains, lui empoigna les mamelles. Elles étaient chaudes, tendres, élastiques. Il se mit à trembler de bonheur. Les bouts des mamelons pointaient comme deux petites cornes. Il avança la tête, tira la langue, lécha la grosse pastille marron qui couronnait le sein le plus proche. Oh putain, qu'est-ce que c'était bon ! Il goba la pointe de chair, l'aspira, mordit doucement dedans.

— Oh, Beau, soupira Laura, salaud d'Beau.

Sa voix pâteuse était celle d'un ivrogne. Le type qu'ils enculaient parlait aussi, parfois, pendant qu'ils lui faisaient son affaire, mais il n'était pas vraiment conscient. Ernest passa à l'autre nichon. Le goût aigret de la sueur se dissipait dans sa bouche et bientôt il n'y eut plus que celui de la chair de femme, cette fadeur passionnante qui ne ressemble à rien d'autre. Il passait d'un nichon à l'autre, tétant, vorace, goulé. De temps en temps, il cessait de sucer, et il lui titillait les pointes avec les doigts. Elle cambrait le buste pour mieux s'offrir, et, insensiblement, elle écartait les cuisses. Peu à peu l'odeur sexuelle devenait plus prononcée. La salope s'excitait dans son sommeil ; c'était une mouilleuse. N'y tenant plus, il descendit voir ce qui se passait en bas. Sans se gêner, il la prit par les genoux et l'ouvrit. Toute la faille de la moule s'écarquilla comme une corolle et un filet de mouille suinta hors du vagin. Il approcha son nez du trou et huma l'odeur. Il adorait les femmes qui sentait de la chatte, comme elle.

— Beau... Beau... salaud... pourquoi t'as fait ça, Beau ?

Du bout des doigts, Ernest acheva de séparer les lèvres engluées de la vulve. Tout s'ouvrit. Bon Dieu c'était autre chose que les moules qu'il dessinait au crayon bic sur l'entrefesse des petites lopes qu'il s'envoyait en taule ; c'était du vrai, là. Pour mieux admirer la chose, il prit un oreiller et le fourra sous les fesses de la femme. Elle ronflait, assommée par le somnifère. Il lui ouvrit toute la boutique et s'abîma dans une contemplation passionnée. Putain, qu'est-ce qu'il aimait ça, regarder dans une chatte bien ouverte ! C'est un truc qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. Sans doute une anomalie, les autres mecs n'en raffolaient pas trop des chattes de bonnes femmes, s'il fallait les en croire. Ils trouvaient même ça un peu dégueulasse, un peu gluant. C'était juste bon pour fourrer sa bite et se vider les couilles. Ernest, lui, se régala quand il tombait sur une belle moule bien grasse et bien mûre comme celle de la pharmacienne. Il avait l'impression qu'il n'avait pas vécu pour rien.

Entre les poils où luisaient des filaments de mouille comme autant de fils d'araignées, les chairs roses se déplaient en accordéon,

toutes baveuses. Et le trou s'arrondissait comme une bouche muette qui implore. Ernest, ça le fascinait, toutes ces petites viandes fragiles, on dirait de la dentelle. Il renifla le clito, puis le lécha doucement. Il l'aspira entre ses lèvres. Il sentit la languette de chair frémir sous sa langue ; son menton anguleux, baignant dans la mouille tiède, creusait un cratère dans le vagin qui l'aspirait comme une ventouse. Il aurait voulu pouvoir y enfoncer toute la tête, pour voir comment c'était, vu du dedans.

— Oh Beau, Beau... tu m'suces Beau ? oh, tu m'suces bien !

C'était comme quand il ouvrait un coffre-fort, la même sensation de bonheur. Entrer dans un corps de femme par effraction... L'idée lui enflamma le cerveau. Il se recula, la bouche toute gluante.

— Faut que j'la lui fourre. Elle se réveillera pas, elle est trop sonnée. Et si elle se réveille, elle croira qu'elle a rêvé, ou qu'c'est son jules. J'en ai trop envie.

Une belle chatte bien baveuse, il n'allait quand même pas laisser passer une pareille occasion. Ah, il n'y a pas à dire, c'est autre chose qu'un cul de garçon. Il se plaça entre les cuisses de Laura. Se guidant d'une main, il lui ouvrit la moule du gland, tout en s'appuyant de l'autre coude sur l'oreiller qu'il lui avait mis sous le cul pour la rehausser. Quand il sentit la chaude douceur du vagin s'épanouir goulûment autour de son gland, il crut qu'il allait suffoquer. Sept ans qu'il n'avait pas enfilé une gonzesse ! Tout doucement, il se laissa aspirer par la suave ventouse. Pas besoin d'enfoncer, ça se faisait tout seul. C'était chaud comme l'enfer. Elle venait au-devant de lui, balbutiant dans sa torpeur chimique des phrases décousues.

— Beau... arrête... oui... non... oh, Beau, salaud... enfonce-la, enfonce-la bien !

Elle eut pas besoin de le demander trois fois. Il coula comme un morceau de plomb bien raide, tout au fond de sa chair, avec la sensation de se noyer. Pas question de figoler, il sentit la chose venir de très loin, de la moelle épinière, de plus loin encore, du fond d'un passé antérieur à toute remémoration, et il lui envoya une giclée qui le laissa hagard, pantelant, presque mort. Affalé sur elle, il l'écrasait sous son poids, et ses couilles continuaient à se vider, par pulsions sauvages qui leur arrachaient à tous les deux des gémissements de bonheur.

— Oh Beau, Beau... avec personne j'ai connu ça... oh tu m'baises si bien, Beau... y a qu'toi... y a qu'toi... Oh mon chéri !

Cause toujours, pensa Ernest. Il gisait sur elle comme un poisson mort. Elle avait joui en dormant, il avait nettement senti la contraction de sa chatte autour de sa bite. Et maintenant, baignant dans la douceur moelleuse et humide du vagin, il se laissait mourir. Une heure plus tard, une déplaisante sensation de fraîcheur le réveilla en sursaut. Le sperme coulait hors du vagin qu'il ne pénétrait plus qu'à

demi, lui empoissant les couilles, et lui tirait sur les poils en séchant. Bon Dieu, il avait bien failli se laisser avoir ; il n'aurait plus manqué qu'ils se réveillent tous les trois ensemble dans le lit conjugal.

Ernest se dégagea du vagin tiède et se remit sur pied. Il contempla, ahuri, la femme qu'il venait de s'envoyer ; elle ronflait toujours, chatte béante, le sperme coulait entre ses fesses. Manquerait plus qu'il lui ait fait un gosse. Ce serait marrant. Je ferais le parrain ! Mais non, elle prenait certainement la pilule : une pharmacienne, tu parles ! Il ricana, et lui retira l'oreiller de sous les fesses, puis fit redescendre la nuisette, rabattit la couette sur elle, éteignit la lampe de chevet, ramassa sa trousse du Dr Kildare et sortit de la chambre.

— Ah, ça fait du bien, pensait-il en grimpant l'escalier tout guilleret de se vider les couilles dans l'endroit voulu pour ça ; ça change des branlettes et des pédés. Maintenant, j'veis bien dormir.

Il riait comme un bossu à l'idée que le lendemain au p'tit déj', la pharmacienne et lui allaient se revoir et qu'elle ignorerait qu'il se l'était tapée pendant la nuit !

CHAPITRE X

Le docteur Kildare en visite

Comme il débouchait sur le palier du premier, Ernest se vit venir à la rencontre de lui-même dans le grand miroir qui se trouvait derrière le porte-manteau. Il avait vraiment tout du Dr Kildare, avec sa mallette et son stéthoscope sur la poitrine. Il s'adressa un petit salut, auquel son reflet répondit. Esquissant un entrechat, il s'apprêtait à tourner dans l'escalier pour reprendre son ascension, quand une lourdeur au bas du ventre le fit s'arrêter devant la porte de Bébé.

— Qu'est-ce que tu veux, toi encore ? demanda-t-il à sa queue qui le tirait vers la porte. Ah, non, pas question, ma vieille. On va roupiller.

Mais sa queue tirait plus fort que lui. Il avait beau faire, elle avait toujours le dernier mot. En un flash, il revit les grands yeux hypocrites, faussement puérils, de la petite suceuse, et sa grosse bouche molle aux coins qui retombaient en moue.

Ce qu'il avait entendu en bas lui revenait. Après tout, si elle avait sucé son cousin, il n'y avait pas de raison de se gêner. Pourquoi n'irait-il pas jouer au docteur avec elle ? Sans réfléchir, il tourna la poignée et poussa la porte. Fermée à clef. Diable. Il regarda dans la serrure. Pas de clef de l'autre côté. Tudieu, on enfermait la gamine ! Cela lui donna à penser. Pourquoi l'enfermait-on ? Il fallait aller voir ça de plus près. Il ouvrit la trousse, dénicha sa burette et le trousseau de rossignols. Il expédia une giclée de paraffine dans la serrure, puis choisit un rossignol. La serrure huilée, adroitement sollicitée, céda sans se faire prier. Il entra. Les rideaux n'étaient pas tirés, la lueur du ciel étoilé lui permit de repérer le plumard dans un coin de la pièce, la tache pâle du visage sur l'oreiller. Ses yeux s'accoutumant à la pénombre, il aperçut la lampe de chevet, la prit, la posa sur le sol pour que la lueur n'éblouisse pas la dormeuse, et l'alluma.

La fille dormait, la tête tournée vers lui, les cheveux devant les yeux, le pouce dans la bouche. Il fut surpris par l'étrange position de son corps. Ses deux genoux étaient repliés et soulevaient la couette comme une tente. Elle dormait sur le dos, ouverte du bas, la tête sur le côté. Il eut l'intuition, à en juger par sa position, qu'elle s'était branlée et que le sommeil l'avait surprise ainsi, sans qu'elle pense à allonger les jambes. Doucement, il lui prit la main et lui ôta le pouce de la bouche pour le remplacer par le sien qu'elle se mit téter sur-le-champ. Une tétéuse ! Fébrile, il dégrafa son falzar, libéra sa bite et, encore

parfumée par son sperme et la mouille de la mère, la fourra entre les lèvres de la fille. La succion reprit, encore plus goulue, comme si le goût de son gland, du fond de son sommeil, avait déclenché un réflexe en elle.

Les genoux tremblants, Ernest cambra les reins pour bien lui enfoncer la pine dans la bouche. Les joues de la fille se creusèrent et il sentit la langue s'agiter mollement. Il s'immobilisa, savourant cet instant prodigieux. La bouche molle et chaude le tétait comme celle d'un gros nourrisson affamé. Prudemment, il souleva la couette et lui découvrit les genoux. Il eut un coup au cœur en découvrant la chatte béante toute rose, bordée de poils fins. Elle avait encore une main posée dessus, les doigts repliés dans la fente. Il ne s'était pas trompé, elle s'était endormie en se branlant. Il lui souleva la main et se pencha entre ses genoux pour lui flairer le vagin et le trou du cul. Putain, elle sentait encore meilleur que la mère. Surtout ne pas la réveiller trop tôt, elle pourrait prendre peur, se mettre à gueuler. Il remonta la couette, dégagea sa bite, reprit la main de la fille et lui refourra son propre pouce dans la bouche, tout cela, avec une lenteur hiératique de zombie. Quand ce fut fait, il respira un grand coup et remit la lampe de chevet sur la table de nuit de façon que la lumière tombe sur les yeux de la fille. Il vit son visage se crispier. L'instant d'après, ses yeux le fixèrent. Il fut pris de court par la vitesse de son réveil. Elle retira son pouce de sa bouche.

— Qu'est-ce que vous faites dans ma chambre ?

Pas inquiète pour deux ronds.

— La porte était fermée à clef, comment êtes-vous entré ?

Il essaya de bouffonner, intimidé quand même par l'aplomb de la pécore.

— Tu oublies que j'ai des doigts de fée. T'as pas entendu mon cousin, à table ? Aucune serrure ne m'a jamais résisté, elles succombent toutes à mon charme slave.

Bébé fronçait les sourcils, méfiante ; elle avait un drôle de goût dans la bouche. Il la vit remuer la langue, derrière ses joues, et comprit. Tout à coup elle s'empourpra, elle venait de reconnaître le goût.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— J viens juste d'entrer. T'as l'sommeil drôlement léger, dis-donc.

Elle se dressa dans le lit, assise, et le considéra fixement. Comme il tenait sa mallette devant lui, elle ne put pas voir qu'il avait oublié de refermer sa braguette. Au pied du lit se trouvait une chaise au dos de laquelle pendait une paire de collants et une culotte. Il l'attira et se posa dessus. Il prit son paquet de Camel dans sa poche. Il en alluma une, tira une bouffée, puis la lui présenta, retournée, en

geste de paix.

— Tu veux une taffe ?

Elle prit la cigarette et tira dessus. Le goût du tabac lui ferait oublier l'autre goût.

— Qu'est-ce que vous m'voulez ?

— J'voulais juste te dire bonsoir, on a pas eu l'temps de beaucoup se parler. Et puis, j'ai entendu des choses. Paraît qu't'as un problème, avec mon cousin ?

Prêchant le faux pour savoir le vrai, il lança négligemment.

— Il se plaignait à ta mère, paraît que tu lui sautes sur la grappe dès qu'tu peux.

D'indignation, les yeux de Bébé s'écarruillèrent.

— Le salopard ! C'est lui qui m'a forcée ! Il m'a menacée de raconter à ma mère que j'faisais des trucs avec mon frère... et ...

Merde ! Elle s'était encore vendue ! Mais qu'est-ce qu'elle avait donc à le raconter à tout le monde ? Voyant qu'elle regrettait d'en avoir trop dit, Ernest vola à son secours.

— Avec ton frère ? Et alors ? La belle affaire, comme s'il y avait de quoi en faire un fromage ! Mais c'est normal, quand on a un frère, faut s'en servir. Toutes les sœurs font comme toi. Moi, quand j'étais p'tit, c'est avec mes sœurs aînées que j'ai commencé. C'est comme ça qu'on apprend. Après, j'apprenais aux petites ; ça se fait dans toutes les familles.

Elle n'arrivait pas à savoir s'il plaisantait. Ce type était un vrai pantin, impossible de deviner ce qu'il pensait vraiment.

— Et puis, ajouta Ernest pour faire bon poids, avec un frère, ça sort pas de la famille. Vaut mieux faire ça avec son frère qu'avec un étranger. On est sûr de pas choper de maladies. Et c'est pour ça qu'ta mère te met en pension ? Elle est drôlement rétrograde, dis donc !

Bébé secoua la tête.

— Non, c'est pas pour ça ; elle le sait pas, pour Bertrand. Beau-P' lui a pas dit. C'est parce qu'elle nous a surpris, Beau-P' et moi pendant que je...

Elle piqua un fard ; l'aveu refusait de franchir ses lèvres. Lentement, sous la couette, ses genoux se déplièrent.

— Ah oui, j'suis au courant ; t'étais en train de lui en tailler une !

Elle sursauta.

— Il vous l'a dit ?

Ernest ricana et montra son petit doigt.

— C'est lui qui m'l'a dit. Alors, comme ça, ce salaud t'a dénoncée pour se dédouaner ! Quel fumier ! C'est vraiment un dégueulasse. En prison, y en avait des comme lui, qui donnaient leurs culs aux matons et caftaient sur les copains pour se faire bien voir.

Ecœurant !

Bouche bée, Bébé le contemplait. Quel numéro, ce type ! Elle oublia de tenir la couette qui descendit à sa taille. A travers sa nuisette, les bouts de ses nichons pointèrent.

— C'est mignon comme tout, dis-donc, tout ça, susurra Ernest en les désignant. Tu veux pas m'les montrer, tes jolis nibards ?

Quel pitre ! Malgré elle, Bébé gloussa stupidement. Elle hésita à remonter la couette, amorça le geste, puis y renonça en haussant les épaules. Les yeux du taulard lui chatouillaient les tétons. Il était plutôt marrant au fond, ce salaud. Elle savait très bien pourquoi il était venu dans sa chambre. Fallait pas sortir de Polytechnique. Elle pensa à sa mère qui dormait tranquillement sans se douter de rien. Ses entrailles remuèrent.

— Sept ans que j'ai pas vu une jolie paire de nichons ailleurs que sur des magazines. Si t'étais chic, tu me montrerais les tiens. J'te promets qu'j'y toucherai pas.

— Vous vous faites pas chier, hein ? Et pourquoi j'vous les montrerais ? Et puis vous les voyez d'abord, ce truc est transparent.

Elle cambra coquettement le buste, faisant saillir les pointes. Elle épiait Ernest entre ses cils.

— C'est pas pareil à travers... tout nu, c'est mieux, c'est plus vivant. Sois sympa. Et puis réfléchis, on va te boucler en pension. Toi qui aimes les garçons, tu vas faire ceinture pendant un moment. Pourquoi qu'on se ferait pas plaisir tous les deux, hein ?

Elle haussa les épaules sans répondre. Elle commençait à avoir chaud entre les cuisses.

— T'as les bouts qui pointent, chuchota Ernest en se penchant pour les admirer. T'as vu ? Ils soulèvent le nylon !

Elle baissa les yeux. Ernest tendit un index et lui effleura un téton à travers le nylon. Elle frissonna et le regarda fixement. Il lui soupsa prudemment un nichon.

— Levez votre main de là ou je crie !

Il retira sa main prestement. Un peu déconfit, il l'entendit glousser. Il ne comprenait rien à cette fille.

— Vous avez eu les foies, hein ? (Elle se lécha les lèvres) J'aurais pas crié, c'est pas mon genre.

— C'est quoi ton genre ?

Elle ne répondit pas. Comme si c'était difficile à deviner !

— Toi, tu vas faire un malheur, en pension. Toutes les pionnes vont s'étriper pour toi ! Elles sont toutes gouines les pionnes d'internat. C'est comme les bonnes femmes qui travaillent dans les prisons pour femmes. Tu l'as déjà fait avec une fille ?

Prise de court, Bébé secoua la tête. Non, elle ne l'avait jamais fait. Avec tous ces garçons qu'elle avait à sa disposition, pourquoi

serait-elle allée le faire avec une fille ? Et faire quoi, d'ailleurs ? Elle fronça les sourcils, sincèrement perplexe.

— Fait quoi ? Qu'est-ce qu'on peut faire avec une fille ?

— Qu'est-ce que tu fais avec les garçons ? Tu les sucés, non ? Avec les filles, c'est pareil. Vous vous lécherez la craquette. C'est comme en taule, on s'enculait entre mecs pour remplacer les femmes. On n'était pas pédés pour autant !

Il vit poindre une lueur rêveuse dans les yeux de Bébé. Elle s'était souvent fait lécher, elle, par des garçons, elle aimait bien ça ; elle se demanda quel effet ça pourrait lui faire de lécher une fille. Ernest rapprocha sa chaise et reprit possession d'un de ses nichons. Elle lui avait dit qu'elle ne crierait pas, pourquoi se gêner ? Il le soupesa, le palpa. Quelle merveille. Du pouce il caressa la pointe qui dardait. Les narines de Bébé frémissaient, elle le regardait par-dessous, à travers ses cheveux qui pendaient devant son visage. Il lui tirailla doucement un mamelon. Elle entrouvrit les lèvres.

— Tu sais bien les sucer, au moins, les garçons ? lui demanda Ernest, la voix rauque.

La Camel, qu'il avait oubliée, se consumait entre ses doigts. Il la pinça, à la façon des taulards, pour éteindre la braise entre le pouce et l'index. Bébé s'étonna.

— Oh !... ça vous brûle pas, quand vous faites ça ?

— Question d'habitude, les mégots me brûlent pas. Ce qui me brûle, et pas seulement aux doigts, c'est le bout de ton nichon.

A nouveau, ce rire niais, si excitant. Il faisait rouler la pointe élastique entre son pouce et son index.

— T'as pas répondu. Tu les sucés bien ?

— Ils se sont jamais plaints, pouffa Bébé.

Petite garce !

— Et les messieurs, tu les sucés bien ? J'parle pas de Beau-P', bien sûr. Oh, j'parie que tu dois très bien les sucer, on voit ça à ta bouche, c'est une bouche de suceuse, de petite goulue !

Il fit glisser sa trousse à outils de ses genoux et laissa son sexe sortir du pantalon ouvert comme un diable de sa boîte. Les yeux de Bébé s'arrondirent quand ils virent le gland rouge qui émergeait du prépuce.

— Il te plaît, mon serpent à lunettes ? demanda Ernest, en se levant et le lui présentant au visage.

Bébé fit la moue. Elle n'était pas aussi grosse que celle de Beau-P', mais quand même d'assez belle taille. Bien plus grosse en tout cas que celle de Jérôme, et même que celle d'Emile. Et le gland avait une drôle de forme, un peu aplatie.

— En prison, j'la fourrais dans le cul des garçons, mais tu peux la sucer tranquille, je l'ai lavée tout à l'heure.

Il omit de lui préciser que c'était dans sa propre bouche. Il se rapprocha et comme elle ne reculait pas, elle fut obligée de loucher pour regarder le gros gland qui se balançait sous son nez.

— Prends-la dans ta petite main, sois sympa, quémанда-t-il. N'aie pas peur, elle va pas t'mordre.

Elle secoua la tête, en accentuant sa moue.

— Et puis quoi encore ? Pour qui vous m'prenez ? Rentrez ça, vous devriez avoir honte !

Il ne fut pas dupe de ses airs offusqués. Elle voulait se faire un peu prier, pour la forme. Il connaissait ce genre de petites salopes, ça les fait mouiller de savoir qu'on est sur des charbons ardents.

— Regarde ces belles balloches, fit-il, pour la tenter.

Et il souleva ses couilles avec la paume de sa main.

— Elles sont pleines à déborder. Et pourtant, j viens d'en mettre un coup à ta mère, mais j'ai de la réserve.

— A ma mère ? Tu parles ! Elle dort, ma mère ; elle a dû prendre ses comprimés...

— Justement, elle s'est rendue compte de rien. Et ce connard qui ronflait à côté d'elle n'a rien entendu.

Abasourdie, Bébé leva les yeux sur lui. Quelque chose lui dit qu'il ne mentait pas. Un frisson la parcourut. Il lui faisait peur, tout à coup, elle ne le trouvait plus aussi comique. Mais cette peur même avait quelque chose de délicieux qui la fit s'ouvrir et mouiller.

— Vous avez fait ça ?

— Parole d'homme. Allez, suce-la, sois sympa...

Il lui caressa le crâne et lui prit la nuque pour l'attirer à lui.

— Non, lâchez-moi. J'veux bien le faire, mais j'veux pas que vous m'teniez !

Il retira sa main et avança sa bite. Le gland effleura les lèvres de la fille. Il eut l'impression qu'elle essayait de ne pas rire. Il lui passa le gland sur la bouche à deux reprises, forçant les lèvres à s'écarter.

— Ouvre la bouche, j'entrerai juste que le gland.

Elle sourit, amusée ; ils disaient tous ça. Comme eux, Ernest profita de ce qu'elle séparait ses lèvres et lui fourra son gland dans la bouche. Elle posa la langue dessus pour l'arrêter. Ils s'immobilisèrent. C'était toujours très fort, pour elle, quand un type lui fourrait son truc dans la bouche pour la première fois. Celui-là savait vivre. Il ne bougeait pas. Rassurée, elle laissa remuer sa langue. Elle reconnut aussitôt le goût qu'elle avait eu dans la bouche tout à l'heure et fut certaine qu'il la lui avait déjà mise dedans pendant qu'elle dormait. Au lieu de l'indigner, cette pensée l'excita. Elle aspira le gland comme un gros bonbon et laissa la queue entrer en elle. Elle pensa qu'il avait vraiment dû la fourrer à sa mère et que c'est de là que venait ce goût si particulier, légèrement saumâtre. Elle ferma les yeux pour mieux se

concentrer, fit tourner sa langue autour du gland à toute vitesse. Elle appelait ça l'hélice d'avion. Ernest faisait glisser la couette ; la fraîcheur de l'air lui caressa les cuisses et le ventre. Elle écarta les cuisses pour qu'il puisse bien lui voir la fente. De l'autre main, il lui fit sortir les seins de la nuisette.

— C'est bien... montre-moi tes jolies choses... écarte bien les cuisses, fais voir ta moule.

Lui fourrant sa pine jusqu'au gosier, il laissa tomber sa main et lui fouilla les poils, tâtant le gluant de la fente.

Elle recula la tête, lui libérant la bite.

— J'suis vierge, faites attention, hein ?

— Vierge ?

Ils regardaient tous les deux le doigt d'Ernest qui montait et descendait dans la fente rose. Il appuya un peu, sentit céder la chair chaude mais voyant qu'elle crispait le visage, il retira son doigt, surtout ne pas l'effrayer. Vierge, à quinze balais, et suçant tout ce qui lui tombait sous la bouche ! Quelle maison de fous ! Et son frère, alors, qu'est-ce qu'il faisait avec elle ?

— Et ici ? T'es vierge aussi, ici ?

Loin de se rebiffer, comme il le redoutait plus ou moins quand il lui toucha la rondelle, elle s'entrouvrit davantage encore... et, sans oser lever les yeux sur lui, répondit négativement, d'un geste discret, à sa question. Tudieu ! Il en siffla entre ses dents : voilà qui changeait tout. Il se remit à la branler du bout du doigt, et elle accompagna le mouvement sans vergogne.

— Tu veux pas m'la prêter, ta petite rondelle ?

— Vous êtes trop gros.

— T'inquiète pas, j'ai enculé des garçons, ils sont encore plus serrés que les filles. J'ai l'habitude... c'est comme pour les serrures.

Il la masturbait en artiste, aussi bien que si elle l'avait fait elle-même. Tout à coup, la curiosité lui enflamma les reins. Elle repensait à ce qu'il lui avait dit. Demain, elle serait bouclée avec des filles ; plus de garçons. D'un geste irréflecti, elle lui attrapa la queue. Il comprit ce qui se passait dans sa tête.

— Tu vas voir, j'fais ça en douceur, ça va entrer comme une lettre à la poste. Laisse-toi faire.

Il lui retira sa chemise, puis, quand elle fut nue, la tira par le bras. Pas besoin d'insister, elle avait l'habitude. Tout de suite elle se retourna et se prosterna pour lui offrir l'étoile sombre et la fente rose qui, vue de derrière, s'écarquillait en losange. Ravi de tant d'empressement, Ernest, pour ne pas demeurer en reste, retira galamment son pantalon et le laissa choir à ses pieds.

— Vous ferez vraiment doucement, hein ? lui recommanda Bébé. Y'a des garçons, y m'font mal.

— Dès que t'as bobo, tu me le dis, et je la ressors. Et puis on recommence, jusqu'à ce que ça s'élargisse. D'accord ?

Elle fit oui de la tête et creusa les reins pour bien faire éclore sa pastille. Il vit un peu de chair rose au centre de la cible brune. Il lui passa le gland dans la fente pour se le mouiller, puis l'appuya au creux de la corolle, et poussa avec une infinie délicatesse. Heureusement surprise de tant de précautions auxquelles ne l'avaient pas habituée ses autres partenaires, Bébé, après s'être crispée, se relâcha. Le gland glissa dans son anus comme un gros suppositoire.

— Voilà, on reste comme ça le temps qu'tu t'habitues. D'accord ? Juste le bout.

— D'accord.

Sa voix chevrotait, mais ce n'était pas d'appréhension. Il se mit à lui titiller la fente par devant et, de l'autre main, la prit par un sein, pour bien la tenir quand il l'emmancherait d'un coup, jusqu'au cœur, comme s'il l'embrochait. Elle allait avoir la surprise de sa vie, cette mignonne ! Sous sa main il sentait son petit cœur battre violemment ; elle avait quand même peur, pour que son cœur batte si fort, mais elle devait aimer ça. Au moment de l'embrocher il changea d'avis. Et pourquoi ne pas jouer sur du velours, pour changer un peu ? Cette fille était une vicelarde, ce serait encore meilleur que de la défoncer comme un taulard. Il sentit qu'elle poussait, de l'intérieur de son cul, pour lui engloutir le gland plus profond. Il poussa de son côté, franchissant quelques centimètres d'un coup.

— Ouille ! Doucement, doucement !

— J't'ai fait mal ? Tu veux que j'la ressorte ?

— Non, vous pouvez l'enfoncer un peu plus, mais doucement.

Il insista, enfilant deux centimètres de plus.

— Fais Oh, avec ta bouche, comme si t'étais surprise.

Intriguée, elle obéit. Instantanément ses fesses s'amollirent et elle sentit son anus qui faisait la roue. L'étonnement la fit gémir. En un instant, comme un gros poisson, la bite venait d'entrer entièrement en elle. Elle n'avait pas eu mal. Les couilles d'Ernest pendaient entre ses propres cuisses, elle pouvait les voir par-dessous. Cela la fit rire, elle glissa une main au bas de son ventre et les lui caressa.

— Oh... j'vous sens bien... et j'ai pas mal... j'vous sens presque jusqu'à mon estomac.

— C'est bon, hein ? T'aimes ça ?

— Oui... qu'est-ce qu'elles sont grosses (elle lui soupesait les couilles), pourquoi elles sont si grosses ?

— Parce qu'elles sont pleines. Mais j'vais les vider, d'accord ? Je vais bien t'enculer, d'accord ?

— Oui, enculez-moi... oh, enculez-moi bien.

Décontenancé, il l'entendit se mettre à chialer. Elle venait de

penser à l'internat qui l'attendait, et que c'était la dernière fois, avant de longs mois sans doute, qu'elle donnait son cul.

Ernest se retira à demi, puis la remit au fourreau. Elle pleurait, mais elle s'ouvrait bien. Il n'avait plus aucun mal à coulisser, elle était aussi moelleuse par le cul qu'une autre par le vagin.

— Putain, j'avais tout larguer, grogna-t-il, perdant son sang-froid. J'réponds plus de rien, attends-toi à la surprise de ta vie !

Il se retira, ne restant plus en elle que par le gland et s'apprêta à l'embrocher à fond, histoire de la faire miauler un bon coup ! Le silence était si parfait, si chargé d'attente, qu'ils entendirent ensemble le plancher pleurer au rez-de-chaussée.

— Ma mère ! C'est ma mère ! chuchota Bébé. C'est elle, j'reconnais son pas. Elle veut pas faire de bruit pour pas nous réveiller !

Il tendit l'oreille. Un nouveau grincement, furtif, vint chatouiller son tympan. Quelqu'un montait l'escalier avec d'innombrables précautions.

— Oh, mon dieu, il faut pas qu'elle vous trouve, il faut pas !

Affolé, il se retira, ramassa sa trousse, chercha une issue. Il n'y en avait pas. Il était fait comme un rat. Bébé s'était assise sur le lit. Elle lui montra la fenêtre, d'un geste impérieux.

— Allez vous mettre sur le rebord, vite, j'vous rappellerai dès qu'elle sera redescendue. Elle vient vérifier si j'dors, j'la connais. Elle a dû avoir un remords. Vite. On l'a déjà fait avec mon frère, vous risquez rien.

Il chercha son falzar, ne le trouva pas, il avait dû l'expédier sous le lit d'un coup de pied ; d'ailleurs il n'avait plus le temps, les pas furtifs atteignaient le haut de l'escalier, dans dix secondes la mère serait ici. Il se laissa entraîner vers la fenêtre que Bébé ouvrit sans faire de bruit. Il se pencha. Elle lui montra le rebord, assez large, une sorte de corniche qui soutenait la gouttière. Il était cambrioleur, pas besoin de lui faire un dessin. Il enjamba la fenêtre, se raclant les burnes au passage, et posa les deux pieds à l'extérieur. Puis il se déplaça latéralement pour se planquer derrière le volet pendant que Bébé refermait la fenêtre.

Il espérait qu'elle ne serait pas longue à se débarrasser de sa mère, parce qu'il se caillait sérieusement les miches sans son grimant. Sans compter qu'on pouvait le voir, du dehors, avec ce ciel étoilé. Ah, il aurait l'air fin, si un voisin insomniaque mettait le nez à sa fenêtre et le voyait là, agrippé au lierre qui couvrait la façade, avec le cul à l'air.

Non seulement il se les gelait, mais ses couilles étaient si gonflées par l'afflux du sperme qu'il avait l'impression qu'elles allaient exploser. Il était tellement sous pression que la prostate lui élançait, comme si on lui avait enfoncé une aiguille dedans. Pourvu que la

petite ait eu le temps de planquer son falzar qu'il avait laissé par terre, au pied du lit. Si jamais la mère le trouvait, son compte était bon ; il pourrait faire sa croix sur la réinsertion sociale.

CHAPITRE XI

La fessée... par-devant

Ayant tiré le rideau devant la fenêtre, Bébé courut vers son lit. Elle avisa le pantalon d'Ernest, le roula en boule et l'enfonça sous son matelas. Pourvu qu'elle ait le temps de se fourrer au pieu et de faire semblant de dormir ! Sa mère n'oserait pas la réveiller et retournerait en bas, elle pourrait alors récupérer Ernest. Elle étendit la main pour éteindre la lampe de chevet tout en glissant une jambe sous la couette. Trop tard. Avant qu'elle ait pu éteindre, la porte s'ouvrit et Beau-P', en pyjama de soie noire, entra dans la chambre. Il resta tout pantois en la voyant à poil.

— Tu dors pas ? s'étonna-t-il. C'est allumé ?

Il referma la porte derrière lui et remit ses pantoufles qu'il tenait à la main.

— Qu'est-ce que tu fiches, toute nue ? T'as trop chaud ? Et pourquoi t'es debout ?

Bébé se fourra sous la couette et la tira sous son menton.

— J'suis allée pisser, j'ai le droit ? Et j'dors à poil si ça me plaît ! J'ai pas de compte à te rendre ! Et maintenant, casse-toi, j't'ai assez vu, salopard !

— Voyons, faut pas t'fâcher comme ça, ma poulette, fit Beau-P', en étendant les mains de ce geste implorant qui avait si bien marché avec la mère. J'suis juste monté pour qu'on s'explique. T'as pas été très élégante, tout à l'heure !

Elégante ! Alors là, c'était la meilleure !

— Et toi, tu m'as pas vendue ?

— J'avais pas le choix, Bébé. Fallait bien limiter les dégâts ! Tu m'chargeais, j't'ai rendu la pareille. Mets-toi à ma place !

Quel salaud ! Un tel cynisme la laissait pantoise. Pendant qu'elle cherchait ses mots il s'assit sur la chaise qu'avait occupée Ernest. Elle pensa au taulard, à poil sur la corniche. Fallait qu'elle se débarrasse de ce faux jeton en vitesse.

— Tire-toi de chez moi, Beau-P', t'entends. Et tout de suite, si tu veux pas qu'appelle maman. On verra si c'est moi qui t'saute sur la grappe dès qu'elle a le dos tourné !

— Tu ferais pas ça, dit calmement Beau-P'. T'es pas conne à ce point. T'oublie qu'j'y ai pas tout dit, à ta mère. J'ai pas parlé de ton frère !

Il vit que le coup avait porté.

— Un cousin, ça compte pas, poursuivit-il. Mais un frère... pense à ta mère, avec ses idées étroites, son éducation religieuse ! L'inceste...

Il laissa le mot s'imprimer dans l'esprit de la petite. Elle savait qu'il disait vrai, sa mère, avec le temps, lui pardonnerait tout, mais jamais ça.

— T'es vraiment un type dégueulasse, tu sais ?

Beau-P' prit un air modeste.

— On fait ce qu'on peut, ma poulette. Mais j'te ferai remarquer qu't'es pas non plus du premier choix, question moralité !

— Qu'est-ce que tu veux ? Accouche !

— Tu devines pas ?

Beau-P' croisa les jambes, très à l'aise. Il fallut un long moment à Bébé pour comprendre. C'était trop énorme, elle n'arrivait pas à le croire. Après ce qui s'était passé, il avait encore le front de...

— Tu veux rire, je crois ? Comment peux-tu imaginer un seul instant ? Tu veux qu'te dise ? Tu me donnes envie de gerber ! J'préfèrerais encore crever, tiens !

— On peut pas s'séparer comme ça, ma jolie, fit mielleusement Beau-P', faut toujours finir c'qu'on a commencé.

Un frisson de rage parcourut Bébé. Si ses yeux avaient pu tuer, son beau-père n'aurait pas fait long feu. Le salopard la tenait et s'amusait de la sentir impuissante. Il ne fallait pas que sa mère apprenne, pour Bertrand, elle le foutrait en pension, lui aussi, elle ferait tout pour les séparer à jamais ! Son p'tit frère ; il faisait partie d'elle ! Elle ne pouvait pas lui faire ça ! Le désespoir succéda à la colère et elle fondit en larmes.

— Oh Beau-P', pourquoi t'es si salaud ? Tu frais quand même pas ça, hein ? Tu lui dirais pas, pour Bertrand ? Il t'a rien fait, lui !

Si elle comptait l'apitoyer avec ses larmes, elle se mettait le doigt dans l'œil jusqu'au genou. Prenant ses aises, Beau-P' se cala confortablement contre le dossier de sa chaise.

— Bien sûr que j'lui dirai pas... puisqu'on va s'arranger. T'es pas conne à ce point, quand même ! Qu'est-ce que ça te coûte ? Tu l'fais avec les autres, pourquoi pas avec moi ? Faut être logique !

Assise dans son lit, les genoux levés, Bébé posa son front dessus et se remit à chialer. Elle avait complètement oublié Ernest, elle pensait à ce qui allait se passer maintenant. Parce qu'elle allait se laisser faire, bien sûr ! Est-ce qu'elle avait le choix ? Elle étreignait ses jambes et enfouissait son front entre ses genoux, secouée par les sanglots. Tout en pleurant, elle guettait le moment où son beau-père allait la toucher. Elle savait qu'il allait le faire ; elle était toute nue, il n'aurait qu'à tirer sur la couette et lui mettre la main entre les cuisses. Dès qu'on lui touchait la fente ou qu'on lui mettait un doigt dans le

cul, c'était cuit ; il ne l'ignorait pas. Mais Beau-P' la laissa pleurer tout son soûl sans faire la moindre tentative. Il attendit qu'elle relève la tête, un peu étonnée quand même, et qu'elle le regarde interrogativement à travers ses larmes.

— J'veux pas t'faire violence, lui murmura-t-il. Faut que ça vienne de toi.

— Qu'est-ce que tu veux ? répondit-elle sur le même ton.

Elle renifla. Il lui passa un Kleenex et attendit qu'elle se soit mouchée. A nouveau, elle le questionna du regard. Autant en finir tout de suite, puisqu'il fallait y passer.

— T'as pas chaud, sous cette couette ?

C'était donc ça. Elle haussa les épaules et rabattit la couette à ses pieds. Assise toute nue au milieu du lit, ses genoux levés, ses nichons écrasés contre ses cuisses, elle offrait vraiment un tableau délicieux, avec ses joues baignées de larmes. Beau-P'décroisa les jambes pour donner ses aises à Popaul qui pointa par la fente du pyjama. En voyant surgir le pénis en érection, Bébé battit des paupières. Elle commençait à s'échauffer, ça la prenait dans les tripes, au bout des seins. Qu'on la force lui avait toujours plu, il y avait une nature de femelle soumise au fond d'elle ; c'est pour ça qu'elle se faisait souvent « violer » par les copains, qu'elle aimait bien les pousser à bout. Sa respiration changea de rythme quand elle vit Beau-P' rapprocher sa chaise.

Il lui désigna les oreillers et le traversin.

— Prends tout ça, et mets-les au milieu du lit, fais une pile avec, à l'endroit où t'es maintenant. Et viens t'asseoir au bord du matelas, en face de moi.

Quand elle réalisa ce qu'il avait en tête, elle fit un amas avec le traversin et les oreillers, puis s'adossa dessus, face à Beau-P'. Leurs genoux se touchaient. Comme il attendait, elle écarta les cuisses afin qu'il puisse reluquer sa fente et elle se renversa sur les oreillers, auxquels elle s'appuya de ses coudes.

— Remonte tes jambes, mets tes pieds sur le matelas. J'veux voir aussi ta raie du cul.

Elle suivit ses directives et lui étala impudiquement sa marchandise sous le nez. Il abaissa les yeux, scruta la chair ouverte et la petite étoile brune. Bébé sentit les bouts de ses seins durcir ; un tremblement familial s'éveillait au creux de ses reins.

— T'es quand même ignoble, murmura-t-elle. J'suis presque ta fille !

— Tu veux rire ! Ouvre bien la moule, écarte davantage... (Elle le fit.) Qu'est-ce que tu mouilles, ma salope. Encore pire que ta mère. J'ai jamais vu des mouilleuses pareilles.

Cette allusion à ce qu'il faisait avec sa mère la remua

étrangement. Beau-P' ne la touchait toujours pas, il se contentait de lui regarder la chatte. Le tremblement intérieur se fit plus fort, surtout dans ses reins, son clitoris était tout raide.

— Tu t'souviens de ce que tu m'as dit, tout à l'heure ?

Elle avait dit tant de choses ; elle secoua la tête, sans le quitter des yeux. Qu'est-ce qu'ils avaient donc tous à tant aimer lui regarder la chatte ! C'était jamais qu'une fente avec des poils autour !

— Que j'en profitais, quand j'te donnais la fessée, pour te mettre le doigt dedans ? Tu t'souviens ?

Elle fit signe que oui, précipitamment. Il lui montra son index.

— Eh bien, j'avais t'le mettre vraiment, maintenant. Et de face, pour que tu me voies bien te le mettre !

Il fit comme il disait. Du bout du doigt, qu'il tendait devant lui, il lui décousit la fente, juste sous le clito. Elle en eut comme une secousse électrique. Le doigt remonta, lui taquina le bouton, redescendit. Tour à tour, remuant son souffle, elle regardait Beau-P', puis le doigt qui allait et venait. Rouge comme une pivoine, elle frémissait de la tête au pied. Le doigt explorait les moindres replis, insistait, tournicotait.

— Alors, t'as quelque chose à redire ? Je te la touche, la fente, maintenant. J'fais pas seulement semblant. Tu sens comme je t'la touche ? Tu l'sens bien, mon doigt ?

— Oui, Beau-P'... J'le sens.

Il le fit monter et descendre à plusieurs reprises et quand il arrivait en haut, il lui taquinait vicieusement le bouton.

— J'avais te le mettre dans le cul, maintenant, mon doigt, tu permets ? Réponds.

— Oui, Beau-P'... J'permets.

Il lui vissa l'index dans l'anus, tout au fond. Bébé hoqueta.

— Tu vois, j'me gêne pas avec tes trous. J'les touche quand je veux et tu te laisses faire. Tu fais plus ta fière comme tout à l'heure, hein ? J'avais t'apprendre à le prendre de haut.

Il fit aller et venir son doigt ; l'anus se crispait et se relâchait, par spasmes. Bouche ouverte, l'air stupide, Bébé s'abandonnait.

— T'aimes ça, hein ? Dis pas le contraire.

— C'est vrai, Beau-P', j'aime ça ! Oh mon dieu... Qu'est-ce que j'avais devenir, au pensionnat ?

— T'en fais pas, les gouines s'occuperont de toi comme tu le mérites. Elles le laisseront pas au chômage, ton petit cul !

Il la branla un moment, des deux mains, lui titillant la fente, lui explorant l'anus en profondeur ; s'appuyant sur ses mains, elle soulevait son bassin, s'écarquillait, haletante. La mouille coulait d'elle comme d'une source.

— Tu sens comme j'te touche le clito ? Et dans le cul, tu le sens

bien, le thermomètre ?

Elle fit signe que oui ; elle sentait tout. J'suis une vraie chienne, pensa-t-elle, j'ai aucune pudeur ; ils peuvent me faire tout ce qu'ils veulent, j'accepte tout !

— Faudrait qu'tu t'ouvres davantage maintenant.

Elle n'en crut pas ses oreilles ; un rire étranglé lui échappa. Comment aurait-elle pu s'ouvrir plus que ça ? Il le lui expliqua posément. Il lui fit saisir elle-même ses chevilles, puis se renverser sur le lit, contre la pile d'oreillers, en élevant les pieds au plafond et en faisant le grand écart. Elle suffoqua quand elle fut ainsi.

— Oh, Beau-P', t'es vraiment dégueulasse, tu sais, de m'faire mettre comme ça. Qu'est-ce que tu vas m'faire ?

— Je vais te donner la fessée que tu mérites, petite dévergondée. Une fessée par-devant !

— Par-devant ? Oh Beau-P', tu veux pas dire...

— Sur la moule, parfaitement, Mademoiselle !

— Oh Beau-P', t'as de ces idées... T'es vraiment tordu tu sais ? Sur la... Oh, tu frapperas pas trop fort quand même ? ça doit faire vachement mal par-devant...

— J'frapperai juste ce qu'il faut ; tu vas voir, tu vas aimer ça. Ta mère, elle devient dingue quand j'lui fais.

Bébé tressaillit. Elle avait du mal à imaginer sa mère dans cette pose. Il s'agenouilla devant elle et, tout doucement d'abord, se mit à lui tapoter sur la moule du plat de la main. Un éclair de chaleur remonta dans le ventre de Bébé. C'était dingue, ce truc, c'était absolument inouï les sensations que ça donnait ! A chaque claque, sa fente s'ouvrait, les lèvres de sa chatte, comprimées, s'aplatissaient, son clitoris éprouvait une sorte de secousse électrique ; ça lui remontait jusque dans les seins, ça la prenait à la gorge.

— Oh Beau-P', Beau-P'...

Il pressa le rythme, la claquant plus fort ; dans cette pose toute la chatte s'écarquillait, les claques atteignaient directement la muqueuse et faisaient gicler la mouille.

— Oh, vilain Beau-P', roucoula admirativement Bébé, oh, qu'est-ce que tu peux être vicieux quand même !

— Vicieux ? Tu vas pas dire que ça t'plaît pas ?

— Oh si, ça me plaît ! Mais ça n'empêche pas, c'est drôlement vicelard ! Frappe plus fort, ça me chauffe de partout. Oh, ça fait mal, mais c'est bon. Oh tu me touches bien... Jamais un type m'a fait ce qu'tu me fais ! Oh, s'il te plaît, lèche-moi un peu, j'suis trop énervée, ça me brûle trop...

— J'vais faire mieux que te lécher, dit Beau-P', en se relevant.

Et il lui passa le gland dans la fente. La respiration oppressée, Bébé écarquillait les yeux. Elle était tellement ouverte dans cette

position incroyable, et tellement échauffée par la fessée sur la moule, qu'il n'eut aucune peine à lui introduire le gland dans le vagin.

— Beau-P' ! Salaud ! cria-t-elle, tu vas pas faire ça ?

Il la regarda, tout souriant, le gland logé dans le trou. Il suffisait d'un centimètre et c'était fait.

— Tu vas quand même pas la garder toute ta vie, ta pastille, non ?

— Non, Beau-P', le fais pas ! Pas devant ! Mets-la moi dans l'arrière, si tu veux, mais pas devant ! J't'en prie, j'suis gentille, tu vois, j'te laisse tout faire. Pas par-devant...

Il hésita. Il ne comprenait pas pourquoi, chaude du cul comme elle l'était, elle se privait du meilleur !

— Si tu l'fais, je le dirai à maman, ça, le menaçait Bébé. J'te jure que j'lui dirai !

Elle sentait le gros bout entrer et sortir, elle osait à peine bouger de crainte de se jeter elle-même, dans un faux mouvement, au devant de la pénétration. Elle avait promis à son frère que ce serait lui qui la dépucellerait, la veille de son mariage. Elle voulait pas gâcher ça. Une sueur froide lui baigna tout le corps. Elle était d'autant plus terrifiée qu'elle ne répondait pas d'elle-même ; si Beau-P' la lui enfonce, elle le savait d'avance, elle serait ravie, sur le moment, ça lui manquait tellement d'en sentir une à cet endroit. Mais elle ne pouvait pas faire ça à son frère, elle lui avait juré ! Elle se mit à pleurnicher, la bouche en chapeau de gendarme.

— Tu pleures, Bébé ? Ma chérie, tu pleures ? T'es fâchée contre maman ? Tu pleures toute seule dans ton p'tit lit ?

La panique les pétrifia, collés l'un à l'autre comme deux chiens dans la rue. Ils se dévisagèrent, terrifiés. La voix de Laura, empâtée par les somnifères, trébuchait à chaque syllabe, comme celle d'un ivrogne.

— Maman va t'consoler... Pleure pas comme ça, vilaine fille. C'est pour ton bien que j'te mets en pension ! On va vite te trouver un mari...

Machinalement, Laura fit tourner la poignée. Glacé d'effroi, Beau-P' ne fit qu'un bond silencieux jusqu'à la porte. Il s'appuya dessus de toutes ses forces. Les yeux dilatés, Bébé retapait son lit à toute berzingue, elle remit les oreillers et le traversin à la tête, et se fourra sous la couette qu'elle tira sur elle jusqu'au menton. Chacun de leur côté, sa mère et son beau-père poussaient sur la porte.

— Zut, fit Laura, d'une voix pâteuse, j'suis idiote, moi... Quelle conne, j'ai oublié la clef en bas.

Elle se baissa pour parler par la serrure et éleva la voix.

— J'vais chercher la clef, attends-moi. J'voulais pas t'éveiller, ma chérie. Je cherchais Beau... Il est plus dans le lit, je m'demande où

il est allé, à une heure pareille.

Ils l'entendirent s'éloigner. Beau-P' ne comprenait plus rien. Pourquoi allait-elle chercher la clef, puisque la porte n'était pas fermée ? Au fait, pourquoi n'était-elle pas fermée, cette porte ? Il se souvenait très bien que Laura l'avait bouclée ! Il y avait un mystère là-dessous qu'il renonça à éclaircir pour le moment. Il y avait plus urgent à faire. Prudemment, il entrebâilla la porte. Sa femme redescendait l'escalier. Il sortit sur le palier, referma sans bruit, et, rasant le mur, grimpa à l'étage au-dessus. Il allait se planquer là, attendre que Laura revienne et entre chez sa fille, alors il redescendrait au rez-de-chaussée regagner le lit conjugal.

Il était à mi-chemin quand il entendit Laura s'arrêter.

— Beau ne peut pas être chez elle, marmonna-t-elle. (Elle parlait toujours à voix haute quand elle avait pris ses saletés de comprimés ; on aurait cru une somnambule !). Il peut pas y être, puisque la porte est fermée à clef. J'avais la laisser dormir ; j'avais monter voir chez Bertrand, peut-être que Beau est chez lui.

— Et pourquoi j'irais chez ce petit connard ? s'indigna muettement Beau-P'. Elle me prend pour un pédé, ou quoi ?

Quand elle était droguée comme ça et qu'elle se réveillait, dans un état quasi comateux, Laura était incapable d'aligner deux pensées sensées. Il la vit reprendre son ascension. Elle titubait ; ces saletés de cachets recommençaient à faire leur effet. Elle luttait contre le sommeil, tout en montant, comme dans un rêve. Peut être rêvait-elle, en fait. Elle n'était vraiment pas réveillée. En tout cas, au matin, elle ne se souviendrait de rien, il était payé pour le savoir. Ce n'était pas la première fois qu'il la ramassait endormie dans une autre pièce et la ramenait au plumard.

De retour sur le palier du premier, Laura se débattait contre le sommeil. Une pesanteur invincible lui fit plier les genoux et avec un soupir presque voluptueux, elle s'étendit sur le palier, devant la porte de Bébé, et se mit à ronfler.

— Me voilà bien, pensa Beau-P'.

Que faire ? Descendre, l'enjamber ? Et si elle se réveillait ? Elle comprendrait tout. Elle avait souvent des phases de lucidité dans ces sortes de crises somnambuliques. Il préférait ne pas risquer le coup. Le plus sage était d'attendre dans la chambre du cousin qu'elle reprenne ses esprits. Cette décision prise, il se sentit mieux. Tournant les talons, il alla ouvrir la porte de la chambre d'ami. Ernest comprendrait, il connaissait la vie.

Beau-P' s'arrêta sur le seuil. La chambre était allumée, le lit vide, la fenêtre ouverte.

— Où est-il passé, ce salaud ?

Et ça lui revint : la porte fermée à clef et pas fermée à clef. La

trousse à outils d'Ernest. Tout s'enchaînait ! Le fumier. Il alla se pencher à la fenêtre, et qu'est-ce qu'il vit ? Ernest ! Debout sur la gouttière, à moitié à poil, qui enjambait la fenêtre de Bébé ! Oh, le faux frère, le fumier, l'ordure ! Il allait lui faire voir ! Mais tout à coup, il regarda mieux. Ernest avait encore une jambe qui pendait dehors. Beau-P' se frappa sur les cuisses.

Ce n'était pas chez Bébé, qu'il entraît, mais chez le frerot. Alors, là, c'était la meilleure. Ernest était devenu pédé ! On aura tout vu ! C'est certainement en taule qu'il a dû prendre de mauvaises habitudes ; à force de se taper des lopettes, il avait fini par prendre goût à la chose. Hilare, Beau-P' alla se fourrer au pieu. Pas question de roupiller, mais il serait plus à l'aise, là, pour attendre la suite des événements.

CHAPITRE XII

Le petit frère

(AVERTISSEMENT CHARITABLE : Ce chapitre a été écrit à la demande de quelques lecteurs homosexuels qui se plaignent de l'ostracisme dont ils sont victimes dans mes livres. Pour une raison analogue, j'avais déjà pondu dans un de mes livres un long chapitre scato, bien que mes goûts personnels ne me portent guère sur le caca. Je prie donc les lecteurs qui n'aiment pas les histoires de garçons de sauter ce chapitre et de passer directement au suivant. En effet, les scènes qui vont suivre sont particulièrement dégueulasses, et je dirais même insoutenables, pour un hétéro qui se respecte. Si vous le lisez quand même, ne venez pas vous plaindre ensuite ; vous aurez été prévenus. Je ne vous prends pas en traître.)

Cela faisait bien dix minutes qu'Ernest jouait les chats de gouttière, avec les miches à l'air, et il commençait à trouver la plaisanterie saumâtre. Pourquoi Bébé ne venait-elle pas lui ouvrir ? Il avait mal aux doigts à force de s'agripper, sans compter qu'il se les caillait de plus en plus. Une bise aigrette s'était levée et venait vicieusement lui geler les roustons. Il n'allait tout de même pas attendre ici que le jour se lève. Il leva la tête, calculant son coup ; la fenêtre de sa chambre, qu'il avait laissée ouverte, se trouvait juste à la verticale de celle de Bébé. En s'accrochant au lierre, en prenant appui sur les loquets de blocage des persiennes et sur le conduit vertical de la gouttière, ce ne devait pas être bien sorcier pour un monte-en-l'air aussi adroit que lui de regagner ses pénates. Seulement voilà, sept ans étaient passés depuis sa dernière escalade et il se sentait un peu rouillé. Il avait pris du lard en prison, n'avait plus sa souplesse d'antan. Ce serait trop con de se casser la gueule et de se retrouver à l'hosto avec une jambe cassée, voire pis encore, tout ça pour une histoire de cul.

Fallait pourtant qu'il trouve une solution. Il avait toujours été fragile des bronches ; déjà, des couilles, le froid lui remontait dans le ventre ; pour sûr qu'il allait se choper la crève si elle tardait plus longtemps. Alors qu'il gambergeait ainsi, ses yeux allaient de droite à gauche, à la recherche d'une issue. C'est ainsi qu'il nota, machinalement d'abord, que la fenêtre voisine de celle de Bébé était entrouverte. Il savait que c'était celle du frangin. Au fond, pourquoi ne passerait-il pas par-là ? Il devait roupiller, l'angelot ; il ne l'entendrait même pas. Suffirait de traverser la turne et de grimper chez lui passer

un autre falzar, avant de revenir aux nouvelles. Alors qu'il commençait à se déplacer, le ventre au mur, comme un lézard, il sentit son gland râper contre le crépi et, incrédule, abaissa les yeux sur son ventre. Il avait toujours la trique. Une vraie matraque se dressait entre ses cuisses. Bon dieu, il avait dû se détraquer quelque chose, à s'arrêter net comme il l'avait fait juste au moment d'envoyer la sauce. En principe, le froid, ça vous ratatine les couilles, eh bien pas du tout. Jamais encore il ne s'était vu un pareil gourdin. En reculant le ventre pour ne pas se l'écorcher, il parvint à la fenêtre du frerot. Jurant à voix basse, il glissa sa main par la fente, souleva l'espagnolette, poussa un panneau, enjamba le rebord et entra dans la tiédeur de la chambre. Ce ne fut qu'une fois dedans qu'il se mit à trembler de tout son corps ; la réaction, sans doute. Claquant des dents, il se dirigea au jugé vers la porte. Il faisait noir comme dans un four, là dedans. A mi-chemin, il se cogna contre une table basse qu'il n'avait pas vue, et quelque chose dégringola par terre, en faisant un ramdam pas croyable.

C'est bien ma veine, pensa-t-il. Illico la lumière s'alluma, l'éblouissant, et il vit le frangin, en pyjama de soie mauve se dresser dans son lit, blanc comme un linge.

— Oh, c'est vous, qu'il fit ; vous m'avez fait peur, j'ai pensé que c'était un cambrioleur !

Tout confus, Bertrand se souvint trop tard que le cousin de Beau-P' en était un, justement, et qu'il venait de tirer sept ans pour ça. Puis il aperçut la mallette qu'Ernest tenait à la main, le stéthoscope qui pendait sur sa poitrine... et la paire de couilles qui se balançaient entre ses cuisses velues. Hargneux, Ernest remonta sa chemise pour lui montrer sa bite. Elle était toujours aussi raide.

— Qu'est ce que t'as à ouvrir ces yeux ? T'en as jamais vu ?

— Qu'est-ce que vous me voulez ? chuchota Bertrand, en rougissant comme une pucelle.

Ses yeux ne parvenaient pas à se détacher de l'imposante matraque au bout rouge qui jaillissait de la touffe de poils crépus.

— Ce qu'je veux ?

Sa décision fut prise en un instant. Puisque le mignon était réveillé, autant qu'il serve à quelque chose. Si la sœurlette ne lui avait pas ouvert, c'est qu'il y avait un os. Peut-être que la mère s'était pieutée avec elle, pour la consoler. Mais le frère était disponible, lui, et il n'avait pas l'intention de rester avec les couilles gonflées comme ça. C'est malsain, fallait qu'il dégorge. Il regarda plus attentivement l'adolescent. Quinze ans, mais frais comme une rose. Et joli comme un cœur.

— J'veux que tu me fasses une petite gâterie, mon charmant, voilà exactement c'que j'veux. Après j'irai me coucher comme un grand, le cœur léger et les couilles vides. Que veux-tu, j'ai pris mes

habitudes en prison, je tirais mon coup tous les soirs, figure-toi. C'est pas les pédés qui manquent, là-bas, y'a qu'à se servir. Allez, viens me sucer, c'est du belge.

Il jeta sa valise sur le lit, ce qui fit bondir le moutard, et marcha droit sur lui. Sa grosse bite se balançait, menaçante, à chaque pas.

— Si vous approchez, je gueule, menaça le pauvre d'une voix qui chevrotait comme celle d'une vieille dame à qui on va faucher son sac.

— J'voudrais bien t'entendre gueuler ! Tu veux que j'raconte à ta chère maman ce que tu fais avec ta sœur, p'tit dégueulasse ? T'as pas honte ? C'est sacré, une sœur, faut vraiment être ignoble...

Vingt minutes plus tôt, ce sophiste d'Ernest avait soutenu la thèse inverse, mais il n'était pas à une inconséquence près. Tout ce qui comptait, pour l'instant, c'était de se vider les glandes, il ne voyait pas plus loin.

— Comment... comment vous le... qui vous...

Il en bégayait, le chérubin. Arrivé près du lit, Ernest arracha la couette. Un pyjama en soie mauve ! Il y en a qui se la coulent douce. Pendant ce temps, il y en a d'autres qui tirent sept ans dans une geôle de quatre sur quatre, avec trois colocataires qui se marchent les uns sur les autres, et le bon parfum des tinettes.

— C'est elle qui me l'a dit. Je viens de me la farcir. Je me suis aussi farci ta mère. Y'a pas de raison qu't'y passes pas à ton tour. C'est gratuit !

Ce type devait être cinglé ! Un vent de panique fit se recroqueviller Bertrand dans son plumard.

— Me faites pas mal, supplia-t-il.

— J'te ferai pas plus de mal que t'en faisais à ta sœur, mon charmant. Enlève ça... Tu peux garder le haut, j'voudrais pas qu't'attrapes une angine !

Comprenant ce qui l'attendait, Bertrand se sentit tout fiévreux. Il avait déjà fait des trucs, avec Jérôme, mais jamais avec un adulte. Et jamais pour de bon. Ils faisaient ça rien qu'avec la main, avec le cousin, quand Bébé n'était pas disponible.

Ernest le dépiauta en un tour de main de son pantalon de pyjama et lui glissa la main entre les cuisses. Il aimait bien branler ces petits gitons, en les enculant ; c'était pas des bites, vraiment, ce qu'ils avaient, plutôt des gros clitos montés en graine. Il froissa délicatement les couilles à peine pubères et la petite verge à la peau douce. Le petit sournais écarta les cuisses.

— T'as déjà sucé un mec ?

— Jamais, vous êtes fou ou quoi ? mentit le frère de Bébé.

Malgré lui, il louchait sur le gros dard rougeâtre qui se

balançait sous son nez. C'était énorme, putain, il arriverait jamais à le lui mettre ! Un délicieux frisson de trouille lui remonta le long de la colonne vertébrale, et il sentit sa verge s'éveiller. Ernest se marrait.

— Tu bandes, petit ? Ce serait-y qu'y t'viendrait des idées ?

— J'vous en prie, me faites pas ça ! J'pourrais plus me supporter, après !

— On dit ça, et puis on y prend goût ; la première fois qu'on m'a enculé de force, en prison, ils s'y étaient mis à quatre pour me tenir. Je les aurais étripés si j'avais pu ! Et puis, tu vois, ça m'a passé. Et même, ça me déplaît plus du tout, de m'faire défoncer la rondelle. C'est autre chose.

Il éplucha le gland sensible du freluquet et pencha la tête pour l'examiner de près.

— Ecarte les cuisses, mon mignon, fais voir tes bijoux.

Cramoisi, Bertrand souleva la veste de son pyjama et obéit. Entre les doigts aux bouts calleux du taulard qui se faisaient d'une douceur effrayante, sa timide virilité se déployait comme une bougie rose sur un gâteau d'anniversaire, avec la cerise confite du gland épinglée au bout. Délicatement, Ernest se mit à le branler. Il s'assit au bord du lit et, d'une poussée, obligea Bertrand à se coucher sur le dos. Bertrand ferma les yeux, accablé de honte. L'autre main du taulard lui caressa les cuisses. Il caressait plus doucement encore que sa sœur. Il sentit la chair de poule le recouvrir et replia un genou. Ernest gloussa en voyant la pastille brune de l'anus. Ils se comprenaient à demi-mots, maintenant, le frerot et lui. C'est toujours pareil, avec ces petits timides ; suffit de leur chatouiller le zinzin, après, on en fait ce qu'on veut, ils deviennent souples comme de l'osier qu'on a mis à tremper la veille. (En prison, Ernest avait fait un stage de vannerie, faut bien s'occuper.)

— Tu sais d'où j'reviens, mon mignon ?

— De chez ma sœur ?

Ernest se marra ; puis, tout en astiquant le chérubin, il se suçà le bout de l'index et lui tâta la rondelle. Il la sentit se crispier, alors il fit claquer sa langue, et l'autre, effrayé, desserra les fesses. Le bout du doigt s'enfonça dans son cul.

— J'reviens de l'étrange, imbécile. Tu sais ce qu' c'est, l'étrange ? C'est la taule. Là-bas, tout est à l'envers. Je croyais, en revenant chez vous, que tout serait remis à l'endroit. C'est encore pire ! C'est encore plus détraqué ici que là-bas ! Une sœur qui couche avec son frère, une pharmacienne qui collectionne les bons russes et qui croque des pilules comme si c'était du cachou ! Finalement, j'vais finir par croire que l'étrange est partout... ouvre bien ton fion, mon chéri, tu sens comme ça glisse ?

Il serra la petite verge raide de l'angelot dans sa main calleuse

et lui enfila tout son doigt dans l'anus. Il attendit une protestation offusquée... qui ne vint pas, et que l'étreinte de l'anus se desserre, ce qui ne tarda guère ; il put alors faire coulisser son doigt. Un petit massage de la prostate, il n'y a rien de tel pour leur ouvrir l'appétit !

— Tu serais mignon comme tout, tu sais, avec une jupette, du noir aux yeux et du rouge à lèvres. Une vraie jeune fille. En taule, on déguisait souvent nos lopettes, on leur faisait faire des concours de miss prison. On leur mettait des bas noirs, des talons hauts. On se marrait bien.

Le mignon l'écoutait sans moufter. Cessant de le branler, Ernest retira le doigt de son cul. Il le flaira. Aucune odeur. Un bon point pour le chéri. Il aimait pas trop le fumier, Ernest. Il se pencha, prit Bertrand par la nuque, l'obligea à se relever, le fit s'asseoir au bord du lit, les jambes pendantes, et lui présenta son dard. L'autre voulut faire un geste de dénégation, mais une torgnole le dissuada de toute velléité de révolte, et il ouvrit aussitôt la bouche, en se touchant la joue. C'était tout à fait le genre à aimer les baffes. Le tenant par les oreilles, comme un pot par ses anses, Ernest lui enfila son engin jusqu'au gosier. Il sentit la langue du frerot s'affoler, et un réflexe de toux le fit tressauter. Il se recula, il ne voulait pas l'étouffer. Il retira son engin et montra son gland luisant de salive.

— C'était juste un test, mon chéri. C'est pas d'une pipe que j'ai envie, mais de quelque chose de plus serré qu'une bouche. Allez, retourne-toi. J'ai pas besoin de te faire un dessin, non ?

Le dégoût au bord du cœur mais en même temps plein d'une infâme curiosité, Bertrand prit la position qu'il avait fait adopter tant de fois à sa sœur. En le voyant creuser les reins pour bien ouvrir les fesses, Ernest secoua la tête, un peu dépassé. L'étoile brune s'écarquillait au-dessus des mignonnes couilles à peine emplumées qui ressemblaient à deux oiselets.

Il posa son gland mouillé de salive au centre de la rondelle bistre et, le tenant d'une main, bien raide, il attira Bertrand en lui plaquant l'autre paume sous le ventre. Le charmant hoqueta de surprise quand ça commença à pénétrer.

— Ouille... doucement, m'sieur, doucement !

— Y'a rien que le gland et tu pleures déjà ? T'es douillet, dis-donc ; attends d'avoir quatre couilles, deux devant et deux derrière, et tu verras la différence, quand tout sera dedans.

Il força et lui logea quelques centimètres supplémentaires. Il était étroit, mais pas trop, juste ce qu'il faut. Bertrand gémit à nouveau, mais c'était différent ; il y avait comme une surprise horrifiée dans sa voix.

— T'aimes ça, hein ? ça te surprend ? Et attends, mon chéri, j'ai pas tout rentré. Alors, il te plaît, mon cobra ?

Flattant le ventre moite de la petite chérie, Ernest lui reprit la bistouquette. Comment qu'elle était raide, cette mignonne, ça le fit se marrer.

— Tu bandes comme un grand, dis donc ! C'est à croire que ça te déplaît pas de te faire défoncer la rondelle, hein ?

Autour de lui, l'anneau se desserrait ; non, ça ne lui déplaisait pas du tout, au charmant ; en un instant ses couilles touchèrent celles de Bertrand.

— Tu sens ? Tu en as quatre, maintenant, se moqua-t-il. Deux petites et deux grosses. Attends un peu que les grosses se vident, tu m'en diras des nouvelles.

Qui veut voyager loin ménage sa monture. Ernest ne se pressait pas. Il allait d'un train régulier. Plus de résistance interne, ça coulissait à l'aise. Il était aussi doux et chaud qu'une fille, à l'intérieur, ce mignon ; ça le changerait des pédés de la prison où il avait parfois eu la sensation de nager comme dans de vieilles chaussettes. Celui-là était frais comme une rose, avec un adorable petit cul bien potelé, une peau de bébé. Et vicieux jusqu'à la moelle, encore pire que sa sœur ; comment qu'il l'aspirait, ce goulu !

— T'en auras appris des trucs, aujourd'hui, dis donc ! A réparer des lavabos, à changer une delco, à jouer au bonneteau. Et maintenant, à donner ta rondelle à un vieux cheval de retour. Tu vas pouvoir les épater, tes copains, demain, quand tu leur raconteras tout ça.

Un long frisson parcourut l'échine de Bertrand. Le dégoût de lui-même qu'il avait éprouvé, au début, et qui s'était endormi sous la nouveauté des sensations crapuleuses qu'il éprouvait, ce dégoût se réveilla quand le rire gras de ce salaud lui tomba sur la nuque ! Un pédé, lui, un pédé ! Il se mit à pleurer, de rage contre lui-même, avec des sanglots rauques qui lui venaient du ventre. La bite du taulard le labourait à un rythme de croisière, Bertrand avait presque l'impression qu'elle faisait partie de lui, maintenant, qu'il la sentirait toujours, même quand ce serait fini. Ce n'était pas seulement dans son cul qu'elle était entrée, mais dans son âme, où elle laisserait une impression de souillure ineffaçable. Comme Beau-P', tout à l'heure, sentant s'éveiller en lui des sensations inconnues sous les coups de ceinture, il se dit, pensant à sa sœur, « C'est donc ça qu'elle ressent ? » Le dégoût d'avoir autant de plaisir le faisait pleurer encore plus fort.

— Tu pleures, mais tu ouvres bien le fion, se moqua Ernest, et ton clitounet est raide comme un passe-lacet. Allons, faut pas pleurer pour si peu. Tu vas voir, tu vas vite plus pouvoir t'en passer... J'parie que dans six mois, t'iras rôder autour des pissotières, le soir, pour proposer tes services aux vieux messieurs...

C'était bien ce qui terrifiait Bertrand ; il se souvenait du ton

plein de dérision dont ils charriaient les pédés quand ils en croisaient en ville, lui et ses copains. Et maintenant, voilà qu'il entrait dans la confrérie !

— Oh, j'vous en prie, m'sieur Ernest, j'vous en prie, finissez... faites ce que vous avez à faire et... et...

— Tu rigoles ? C'est maintenant que c'est le meilleur. Tu vas voir, on va s'envoyer en l'air en même temps. Toi dans le drap, moi dans ton cul.

— Non ! M'touchez pas ! J'veux plus !

Mais sans force, il renonça à repousser la main du taulard qui reprenait possession de son sexe. Doucement, ce salaud lui chatouilla le gland, puis le prépuce.

— On va jouer à ça, tu veux ? J't'encule et j'te branle le clito en même temps. Tu sens, je te l'enfonce au fond du cul, et je fais sortir le petit gland. Puis je me retire et je rabats la peau. Et on repart, mon kiki. Dis pas que t'aimes pas ça, j'te croirai pas ! Un coup dans le cul, un coup au clito. Tchic, Tchic-tchic, Tchic, Tchic-tchic... Oh putain, j'sens qu'ça vient...

— Moi aussi, avoua Bertrand, d'une voix rauque.

Le plaisir abject et terrifiant qu'il éprouvait ne ressemblait à rien de ce qu'il avait connu, même avec sa sœur.

— Moi aussi, répéta-t-il... oh, ça vient, m'sieur Ernest, ça vient !

Il en avait des trémolos. La main ralentit son mouvement, la bite accéléra le sien ; et soudain, ce fut là ; ils râlèrent de concert, mêlant leurs voix comme des chantres qui entonnaient l'hymne au plaisir, fausset de Bertrand, baryton du taulard, et ils s'écroulèrent, l'un sur l'autre, l'un dans l'autre, en laissant le sperme fuser par pulsions, comme du sang qui s'échappe d'une artère tranchée. Bertrand donnait des ruades dans tous les sens en sentant les giclées qui l'inondaient et celles qu'il répandait lui-même dans les draps. Puis cela se calma, et ils restèrent inertes.

Au bout d'un moment, Ernest se retira. N'osant pas se retourner, honteux, Bertrand cachait son visage dans l'oreiller. L'autre lui caressa la croupe.

— Voilà une bonne chose de faite. T'as bien pris ton pied, hein ?

— Oui... j'ai pris mon pied... reconnut piteusement Bertrand.

Il frissonnait de tout son corps. Il sentit que le taulard remontait la couette sur lui. Ce geste l'émut étrangement. Il avait l'impression d'être une petite femme, avec son mari. En lui, les sentiments les plus contradictoires se succédaient sans transition ; tantôt il était démoralisé au point de penser au suicide, tantôt il avait comme une atroce envie de rire au fond de son ventre.

— Tu sais quoi, lui chuchota le taulard contre la nuque. J'veis

dormir avec toi, j'ai la flemme de remonter là-haut...

Bertrand sentit ses poils se hérissier sur ses bras et sur ses jambes.

— Mais... vous y pensez pas... on est trop serrés, c'est un lit à une place...

— On dormira l'un dans l'autre, répondit Ernest. Donne-moi ton petit cul, j'avais te montrer. Allez, mon pigeon, donne à papa !

— Encore ?

— Voui, encore. Mais n'crains rien, j'avais juste que t'la mettre dedans, comme ça on pourra dormir engainés, comme des jeunes mariés. Allez, donne-le.

Avec un soupir résigné, Bertrand s'écarquilla, repliant un genou, et l'autre salaud la lui fourra dedans, sans presque forcer.

— Dis donc, t'as vite appris, on dirait ; une vraie petite épouse ! Tu sens comme ça entre bien, maintenant ?

— Oui...

Quand elle fut tout en lui, Bertrand laissa retomber sa jambe et Ernest l'enlaça tendrement, le serrant contre son ventre.

— J'pourrai jamais dormir comme ça, se plaignit le frère de Bébé. J'la sens, c'est trop gros.

— Moi aussi, j'te sens ; j't'assure que ça m'empêchera pas de roupiller. Tu vas vite t'habituer. J'aime bien l'avoir au chaud quand j'en écrase ; ça me fait faire de doux rêves. Et si jamais tu la sens durcir dans la nuit, t'inquiète pas pour si peu ; de temps en temps, j't'enverrai peut-être une giclée, ça te graissera les boyaux. T'économiseras les laxatifs.

Malgré lui, Bertrand eut un rire étrange. Quelle sensation bizarre ça lui faisait de s'endormir avec une bite dans le cul ! Au fur et à mesure que celle du taulard se déployait, bien au chaud dans son anus, il pouvait sentir la sienne qui se réveillait, par sympathie. Il la tâta.

— Tu te branles, petit vicieux ? Laisse faire ton papa.

Avec délices, Bertrand lui abandonna la disposition de ses attributs. La main calleuse se referma comme sur un oiseau captif.

— En taule, j'dormais souvent comme ça, avec ma petite lopette. J'lui en mettais toujours un coup, au matin, avant d'aller pisser. Avoue que ça t'déplaît pas, hein ?

— Non... et même... même, ça me plaît bien !

Ils se marrèrent, avec le même gloussement rentré un peu sale. Qu'est-ce que la vie est chouette, quand même, se dit Ernest. Tout s'arrangeait vachement bien pour lui, ça allait marcher comme sur des roulettes. Il s'était dégoté une petite pute, un giton, on allait lui trouver un job, il savait où piquer de l'oseille en cas de besoin. Il n'avait plus qu'à se laisser vivre. Bon Dieu, il avait bien l'intention de

se la couler douce.

— Beau ? T'es là, Beau ? T'es chez Bertrand, hein ? Tu te caches pour me faire marcher ?

Ils se dressèrent du même bond, puis, tant bien que mal, se démêlèrent l'un de l'autre, comme deux escargots collés qu'on sépare avec un bruit de ventouse. Voilà l'autre emmerdeuse qui rappliquait, complètement groggy.

— Oh, j'vous en prie, m'sieur, faut pas qu'elle vous trouve là.

C'était bien l'avis d'Ernest. Il rafla la mallette du Dr Kildare, le stéthoscope, et bondit à la fenêtre. Putain, ça commençait à devenir monotone, ces entrées et ces sorties par la fenêtre, ça tenait du vaudeville ! Le merdeux referma les battants derrière lui. Tout engourdi, encore par la chaleur du lit, Ernest regarda le sol herbu à ses pieds. Après tout, il n'était qu'au premier, il n'avait qu'à sauter. Mais il n'avait pas de falzar. Qu'est-ce qu'il allait foutre, avec les miches à l'air ? Il leva la tête, à tout hasard. Bien éclairé par le réverbère de la rue voisine, son cousin, narquois, le contemplait, de la fenêtre d'au-dessus.

— Ah, t'as l'air fin, couillon, le railla-t-il. Allez, monte, ducon, prends ma main.

Ernest ne se le fit pas dire deux fois. Il passa la mallette à Beau qui la jeta dans la chambre, derrière lui, puis leurs mains se nouèrent ; prenant prudemment appui du pied sur le rebord de la fenêtre, Ernest se hissa à la force du bras.

CHAPITRE XIII

Un moment de faiblesse... (rêve ou réalité ?)

— Qu'est-ce que tu fous dans ma chambre ? demanda Ernest, en enjambant enfin la fenêtre.

— Et toi ? Qu'est-ce que tu fabriquais sur la gouttière ?

— J'me planquais, figure-toi. Ta bourgeoise a failli me surprendre...

— Moi c'est pareil, se marra Bob. (Bob, diminutif de Robert, était en effet son vrai nom ; du moins pour son cousin qui n'était pas encore habitué au surnom dont l'avaient affublé les jumeaux.) J'étais en bas, chez la gamine quand Laura s'est réveillée ! Comment que j'me suis taillé, elle est jalouse comme une tigresse, Laura. Et spécialement de sa fille !

— Salopard ! Alors c'était toi...

— Comment ça, c'était moi ? Moi quoi, d'abord ?

Ernest se fendit la pipe jusqu'aux oreilles. C'était la meilleure.

— J'y étais, moi aussi, chez la petite suceuse ! Quand tu t'es amené, sur la pointe des pieds, elle a cru que c'était sa mère.

— Oh, la salope... Elle s'est bien gardé de m'le dire ! fulmina Bob. Putain, c'est pour ça qu'elle était si mouillée

— T'as cru que c'était à cause de ton charme ? Eh bien non, j'étais en train de l'enculer jusqu'à la moelle quand t'es venu semer ta merde ! Qu'est-ce qu'elle aime la bite, cette petite, j'ai jamais vu ça !

Bob se mit à rire, mais plutôt jaune. Il l'avait saumâtre ! Fumier d'Ernest ! Il était toujours aussi rapide, l'enculé ; la prison ne l'avait pas rouillé. Dès qu'il y avait une chatte quelque part, fallait qu'il aille y fourrer son gland. Il y était donc arrivé, lui, à lui mettre son baigneur à la petite salope. Pourquoi que j'l'ai pas enculée tout de suite, moi, cette petite nympho ; j'veux toujours figoler, voilà le résultat !

— Tu lui as envoyé la sauce ? se renseigna-t-il. C'était bon ?

La moue d'Ernest l'intrigua.

— Justement non, connard. J'étais à deux doigts de tout larguer quand tu t'es pointé. J'suis ressorti, j'te dis pas, je les avais comme des ballons de rugby.

Du coup, ça consola un peu Bob.

— Si j'comprends bien, tu t'es rattrapé avec le frangin ?

C'était pas son truc, à Bob, les garçons, mais il avait l'esprit large en la matière.

— Fallait bien que j'me les vide, soupira Ernest. Elles allaient exploser !

Ils se bidonnèrent comme des bossus ; décidément, ils étaient bien aussi crapules qu'autrefois tous les deux ; ni la prison ni le mariage ne les avaient trop gâtés. Ils étaient là, à se tireboyauter sur le lit, quand on frappa timidement à la porte.

— M'sieur Ernest ? roucoula la voix ensommeillée de Laura. Beau est avec vous ? J'le trouve plus dans mon lit !

Putain, l'emmerdeuse qui rappliquait ; nous voilà bien ; elle allait donc pas les lâcher de la nuit !

— M'sieur Ernest ? Vous dormez ? Faut que je vous parle, j'trouve plus Beau ! Il serait pas chez vous, des fois ?

— Et pourquoi il serait chez moi ? grogna Ernest. Vous nous prenez pour des pédés ou quoi ? On est cousins, on n'est pas mariés !

— Oh, pas du tout ! Loin de moi l'idée de... Seulement je m'étais dit...

Et la voilà qui se met à pleurnicher, tout contre le bois de la porte.

— Il est parti, c'est sûr, fier comme il est, j'ai dû le vexer... Oh, j'aurais jamais dû lui donner des coups de ceinture ! C'est tout de ma faute...

— Des coups de ceinture ?

Beau baissa le nez, tout emmerdé. Ravi, Ernest lui montra le lit.

— Planque-toi là dessous, chuchota-t-il à son cousin. J'la fais entrer un instant, le temps de la calmer, et on va finir la nuit tous les deux chez la poulette.

Sans réfléchir, quoiqu'à contrecœur, Beau se mit à quatre pattes et rampa sous le sommier. Ernest fit pendre la couvrante jusqu'au plancher et s'assit sur le matelas, la bite à l'air.

— Entrez donc, fit-il, restez pas dehors, vous êtes chez vous, merde.

— J'osais pas vous déranger, dit Laura, en entrant.

Les yeux brouillés par les larmes, l'esprit embrumé par les somnifères, elle ne réalisa pas tout de suite qu'Ernest lui étalait ses charmes sous le nez. Mais Ernest avait la vue bien claire, lui, et l'esprit drôlement rapide. En réalisant l'état d'abrutissement dans lequel était la femme de son cousin et qu'elle n'avait même pas eu la présence d'esprit de passer un peignoir sur sa nuisette transparente ; qu'elle s'amenait chez un célibataire qui était censé de ne pas avoir touché une femme depuis sept ans avec pour tout vêtement une pelure qui ressemblait à de la fumée et qui lui arrivait tout juste au ras des fesses, il se dit que la nuit n'était pas encore finie et se marra perfidement en

songeant à Bob qui mangeait les moutons sous le sommier.

Titubante, hagarde, Laura s'avançait vers lui.

— Faut qu'vous m'aidiez, M'sieur Ernest, vous êtes son cousin. Il faut que vous lui expliquiez, j'veux pas vraiment divorcer, j'ai dit ça parce que j'étais en rogne ! Oh mon, dieu ! Quand j'pense à ces coups de ceinture... Comme il doit m'en vouloir, orgueilleux comme j'le connais. Pour sûr qu'il doit être loin, maintenant.

Reniflant ses larmes, Laura adressa un sourire penaud à son invité. Ses yeux s'élargirent et elle mit sa main devant sa bouche.

— M'sieur Ernest ! Oh... vous... vous êtes dégrafé... chuchota-t-elle pudiquement, en pointant un doigt entre les cuisses du taulard.

— Pardon ?

Il regarda ce qu'elle lui montrait. Bon Dieu, voilà qu'il avait à nouveau la trique ! Et comment aurait-il fait autrement ? Elle s'amenait pour ainsi dire à poil, la moumoutte bien visible sous ce truc en papier cellophane... et en plus elle s'avisait de lui donner des leçons de savoir-vivre.

— Excusez-moi, cousine, j'ai l'habitude de dormir sans pantalon, vous comprenez.

Il se voila pudiquement avec un pan de liquette.

— C'est mieux ? Venez vous asseoir près de moi et contez-moi vos malheurs. J'suis de bon conseil pour les histoires d'amour.

S'avisant tardivement de sa tenue plus que légère, Laura voulut faire marche arrière.

— Oh, mon Dieu... mais j'suis pour ainsi dire nue... j'oubliais qu'il y avait un invité... ces saletés de cachets... J'vais aller chercher un peignoir. J'peux vraiment pas rester comme ça devant vous !

— Mais pas du tout, s'indigna Ernest. Vous êtes très bien comme vous êtes, j'vous assure, si, si ! C'est un peu audacieux comme coupe, je l'admets, mais votre plastique vous l'permet. Franchement, ça vous va vachement bien ; c'est quoi, comme matière ? De la soie ?

Il l'avait prise par le bout des doigts et la tirait vers le lit ; elle résistait mollement, évitant de regarder la bite qui pointait son museau entre les pans de la chemise. Comment ne pas voir qu'il bandait ; c'était de sa faute à elle, elle en était consciente, à s'amener dans sa chambre en pleine nuit, pratiquement nue. Elle tenta de replier un bras devant sa poitrine et serra les cuisses pour dissimuler sa touffe.

— Lâchez-moi, supplia-t-elle, j'vous en prie, Ernest. Faut vraiment qu'j'aille chercher mon peignoir... J'me rendais pas compte que j'étais aussi indécente !

La lâcher ? Vous voulez rire, mignonne. Non seulement il ne la lâcha pas mais il lui prit l'autre main.

— Allons, allons, faut pas cacher ces merveilles, donnez moi

vos jolies petites mains.

Il la força à écarter les bras et dévora tout ce qu'elle ne lui voilait que d'une façon si symbolique sous ce chiffon vapoureux, avec des yeux si voraces que Laura sentit le rouge lui monter au front. Elle était juste assez abrutie par les cachets pour que ça lui retire la force de réagir, mais pas assez quand même pour ne pas se rendre compte de ce qui se passait.

— M'sieur Ernest... j'veous en prie...

— Vous avez pas répondu. C'est de la soie naturelle ?

Réunissant les deux mains de la pharmacienne dans une seule des siennes, de l'autre, il prit délicatement l'ourlet de son espèce de minijupe en toile d'araignée, et fit semblant d'en étudier le grain, lui relevant le baby de façon à découvrir entièrement l'entrecuisse velu. Un grand frisson secoua Laura ; mon Dieu, pourquoi se laissait-elle donc faire ? Si jamais Beau apprenait ça...

— Non, chevrota-t-elle, c'est du nylon... du nylon aéré... c'est pour ça que c'est si transparent.

Le salaud, elle voyait bien qu'il soulevait son truc pour lui lorgner la chatte. Pourquoi l'acceptait-elle ? Les comprimés la mettaient dans de drôles d'états, des fois, elle faisait des rêves et elle avait l'impression que ça se passait pour de bon et, des fois, c'était le contraire, ça se passait pour de bon, et le lendemain, quand elle s'en souvenait, elle avait la certitude d'avoir rêvé.

— C'est joli comme tout, dites donc, pour du nylon. On croirait vraiment de la soie...

Il lui soulevait carrément le tutu au-dessus du nombril ! Comment aurait-elle pu l'en empêcher, alors qu'il lui tenait les mains ?

— C'est un cadeau de Beau, murmura Laura. En principe, j'la mets que pour lui, quand les enfants dorment. Il aime bien les dessous affriolants...

— Comme j'le comprends !

— Il dit... que ça lui donne des idées...

ça n'en donnait pas qu'à lui ; elle avait beau serrer les cuisses, il se rinçait quand même l'œil sans vergogne.

— Oh mon Dieu, bredouilla Laura, c'est certainement un rêve. J'me laisserais pas faire comme ça si c'était pour de bon...

Abasourdi, Ernest écarquilla les yeux ; il en revenait pas de tant de candeur... ou de tant de duplicité.

— Evidemment qu'il est un rêve, cousine, lui glissa-t-il, un rêve qu'on fait tous les deux...

Il ne se gêna plus pour écarter ses propres cuisses et laissa Popaul s'échapper de la liquette ; tout de suite il surprit les yeux vapoureux de la « rêveuse » qui s'abaissaient. Elle battit des cils précipitamment et sa bouche prit la forme parfaite d'un O majuscule ;

mais il n'en sortit aucun son.

— Et derrière ? Lui dit Ernest, avant qu'elle ne se ressaisisse. Faites-voir si c'est aussi joli, vu d'arrière ?

Il la fit pivoter et lui souleva le baby pour regarder son cul. Une vague brûlante remonta dans le ventre de Laura. Elle hoqueta de stupeur. Là-bas... dans la glace de l'armoire... elle pouvait se voir de la tête au pied. Mon Dieu ! Sa main remonta à son visage... C'était certainement un rêve, heureusement que demain elle aurait tout oublié. A travers le nuage vaporeux qui flottait sur ses appas, elle pouvait voir ses seins, ses poils, c'était encore pire que si elle était nue ; son « déshabillé coquin » attirait l'attention sur ce qu'il était censé cacher, c'est bien pour ça que Beau lui avait acheté ce machin scandaleux dans une boutique de fournitures érotiques. (C'est ainsi qu'elle rebaptisait pudiquement les sex-shops.)

— Oh, vous en profitez, dit Laura. (Même dans un rêve, il fallait bien qu'elle proteste !) Ce n'est pas bien... Oh mon Dieu, j'veu vois, vous savez, j'veu vois dans la glace. Vous faites semblant de regarder ma nuisette, mais vous la soulevez pour regarder mon derrière ! Oh, c'est pas bien...

— Et quand cela serait ? Pourquoi j'l'admèrerais pas ? C'est un beau derrière. J'aime bien ça, moi, les beaux culs.

Elle frissonna sous le mot.

— Il est gros, non ? Beau me fait souvent honte, il dit qu'il est trop gros !

— C'est un imbécile. Il est joufflu, mais il est pas gros.

De la main, il lui soupesa une fesse. Reniflant la poussière, Beau, au ras du plancher, pouvait tout voir dans la glace de l'armoire. Il était scandalisé par l'attitude passive de sa femme.

— Oh, vous m'touchez le derrière, Ernest, je l'sens bien, vous savez, faut pas croire que j'me rends pas compte.

Elle se retourna, fronçant les sourcils, et le contempla d'un regard presque normal comme si elle reprenait pied dans le réel.

— J'étais si bouleversée quand j'ai vu que Beau n'était plus dans le lit que j'ai pas pris la peine de mettre un peignoir. J'me rends bien compte que j'suis indécente, comme ça.

— On vous voit les nichons à travers, dit Ernest, et la moumoutte.

Laura tira pudiquement sur la nuisette, ce qui la plaqua à ses gros seins dont les aréoles parurent se dilater comme deux yeux ahuris.

— Je sais, murmura-t-elle, c'est d'ma faute. Vous êtes un homme... vous pouvez pas vous empêcher...

La bite d'Ernest se dressait, dans toute sa splendeur, ses couilles s'étaient bien en vue. Il fit mine de se voiler à nouveau, avec la

chemise, et elle lui en fut reconnaissante. Si les choses se passaient brutalement, elle le savait, le rêve allait s'interrompre, elle se réveillerait, la tête lourde, essayant de retenir des lambeaux de la vision coquine qui s'effiloçait. Et Beau serait à côté d'elle, en train de ronfler, ce salaud.

— Venez vous asseoir sur moi, proposa Ernest, en tapotant sur ses cuisses poilues comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Laura eut un rire étranglé.

— Vous croyez ?

(C'était certainement un rêve, il lui aurait jamais proposé une chose pareille dans la réalité. C'était quand même le cousin de Beau, il y a des choses qui ne se font qu'en rêve...)

Elle le laissa la tirer vers lui et, tirant sur son baby, voulut s'asseoir de biais sur ses cuisses. Mais au dernier moment, il la vit pivoter, si bien qu'elle se retrouva à califourchon, face à la glace. Et que la première chose qu'elle vit fut sa fente qui bâillait, toute rose, dans la touffe. Elle voulut refermer les cuisses, mais il parvint à lui glisser un tibia entre les chevilles et l'en empêcha.

— Mais... M'sieur Ernest... Oh, j'peux pas rester comme ça, regardez dans la glace, on me voit tout...

— Moi, j'vois rien, dit Ernest, niant l'évidence avec une insigne mauvaise foi, vous m'tournez le dos.

Mais il ne se gênait pas pour lorgner par-dessus son épaule.

— J'suis si poilue, dit Laura en écartant légèrement les cuisses.

Pourquoi se serait-elle gênée, puisqu'il lui avait affirmé qu'il ne voyait rien ? C'est drôle, les rêves, on arrive à croire n'importe quoi. Tous deux fixaient, le cœur battant, la grosse chatte velue qui bâillait dans le miroir.

— Si poilue... répéta Laura, le visage écarlate.

— Oh, fit-elle, j'vous vois, vous savez, j'vous vois dans la glace. Vous m'regardez le sexe !

Vif comme l'éclair, avant qu'elle referme les cuisses, il lui plaqua la main sur la chatte, empaumant la fente humide.

— Voilà, chuchota-t-il, comme ça, j'vois plus rien.

Elle resta bouche bée, tout interdite. Les doigts calleux se replièrent et l'un d'eux s'immisça entre les lèvres, lui comprimant délicieusement le clitoris. Que faire... Elle prit le parti de nier la réalité. N'était-ce pas plus commode ?

— C'est vrai... mais n'enlevez pas vot'main, hein, sinon on m'verra tout, à nouveau.

Elle se cala contre lui et acheva de bien ouvrir les cuisses. Elle n'avait jamais encore fait un rêve aussi cochon avec un autre homme que son mari. D'habitude, quand elle faisait ce genre de rêve, c'était

toujours avec Beau. Il faudrait que j'prenne moins de ces saletés de Rohypnol, se dit-elle, Beau a raison, ça va finir par me détraquer. En attendant, elle s'abandonnait aux insidieuses pressions des doigts d'Ernest qui s'étaient repliés dans sa fente, si bien qu'on pouvait à nouveau voir sa chatte, dans la glace, mais qu'elle décida qu'elle ne la voyait pas. Ce fut dans cette position qu'elle raconta ses malheurs à Ernest, pendant que les doigts remuaient dans sa chatte et qu'elle feignait de ne rien voir et de ne rien sentir.

Quand elle eut fini de parler, Ernest lui empauma un nichon. Elle lui tapa sur les doigts.

— Vous voyez, comme vous êtes, je vous parle de Beau et vous, vous en profitez...

Elle resta la bouche ouverte ; il venait de lui pincer sournoisement le clito.

— J'vous l'ramènerai, Beau, moi, dès demain. J'vous le promets, dit Ernest, d'une voix qui commençait à s'enrouer. J'sais où il est.

— Vous l'savez ? Vous l'savez vraiment ? C'est pas des mensonges ?

— J'vous le jure, dit Ernest. Dès demain, à la première heure, je vous l'ramène, tout repentant.

Outré de tant de rouerie, Beau qui, impuissant sous le lit, voyait, grâce au miroir, son cousin branler Laura, lui prit une touffe de poils sur le mollet et tira dessus férocement.

— Ouille ! glapit Ernest, en se levant d'un bond, remettant Laura sur ses pieds.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Interloquée, elle le regarda se frotter le mollet. Fumier de connard, il lui avait arraché le paquet. Ah c'est comme ça, attends un peu, mon salaud, j'vais m'la taper devant toi, ta nympho de pharmacienne.

— Venez, dit-il, on sera mieux sur une chaise. Il doit y avoir des puces, dans ce lit.

— Mais pas du tout, y a pas de puces chez moi !

Sans l'écouter, Ernest prit la chaise qui se trouvait près de la porte et la plaça devant l'armoire à glace, à peine à un mètre de cette dernière, puis il se rassit, allongea ses guibolles devant lui et tira Laura pour les lui faire enjamber.

— Voyons, m'sieur Ernest... c'est pas possible... J'peux pas m'asseoir sur vous juste devant cette glace !

— Vous voulez que j'vous ramène Beau ou pas ?

— Oh oui, pour sûr, mais...

— Alors, faut être gentille avec moi. J'vous promets qu'il en saura rien. Soyez sympa, merde, regardez la trique que je me tiens. C'est vous qui m'avez mis dans cet état. Faut réparer vos torts. Vous

êtes là à me montrer votre chatte, votre cul, faut être humaine.

Toute gênée, car il y avait un fond de vérité dans ce qu'il disait, elle le laissa l'installer à nouveau à califourchon sur ses jambes, seulement, maintenant, c'était bien pis ; elle ne pouvait plus nier l'évidence ; dans la glace de l'armoire, elle voyait bien qu'il se rinçait l'œil. Elle voulut rabattre sa nuisette car c'était vraiment trop obscène cette large fente qui bâillait comme une bouche affamée dans ses poils crépus ; mais il l'en dissuada d'une tape sèche sur les doigts.

— Si vous voulez que j'vous ramène Beau, faut m'laisser voir un peu.

— Un peu ? Mais vous voyez... vous voyez tout !

— J'parle de vos seins, dit Beau, comme si le fait qu'il pouvait lui voir la chatte ne tirait pas à conséquence. Faites-moi les voir, ces mignons.

Il lui en empoigna un et tira sur le décolleté pour le libérer. Le nichon coula au-dehors, avec son large mamelon tout gonflé. Voracement, il se mit à le lui pétrir.

— Oh, M'sieur Ernest...

— Quand il était p'tit, dit Ernest, tout en la malaxant, Beau était encore pire que maintenant ; il sautait sur tout ce qui bougeait, même les chèvres. ça m'étonne pas ce que vous m'avez raconté pour votre fille, vous faites bien de la mettre en pension, il aurait fini par vous la mettre en cloque, et vous vous seriez retrouvée grand-mère de la fille de votre mari !

— C'est bien ce que j'me suis dit, avoua naïvement Laura.

Elle se dandinait sur les cuisses nerveuses d'Ernest dont les poils lui chatouillaient l'anus, et lui abandonnait le sein qu'il pétrissait. De temps en temps, il lui tirait sur un mamelon, entre ses doigts durcis de manuel, puis il se remettait à la malaxer. Et moi qui m'laisse faire ! s'indignait mentalement Laura. Elle savait bien, maintenant, que ce n'était pas un rêve. Un rêve ne dure jamais aussi longtemps. Mais que faire ? Tout son corps était « érotisé » comme elle avait lu une fois dans un magazine pour femmes. Elle avait du plaisir partout, dans les seins, dans les fesses, dans le sexe, dans la gorge, partout. Elle n'avait plus aucune force, aucune volonté. Impuissante, elle vit dans la glace l'autre main d'Ernest se rapprocher de la touffe.

— Oh, non, m'sieur Ernest, j'vois bien vot'main, vous savez, l'autre, celle qui est en bas... les seins, j'veux bien, mais pas là, pas question, hein ? Cest trop... trop intime...

— Allez, quoi, je vais juste chercher un peu la p'tite bête dans la forêt.

Elle ne put s'empêcher de pouffer sottement. Il était si drôle que ça la désarmait. Du moins est-ce l'excuse qu'elle se donna. Les doigts venaient d'atteindre les bords de sa fente, ils montaient,

redescendaient ; ça lui donnait la chair de poule. Les yeux fixés sur le miroir, elle les regardait se rapprocher de la faille béante. C'était le troisième homme qui lui touchait le sexe, dans sa vie. Il y avait eu son premier mari, et il faut avouer qu'il ne s'en était pas beaucoup occupé, sauf pour lui faire deux enfants. Puis Beau... et maintenant, son cousin... Oh, c'est de sa faute, aussi, à Beau. C'est lui qui m'a rendue perverse, avec tous ces trucs qu'il me faisait, le soir, quand on regardait la télé. Le doigt d'Ernest s'allongea et dans le miroir, elle vit qu'il se tendait vers son clito. Mine de rien, elle s'avança un peu, et quand le contact se fit, poussa un cri offusqué.

— Oh, vous m'avez touché le clitoris, m'sieur Ernest. J'vous ai vu...

Elle l'avait senti !

— C'est vous qui vous êtes avancée !

— J'avais... J'avais votre truc contre les fesses...

— Montrez-moi vos nichons, lui rétorqua-t-il pour détourner son attention. Donnez-moi la tétée !

— Mais vous m'l'avez déjà... tout à l'heure...

Il pendait encore hors de son baby-doll, avec sa grosse pointe brune toute raide. Elle le désigna du doigt, dans la glace.

— Les deux, dit Ernest, d'une voix altérée. Les deux, et faut que ce soit vous qui m'les montriez, j'veux pas vous forcer. Si vous voulez que j'vous ramène Beau, faut m'faire plaisir.

Avec un moue chagrine, Laura saisit le haut de son baby-doll et l'abaissa, pour le faire passer sous ses seins. Puis elle se retourna de profil, pour les proposer à Ernest. Il pencha la tête et lui suçà un bout. Elle fut attendrie et excitée à la fois, comme chaque fois que Beau les lui tétait. Tout en lui suçant la pointe, Ernest lui prit une jambe, sous le genou, et la lui souleva.

— Faites-moi voir votre moule, maintenant, dans la glace...

Hoquetante, Laura se laissa aller contre lui. Elle regardait l'incroyable spectacle dans l'armoire. Les deux nichons dehors, une patte en l'air, tout qui bâillait... Elle pouvait même voir la raie de son cul, et son anus.

— Oh, m'sieur Ernest... m'sieur Ernest...

Il se leva, la fit asseoir sur la chaise qu'il venait de quitter, s'agenouilla devant elle, lui souleva à nouveau une guibole. Elle s'agrippa des deux mains au dossier, derrière elle, pour qu'il ne la renverse pas.

— Juste un ptit coup d'langue, implora-t-il. Rien qu'un !

— Oh non, faut pas faire ça... Vous n'y pensez pas ! J'suis toute... j'suis mouillée... Et Beau, tout à l'heure, il m'a.. j'me suis pas lavée...

— Rien ne m'dégoûte chez une jolie femme. Ce sont les odeurs

de la nature...

Il lui fit écarquiller la moule, darda sa langue. Elle rabattit un bras devant ses yeux pour ne rien voir. C'est ça, fais ton autruche. Il darda à nouveau sa langue, comme un lézard qui gobe une mouche, et lui en envoya deux ou trois coups, la faisant crier chaque fois, en plein dans le gluant, là où c'était le plus pâteux, le plus chaud, où ça sentait le plus fort. Pour finir en beauté, il lui goba le clito et l'aspira, comme s'il ingurgitait une vraie moule, une de celles qu'on fend avec un couteau, et qu'on croque vivantes, encore parfumée d'iode et toute salée d'eau de mer. Laura geignait, sans pudeur ; pour mieux se laisser fouiller sa moule à elle par sa langue, elle lui avait passé une jambe sur l'épaule et le ramenait contre elle avec son mollet. La langue montait et descendait, elle entendait des bruits d'aspiration, il la tétait, la mâchonnait.

— Oh, mon Dieu, arrêtez, j'avais vous jouir dans la bouche... arrêtez...

— Z'avez raison, c'était juste pour vous préparer. On va faire ça en grand style, maintenant, vous voulez bien ?

— Oh, m'sieur Ernest. Vous m'avez tellement remuée avec votre langue que j'ai plus d'force pour vous résister, vilain ! J'veux tout ce qu'vous voulez...

Elle fronça les narines, un peu dégoûtée, quand ils furent face à face.

— Oh, votre bouche... elle sent... elle sent...

— Elle sent la moule, pardi... venez, j'en peux plus, moi... retirez donc ça, putain de merde !

Elle le laissa la dépouiller de son succinct chiffon de nylon. Mais quand elle se vit toute nue, dans la glace, avec ses formes opulentes, elle eut à nouveau ce ridicule geste de pudeur, pour voiler sa poitrine et le bas de son ventre. Ernest secoua la tête ; j'viens de lui bouffer la chatte, et la voilà qui joue les Vénus de Boticelli !

Il se débarrassa de sa liquette et nu comme un ver (un ver poilu), posa ses fesses sur la chaise, et la réinstalla dans cette pose qu'elle commençait à connaître. Du pied, il attira une autre chaise qu'il mit devant eux, de profil, de façon à ne pas masquer la vue dans le miroir. Puis il l'assit sur lui et la renversa en lui soulevant la cuisse.

— Mettez votre petit peton sur la chaise, là-bas... ce sera mieux...

— Mais... Oh, c'est affreusement indécent... on me voit toute la fente...

— C'est étudié pour.

Il la tenait fermement contre lui, bien écartelée, lui empoignant les nibards. Et ils s'immobilisèrent, contemplant le tableau, sur la glace de l'armoire. Il regardait, et elle regardait ce qu'il regardait. Un

filament de mouille se détacha de la grande fente velue et coula sur la chaise. Ils rient.

— Comment ce connard de Beau a-t-il pu tromper une femme aussi belle que vous avec ce chat écorché qu'est votre fille... J'avoue que ça m'dépasse. Regardez moi ces merveilles...

Il souleva les gros nichons, face à la glace.

— Et ce bijou...

Il lui passa les doigts dans la fente. Puis il eut une meilleure idée, il lui prit les mains, et les lui posa au bas de son entrecuisses, au ras des poils.

— Vous... dit-il... vous... montrez-moi votre bijou...

Elle se souvint des séances devant la télé. Il n'eut pas besoin de lui faire un dessin. Elle écarta les lèvres de sa fente du bout de tous ses doigts.

— Regardez cette merveille... dit Ernest, tout en lui titillant les bouts des seins. Z'avez vu comme ça s'ouvre bien...

— Vous trouvez pas... que... que j'ai les grandes lèvres trop développées, m'sieur Ernest ? Trop épaisses ? Et les autres, elles débordent pas trop, celles du dedans...

— Moi, j'trouve pas, dit Ernest, elle me plaît bien comme ça, votre moule. J'aime bien les grosses moules, moi, où y a plein de trucs bizarres qui dépassent. J'trouve qu'elles sont plus excitantes que celles qui ressemblent à des fentes de tirelire. Au moins y a de quoi faire...

Il lui promena un doigt dans sillon, touillant dans les efflorescences de chair en partant de l'anus et remonta jusqu'au clito.

— Oh, ça m'rend folle, quand on me tripote la chatte comme ça, vous êtes exactement comme Beau, vous faites pareil que lui, on sent que vous êtes parents ! Oh mon dieu... oui, oui, touchez-moi le bouton... mon gros bouton ! Voui, pincez-le, doucement, comme tout à l'heure...

Elle soupira, se cambra ; ils virent s'étoiler les chairs roses du vagin, comme si elle les repoussait pour les faire sortir. Elle tira très fort, de ses mains, ouvrant un gouffre rose au bas de son ventre. Il lui fit rouler le clito sous l'index.

— Vous aimez bien qu'on vous branle, hein ? Vous êtes comme... (il se reprit à temps, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il avait failli dire « comme votre fille ».)

— Comme qui ?

— Rien... une femme que j'ai connue... elle vous ressemblait... Allez, donnez-moi votre trou et engorgez-moi. De la tumescence à la révulsion, finissons-en...

(Il avait lu cette phrase dans un bouquin qui se passait en Egypte, et il la ressortait à toute occasion, pour faire cultivé.)

Laura, docile, souleva le derrière ; elle vit dans la glace qu'il

rabattait son gros dard vers l'avant. Elle se rabaissa alors, s'ajusta, se rassit lentement et tout entra en elle. Oh seigneur Dieu... Il se mit à la faire sauter, à dada, et le gros pilon lui défonçait la chatte. Les yeux hors de la tête, sous le lit, Beau, qui soulevait la couverture comme un traître de mélodrame, les regardait faire. Et s'astiquait comme un salaud... Putain, c'était encore plus excitant de voir ce fumier bourrer Laura que s'il l'avait bourrée lui-même. Décidément, il allait de découverte en découverte... Lui qui s'était cru jaloux, voilà que le taulard lui ouvrait des perspectives inattendues.

Tout en la faisant sautiller sur lui, s'empalant jusqu'à l'utérus chaque fois qu'elle retombait, Ernest lui chatouillait le clito du bout des doigts. Putain, pensa-t-il, j'me serai farci toute la famille, en une seule nuit. Il n'y a que Beau que j'ai pas enculé, mais ça peut attendre. Et puis c'est pas mon genre de beauté. Perdant toute retenue, Laura glapissait ; elle avait beau essayer de se dominer, elle n'y arrivait pas. Il la bourrait si bien, ce salaud ; et il la branlait en même temps ; c'était le bonheur parfait.

— Qu'est-ce que vous dites de ce concerto en mimi mineur, hein ? Avec des pizzicati sur le clito ? C'est ma grande spécialité du chef !

Il lui tirait sur les nymphes, lui triturait le bouton, et à un train d'enfer, la faisait sautiller sur lui, ce qui faisait danser ses gros nichons. Elle en bavait de bonheur et manifestait ce bonheur de plus en plus bruyamment.

Bon Dieu, se dit soudain Ernest, faut qu'il lui fasse la totale, dans l'état où elle est, elle acceptera tout ; c'est l'occasion ou jamais. Il étendit son pied, attira la trousse à outils, se pencha pour l'ouvrir, sans cesser de la faire sauter sur lui. Tout de suite il trouva ce qu'il cherchait, un étrange ustensile formé d'un gros manche de caoutchouc auquel pendait un tuyau de la même matière auquel était accroché une poire à lavement.

Tenant la chose d'une main, il fit se soulever Laura et déplaça sa bite pour la lui mettre dans l'anus.

— Oh, m'sieur Ernest... oh oui... oh oui...

— J'veux tout connaître de vous, lui dit-il galamment tous vos trous... tous vos recoins !

— Oh, vous avez raison... Beau me l'a fait souvent, par-là, vous savez ? J'aime bien ça !

— Moi, c'est ma grande spécialité. Pendant sept ans j'ai pas arrêté. Tous les soirs...

— Avec l'infirmière de la prison ?

Il faillit s'étrangler de rire.

— Tout juste, elle était folle de moi.

Laura tâtonnait de la rondelle, s'agrippant à ses bras ; dès

qu'elle sentit le gland s'ajuster, elle se laissa retomber de tout son poids et s'empala en gémissant de bonheur.

— Oh, j'la sens bien, elle est dans mon derrière... Oh c'que j'aime ça !

Elle bougeait doucement, de droite à gauche, pour bien la sentir, en se la vissant bien à fond.

— Vous allez voir, maintenant, avec ce machin qui n'a l'air de rien, vous allez vraiment connaître le bonheur parfait ! Il vous manquera plus rien !

Un peu inquiète quand même, elle se laissa introduire le gros manche souple de l'engin dans le vagin. Il arrivait à Beau d'utiliser des godes, quand il voulait qu'elle soit bourrée par les deux trous en même temps (sous le plumard, il envisageait maintenant des solutions très différentes, avec participation d'un invité, éventuellement) mais c'était la première fois qu'elle en voyait un d'apparence aussi compliquée.

— C'est un gode, m'sieur Ernest ? Oh, vous êtes encore pire que Beau ! C'est un gode, hein ? J'suis pas aussi naïve que vous croyez !

Il le lui fourra au fond de la moule et elle soupira d'aise. Elle adorait se sentir remplie des deux côtés, qu'il n'y ait plus le moindre vide en elle.

— A vrai dire, c'est pas exactement un gode... C'est un outil de ma fabrication. A la prison, j'm'en servais pour élargir les p'tits voyous qu'avaient le trou du cul trop étroit. Vous voyez, cousine, une fois que c'est dedans, on appuie sur la poire, là, comme ça, et ça le fait gonfler à l'intérieur.

— Oh mon Dieu... je le sens grossir dedans, vous avez raison... comme un ballon... oh, mais c'est fou, ce truc, c'est complètement dément ! Oh là là !

Actionnant la poire externe, il lui envoyait de l'air dans celle qu'elle avait dedans. Le vagin se dilatait, la fente se retournait sous la poussée interne, devenait difforme, le clitoris se dressait comme la crête érigée d'un jeune coq.

Quand elle fut dilatée au paroxysme, Ernest se remit à la faire sauter sur lui et, du fait de la pression exercée par la poire qui lui distendait les parois du vagin, il eut la sensation d'enculer une pucelle. Son anus s'était rétréci, il devait forcer pour l'emmancher, et ça lui faisait un peu mal au passage. A vrai dire, cela leur faisait mal à tous les deux, mais c'était ça qui était si bon. Quand il gicla enfin dans ses tripes, Laura avait déjà eu presque une dizaine d'orgasmes enchaînés les uns aux autres. Elle était aussi molle, aussi vidée qu'une serpillière qu'on vient de tordre. Epuisés, encore ahanants, couverts de sueur, ils allèrent s'affaler sur le lit, et y restèrent prostrés un long moment les yeux au plafond.

— J'ai jamais connu rien d pareil, avoua enfin Laura. Même

avec Beau !

Elle bâilla langoureusement. Elle se sentait incroyablement bien dans sa peau. Moulue, vannée, fourbue même, mais le corps en paix. Elle sentait le sommeil venir sur la pointe des pieds, comme quand elle était petite et que le marchand de sable venait de passer. Elle n'aurait pas besoin de somnifères, pour finir sa nuit. Elle s'étira dans les bras maigres et poilus de son « cousin » ; ça lui faisait tout drôle d'être là, toute nue, avec cet homme qu'elle ne connaissait pas la veille.

— Faudra revenir nous voir souvent, hein ? proposa-telle. Vous m'ferez encore des choses... en cachette de Beau !

— D'accord, ce sera notre secret. On lui dira rien.

— Oh, c'que vous m'avez bien baisée ! J'en reviens pas ! Au début, je croyais que c'était un rêve tellement que c'était fort. Faut que j'aille me coucher, maintenant. C'est moi qui fais l'ouverture de la pharmacie, demain ; ma vendeuse ne vient que l'après-midi. Et puis, peut-être que Beau va revenir, qu'il est seulement allé faire un tour dans le jardin... Ce serait pas prudent que j reste avec vous.

Elle se leva, ramassa sa nuisette, l'enfila. Ernest la reconduisit. Elle lui tendit chastement les lèvres, sur le seuil, et ils échangèrent un baiser de fiancés qui la fit rougir encore plus que tout ce qui venait de se passer.

— Vous reviendrez, hein ? C'est promis ?

— Juré !

Elle s'éloigna sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller les enfants.

— Laura, lui souffla-t-il.

Elle se retourna, un doigt devant les lèvres.

— Mettez vos nibards dehors... et soulevez votre truc... Je veux voir votre cul, j'veux tout voir... pendant que vous marcherez... ça m'plaît bien de voir trembler les fesses d'une femme quand elle marche.

— Quand même... vous exagérez !

Mutine, elle le menaça du doigt. Puis elle obéit, mit ses gros nichons à l'air, retroussa son baby et entama la descente de l'escalier. Ernest s'accouda sur la rampe pour la suivre du regard. Il trouvait ça tordant, de la faire se balader le cul à l'air dans sa propre maison. Elle passa devant les portes de ses enfants, sans rebaisser sa chemise et resta ainsi jusqu'à ce qu'il ne puisse plus la voir. Seulement alors, elle se rajusta, et Ernest, de son côté, rentra dans la chambre pour retrouver son cousin. Assis sur le lit, celui-ci faisait une drôle de tronche.

— Je sais c'que tu vas dire, fit Ernest. Au lieu de m'engueuler et de m'traiter de faux-frère, tu devrais plutôt me remercier. Grâce à moi,

ta bourgeoise, demain, sera bourrelée de remords. Elle aura oublié que c'est toi qui as commencé.

— T'es quand même une belle ordure, mon salaud.

— Avoue qu't'as pris ton pied, à jouer les voyeurs. Et puis songe un peu... Une femme qui a de telles dispositions, faut en faire une franche salope et la partager avec les copains. J'suis sûr que tu vas beaucoup plus t'amuser avec elle, maintenant qu'elle a goûté à une autre bite.

Ce n'était pas trop mal raisonné, et Beau qui s'y connaissait en matière de turpitudes l'admit d'assez bonne grâce, bien qu'il en eût gros sur la patate.

Il ne leur restait plus qu'à descendre tous les deux pour finir la nuit avec Bébé. Ils allaient la prendre en sandwich, cette petite salope. Un dans la bouche, l'autre dans le cul, puisqu'elle voulait rester pucelle. Histoire de lui faire quelques souvenirs à emporter au pensionnat, pour quand elle n'aurait plus que des gouines pour s'occuper de ses petits trésors.

Voilà une histoire qui finit en queue de poisson, me direz-vous. Queue de poisson ou queue d'homme, les histoires doivent bien finir à un moment ou l'autre, non ? Ne serait-ce que pour laisser venir la suivante. Même si c'est toujours la même qui recommence, sous des masques divers. Les bouquins de cul, c'est comme la vie : on croit que c'est fini quand ça ne fait que commencer ; on s'imagine que ça commence, et c'est déjà fini.

POSTFACE

Quelques réflexions sur la pornographie

Comment l'inutile répétition de l'acte le plus monotone jamais inventé par une espèce vivante « pour faire des petits » n'engendrerait-elle pas l'ennui ? Pour échapper à la morne stupeur qui s'empare de lui devant cette extrême banalité, le pornographe (nous sommes tous des pornographes quand nous faisons l'amour) enjolive, dramatise. Il introduit du suspense, joue à se faire peur. La pornographie (dans les livres et dans la vie), c'est guignol. Guignol pour les grands. Grand Guignol.

Songez seulement aux rites que vous devez respecter pour « posséder » l'objet de vos rêves ! (La femme ou l'homme que vous désirez, que vous croyez désirer.) Cérémonials ombrageux et burlesques où le moindre détail compte, faute de quoi, tout rate, retombe comme un soufflé mal cuit et le rire détruit le désir. Comment désirer ce qui amuse ? Rien de plus mortellement « sérieux », donc, qu'un « fantasme ».

On ne vit pas impunément ses fantasmes, et ce qui est encore pire : on ne vit pas impunément de ses fantasmes ; nous autres, pornographes, nos fantasmes sont notre fonds de commerce, et ce commerce est déformant. A force de s'y livrer, on devient ce qu'on écrit ; on devient « tordus ». Tous les bons pornographes que j'ai connus « travaillaient du chapeau ». Dès que vous écrivez un livre de cul, votre vie change. Ecrire de la pornographie fait de vous un pornographe, que vous le vouliez ou non, comme disent les beaux esprits, il n'y a pas de fumée sans feu. Ces vilaines choses que vous écrivez pour exciter votre semblable produisent une « salissure » indélébile. Votre sexe désormais va se dissoudre dans un brouillard de mots au sein duquel le possible se diluera, deviendra impossible. Alors que vous pensiez, au contraire, faire se réaliser l'impossible, et vivre vos songes : rêver éveillé.

Le pornographe se sépare de son corps ; son corps et son âme font chambre à part, ne parviennent à se rejoindre que par le verbe.

Pouvoirs mortifères des mots du pornographe. Où ils ont passé, la libre parole amoureuse ne pousse plus. Chaque mot prononcé en faisant l'amour éveille l'écho ironique du déjà dit, répète et mime un passé qu'il reconstitue pour lui échapper. Pari absurde.

Comme nous tous, le pornographe est seul et sa solitude s'appelle sexe.

Littérature et pornographie

Qu'est qu'on peut raconter comme conneries sur la pornographie ! Et sur la littérature ! Pourquoi diable devraient-elles toujours être à hue et à dia ? Pourquoi, d'un côté, la fine fleur des « littéraires » classée en « auteurs érotiques » ; et de l'autre, les « X ». La littérature ne peut-elle jamais naître de la pornographie ? Lui échapper ? La transfigurer sans la trahir ?

Courir deux lièvres à la fois, miser sur les deux tableaux, est-ce possible ? Depuis quinze ans que je fais métier de pornographe, je ne cesse de m'émerveiller. Et si ce n'était qu'une affaire de label ? Si l'habit faisait le moine. Il suffirait d'écrire sur la couverture du porno le plus abominable : « ceci n'est pas une pipe » – pardon : ceci n'est pas un porno (c'est un vrai livre érotique) – et le tour serait joué ? Blague à part, comment franchir l'invisible ligne de démarcation qui sépare un écrit pornographique d'un texte littéraire. A partir de quand un texte devient-il littéraire ? Suffit-il de bien lécher ses phrases, de mettre de l'eau dans son vin, de tourner autour du pot, de contourner « la chose » ? La complaisance balourde, le ressassement descriptif maniaque qui sont propres à l'écriture pornographique sont-ils à jamais interdits de séjour en littérature ? Un pornographe ne peut-il échapper à l'enfer du second rayon ou à l'étal de boucherie sous cellophane des sex-shops, pour entrer de plain pied dans la bibliothèque de l'honnête homme, qu'à la condition d'écrire des livres « asexués » ?

Pourquoi diable la pornographie serait-elle la parente pauvre du livre ? Il y a de bons polars, de bons bouquins de SF, pourquoi pas de bons pornos ?

Pourquoi la pornographie devrait-elle être laissée à des écrivains de second ordre ? Dénués de talent ? Pourquoi la vouer aux poubelles de la littérature, aux sex-shops ?

Point commun de leurs productions : la platitude de l'écriture, la pauvreté de l'invention, il s'agit de produits de consommations fabriqués d'après des recettes (voire des fiches, comme le raconte si drôlement Westlake dans *Adios Sheherazade*), par des écrivains incapables d'écrire autre chose. Les bouquins de cul sont hélas trop souvent le refuge des sans talents, d'auteurs ratés, aigris, pleins de mépris envers leur lectorat, effectuant une besogne qu'ils considéraient comme déshonorante à des fins strictement alimentaires et adoptant une posture de supériorité assez comique. « Je fais ça en attendant, c'est de la merde, etc. Mais c'est bien assez bon pour ces pauvres branleurs ! » Ils écrivent des romans Kleenex à jeter après usage.

L'écriture que je préconise est le contraire du style PORNO, et

tout aussi bien le contraire de l'ECRITURE LITTERAIRE. Refus du baroque, de toute surcharge expressionniste, du second degré, de l'humour, de la gaudriole, qui sont autant d'échappatoires. Toute métaphore est bannie, les adjectifs sont concrets, les descriptions sont méticuleuses sans être délayées ; ce que je souhaite obtenir, une écriture transparente supprimant tout écran entre le lecteur, réduit à l'état de voyeur, et les scènes décrites. Autant que possible l'auteur, par une sorte d'ascèse du style, doit S'EFFACER, se rendre invisible, ne jamais s'autoriser la moindre coquetterie qui rappelle sa présence au lecteur, se rapprocher autant que possible du degré zéro de l'écriture prôné par Roland Barthes pour, d'une part, ne pas gêner le voyeur, et de l'autre, supprimer ce qui si vite se démode : le « style ».

Il faut débarrasser la description du sexe des excès ridicules et mortifères de la « pornographie » des sex-shops ou des vidéos X, et des DETOURNEMENTS opérés par l'érotisme de bon ton, son refus de montrer le sexe tel qu'il est vécu réellement pour le remplacer par un sexe édulcoré et esthétisé soluble dans l'écriture comme le café en poudre, un ersatz de sexe dont le but plus ou moins avoué est de substituer au fantasme brut une FANTASMAGORIE de conte de fée.

En fait, nous avons peur du cul. Certes, il s'étale sur les murs, on ne voit que lui ; mais il s'agit d'un cul édulcoré, naturalisé, dénaturé, d'un cul de remplacement, en latex. Le vrai cul, avec ses misères, ses terreurs, ses odeurs pas toujours alléchantes, ses rites grotesques, le cul tel qu'on le pratique dans la vie et non pas les guignolades des vidéocassettes ou des romans mode de jeunes femmes « délurées » ou de partouzeuses sur le retour qui se contentent d'excès verbeux, voilà le Graal dont je suis en quête.

La pornographie est-elle une maladie du sexe ? La pornographie est-elle sexuellement transmissible comme le sida ou la vérole ? Une fois qu'on a goûté à la façon pornographique de faire l'amour, qu'on a utilisé les ficelles de la pornographie, peut-on guérir ? REDEVENIR NORMAUX ? Ou est-on condamné à descendre toujours plus bas dans les tréfonds du sexe ? Qu'est-ce donc que cette pornographie dont on nous rebat les oreilles ?

Et s'il y avait deux pornographies ? Celle qui s'étale sur les murs, celle des cinémas pornos, des sex-shops, des tristes clubs échangistes, des partouzes de minitel, des fast-sexs en tout genre, (Allô chéri, tu as une carte bleue ? De quoi veux-tu qu'on cause ?)

Et l'autre. La vraie. La pure. La dérangeante. La noire. La pornographie de l'âme ? Maladie du sexe ? Maladie de l'âme ? Maladie de l'écriture, en tout cas ; maladie de la littérature.

Et s'il s'agissait d'une attitude devant la vie ? Tout bêtement, comme font les enfants, de faire comme si. (Comme si le cul n'était pas mortellement ennuyeux, comme s'il était vraiment aussi passionnant

qu'on l'écrit dans les pornos ?) Mais réfléchissez ! « Faire comme si », n'est-ce pas aussi ce qu'on appelle « la littérature ? » Amélioration de la vie, disait Bukowski, en parlant de la fiction. La littérature n'est pas la vie ; disons, pas la vie telle quelle : c'est la vie « comme si ». Faire de la littérature avec son sexe, et si c'était ça, la pornographie ?

Agrémenter la morne platitude du cul « glandulaire », le remplacer par quelque chose de plus amusant, de plus intéressant. Fétichisme des mots. Rêver le sexe et vivre le rêve du sexe au moment où il s'accomplit ; doubler l'acte sexuel de sa représentation et s'exciter sur cette image, sur ce simulacre qui en sont le double (comme dirait Clément Rosset). Ne pouvoir atteindre la proie qu'à travers son ombre. Gymnastique exténuante. Le pornographe est un rêveur éveillé qui essaie de vous aspirer traîtreusement dans ses songes.

Traîtreusement, car la pornographie est un coup bas. Ces livres qu'on écrit en visant le sexe du lecteur sont des actes sexuels. Mais un acte sexuel n'est-il pas déjà tout enflé de fiction ? N'est-il pas déjà une fiction ? Somme toute, la pornographie ne serait qu'un pléonasme.

La pornographie est-elle « Honteuse » ?

Pour finir, quelques mots sur LA HONTE. Je n'ai pas honte d'être pornographe ; je ne considère pas que c'est un métier honteux ; et pourtant, d'une certaine façon, comme nous vivons dans une culture judéo-chrétienne, la HONTE est mon fonds de commerce. La honte, en tant que zone d'ombre, est souvent utilisée dans mes romans comme un élément nécessaire au PLAISIR SEXUEL.

Je tiens en effet que sans un zeste de honte les ébats sexuels tourneraient vite aux mornes culbutes de gymnastique collective du « sexe libéré ». « Libérer » le sexe est la dernière des choses à faire. Rien ne m'ennuie autant que les partouzeuses endurcies, la partouze étant selon moi une forme de castration. Outre qu'elle est prodigieusement ennuyeuse : Aragon, dans *Le Con d'Irène*, la compare à la cathédrale de Chartres. Pour tout avouer, sans le tremblement et la gêne de la « Honte », le sexe me paraît fade.

Dans mes écrits (surtout les premiers) les filles ont une propension très nette à rougir, à « s'empourprer », à « devenir écarlate », à avoir les mains moites, l'estomac noué, leur cœur bat la chamade, leurs yeux se détournent, leurs jambes deviennent molles, elles balbutient, bredouillent, geignent, pleurnichent, etc. Je me suis un peu guéri de ce travers qui tournait au procédé. On trouve moins d'oies blanches déniaisées dans mes derniers pornos, plus de franches coquines et de vicelardes cyniques. Signe des temps : les Justine cèdent le pas aux Juliette.

Dans ma vie, ce n'est pas différent. Les gourmandes du cul, les franches baiseuses chères à mon cœur, si affranchies se veulent-elles, ne sont néanmoins jamais tout à fait libérées de la « honte ». Elles en

ont gardé juste ce qu'il faut pour rendre la chose amusante. Car c'est de la honte qu'elles jouissent quand l'animalité remise au vestiaire tout souci de dignité. Les filles qui n'ont pas un peu honte en s'exhibant, en s'offrant, en adoptant certaines postures « laides » qui mettent à mal leur image, ne procurent qu'un plaisir incomplet (exclusivement physique). Elles-mêmes ne consentent à « jouer » avec moi (ou mes pareils) que pour retrouver le goût émoussé de cette honte qui accompagnait leurs premiers émois. Avec celles qui n'ont jamais eu honte, j'ai un mal fou à « jouer ». Pour rester amusant, le sexe ne doit donc pas se priver de la honte. Je dis bien « amusant », il s'agit avant tout de jouer : on joue au cul comme certains jouent aux cartes, on joue le cul comme d'autres jouent de la trompette, ou le vaudeville.

La notion de « jeu sexuel » (aux deux sens du mot : ludique et comédien) est en effet primordiale. Il s'agit de s'amuser (comme font les enfants) à mettre en scène des fictions ; et considérer la femme avec qui on joue, et qui joue avec vous (à la fois, donc, « jouet » et « joueuse »), comme une effigie d'elle-même, un simulacre vivant. Elle n'est jamais tout entière ce qu'elle est, elle joue à être « autre chose ». Jeu assez périlleux car au moindre faux pas on sombre dans le ridicule.

Où j'en suis avec la pornographie ?

J'ai écrit environ une centaine de pornos. Tous « au premier degré », autour de fantasmes qui me sont propres. Je suis avant tout voyeur, les scènes que je montre au lecteur sont donc minutieusement décrites. Il n'est pas rare qu'une page entière, voire davantage, soit consacrée à la description d'un sexe de femme (objet de prédilection de mes fantasmes). Un des schémas les plus fréquents est celui qui propose à un ou plusieurs hommes voyeurs, les « exhibitions » plus ou moins volontaires, plus ou moins de mauvaise foi, plus ou moins cyniques, d'un ou plusieurs personnages féminins. Le sexe de la femme est l'objet du désir. Il est présenté au lecteur et consommé par les protagonistes masculins (qui se repaissent de ses moindres détails, le reniflent, le masturbent, le lèchent toujours très longuement avant de passer à la phase pénétrante). Vision assez machiste, j'en conviens.

J'ai un faible pour les longs travaux d'approche où le dialogue joue un grand rôle. Les mots interviennent souvent avant les gestes. Ils servent à « démoraliser », à « contaminer » la victime. On dit avant de faire. On dit ce qu'on veut faire, ce qu'on va faire, ces mots sont déjà des actes qui agissent sur la chair de l'ingénue. Ils peuvent être dits par un homme, (le vilain de service, le persifleur) mais très souvent, le plus souvent même (fantasme qui m'est propre et qui est très répandu), par d'autres femmes. Les « vilaines » femmes, les filles « vicieuses » ou « perverses » s'adressent aux fausses oies blanches, les « sournoises », les hypocrites, dont elles vont faire leurs jouets. Lentes

progressions des péripéties sexuelles : c'est le désir, avec toutes ses frustrations, qui importe, plus que son assouvissement par nature indicible qui se traduit sur le plan de l'écriture par une ou deux phrases uniquement descriptives, jamais métaphoriques. Vous ne trouverez que rarement sous ma plume les « explosions » et « déferlements de lave » propres au pornographe traditionnel ; quand cela advient, c'est dans une intention de cocasserie, pour faire retomber la tension.

Ce que je souhaitais – tirer la pornographie de l'ornière – y suis-je arrivé ? Pas vraiment. Réussite partielle ; échec partiel. Car même cette pornographie « de qualité » que je préconise est en train de se gadgétiser. N'importe qui maintenant parmi les « écrivains reconnus » se lance dans la « pornographie ». On n'a plus peur du mot. Ne citons personne ; écrire un porno est même devenu un effet de mode. On affiche ainsi sa largeur d'esprit.

Mais on reste dans la convention. Il n'y a que le mot qui a changé, on baptise maintenant « pornographie » ce qu'on appelait autrefois « érotisme », mais sous un nouvel emballage c'est toujours la même camelote « irréaliste ». Le sexe remplacé par autre chose que le sexe, un Canada Dry du cul, sans alcool, sans danger, sans saveur, qui ne procure aucune ivresse. C'est pourquoi la plupart des livres érotiques actuels me tombent des mains.

Pour finir : en quoi est-ce que je diffère des autres pornographe ? me demande-t-on souvent : peut-être avant tout par mon amour de la femme. Et pas seulement de son sexe, cet objet mythique. De toute la femme, et rien que de la femme.

ESPARBEC

Du même auteur

Plus d'une centaine de romans parus
aux Éditions Média 1000, et notamment :

L'Esclave de Monsieur Solal

La Culotte

Cours particuliers

La Chambre des filles

(Ouvrages pronographiques)

Le Pornographe et ses modèles Roman, Éditions La Musardine
1998

Contes érotiques de l'an 2000 Nouvelles, Éditions La
Musardine 1999

La Foire aux cochons Roman, Éditions La
Musardine 2003